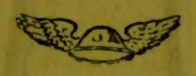
REMY DE GOURMONT

—

Dialogue des Amateurs sur les choses du temps

1905-1907

(ÉPILOGUES, IVe série)



PA[...]

MERCVRE D[...]

XXVI, RVE DE [...]



29-1-1969

DIALOGUES DES AMATEURS

SUR LES CHOSES DU TEMPS

1905-1907

(Épilogues, IVe série)

DU MÊME AUTEUR

Roman, Théâtre, Poèmes.

SIXTINE.

LE PÈLERIN DU SILENCE. Le Fantôme. Le Château singulier. Théâtre muet. Le livre des litanies. Pages retrouvées.

LES CHEVAUX DE DIOMÈDE.

D'UN PAYS LOINTAIN.

LE SONGE D'UNE FEMME.

LILITH *suivi de* THÉODAT.

UNE NUIT AU LUXEMBOURG.

UN CŒUR VIRGINAL. Couverture de G. d'Espagnat.

COULEURS *suivi de* CHOSES ANCIENNES.

HISTOIRES MAGIQUES.

LETTRES A L'AMAZONE.

LE CHAT DE MISÈRE. *Idées et Paysages* (Meissein, édit. « Collection des Trente »).

LETTRES D'UN SATYRE.

Critique

LE LATIN MYSTIQUE. (Etude sur la poésie latine du moyen âge) (G. Crès, édit.).

LE LIVRE DES MASQUES (Ier et IIe), gloses et documents sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui, avec 53 portraits par F. Vallotton.

LA CULTURE DES IDÉES.

LE CHEMIN DE VELOURS. *Nouvelles dissociations d'idées.*

LE PROBLÈME DU STYLE. *Questions d'Art, de Littérature et de Grammaire.*

PHYSIQUE DE L'AMOUR. *Essai sur l'Instinct sexuel.*

ÉPILOGUES. *Réflexions sur la vie,* 1895-1898 : 1899-1901 (2e série) ; 1902-1904 (3e série) ; 1905-1912 (volume complémentaire), 4 vol.

DIALOGUES DES AMATEURS SUR LES CHOSES DU TEMPS (*Epilogues,* 4e série, 1905-1907).

NOUVEAUX DIALOGUES DES AMATEURS SUR LES CHOSES DU TEMPS (*Epilogues,* 5e série, 1907-1910).

ESTHÉTIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, édition revue, corrigée et augmentée.

PROMENADES LITTÉRAIRES (1re, 2e, 3e, 4e et 5e séries), 5 vol.

PROMENADES PHILOSOPHIQUES (1re, 2e et 3e séries), 3 vol.

DANTE, BÉATRICE ET LA POÉSIE AMOUREUSE.

PENDANT L'ORAGE.

PENDANT LA GUERRE.

REMY DE GOURMONT

—

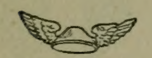
Dialogues des Amateurs

sur les choses du temps

1905-1907

(*Épilogues, IVe série*)

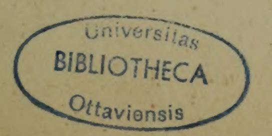
CINQUIÈME ÉDITION



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

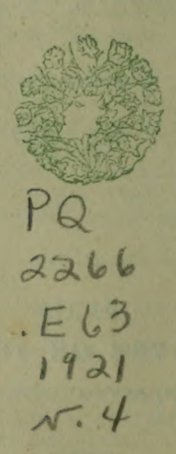
MCMXXII



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Douze exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 12

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

A

Laurent Evrard

1905

I

1er août.

Fêtes humaines

M. DESMAISONS. — Bonjour, mon cher Delarue, c'est bien aimable à vous de venir me voir, en cette sombre journée.

M. DELARUE. — Sombre? Le ciel est clair et le peuple s'amuse. C'est presque une fête humaine.

M. DESM. — Vous dites?

M. DEL. — C'est presque une fête humaine.

M. DESM. — Je ne comprends pas.

M. DEL. — Vous n'êtes pas au courant? Vous ne savez donc pas qu'il vient de se fonder un « laboratoire d'idées », où l'on dispute sur la forme que devront revêtir, pour être plus belles, les futures fêtes humaines?

M. DESM. — Vous m'épouvantez!

M. DEL. — Mais ce n'est pas terrible, c'est innocent.

M. DESM. — J'ai cru un instant que vous étiez devenu fou.

M. DEL. — Je ne prétends pas avoir toute ma raison, car les choses folles laissent toujours quelques traces dans le cerveau où elles passent. D'abord, j'ai fait de grands efforts pour me représenter ce que peut être un laboratoire d'idées. Quant j'ai eu compris que c'est une taverne où, autour de bocks, s'assemblaient des gens, heureux d'échanger des paroles, ma satisfaction a été complète et j'ai trouvé cela très bien, très conforme aux usages civilisés...

M. DESM. — Mais les fètes humaines?

M. DEL. — Ah! ceci est plus obscur. Je crois qu'elles mijotent encore dans les cornues du laboratoire.

M. DESM. — Mais enfin?

M. DEL. — Non, j'aime autant ne rien dire. Cependant je crois que les fêtes humaines s'opposeraient aux fêtes religieuses.

M. DESM. — Pourquoi pas : Fêtes civiles?

M. DEL. — Je n'en sais rien. Fêtes humaines, humaines, cela sonne mieux.

M. DESM. — Et qu'y a-t-il de nouveau là-de-

dans? Les hommes ont-ils donc attendu pour s'amuser l'ouverture de ce laboratoire? Des fêtes humaines, mais nous avons le Mardi-Gras, la Mi-Carême, le 14 juillet, le grand-prix, la foire de Neuilly, le circuit d'Auvergne...

M. DEL. — Non, non, par fêtes ils n'entendent nullement des jours où l'on s'amuse, bien au contraire. Ils veulent dire : cérémonies. On célébrera par des cortèges l'Enfance, la Vieillesse, l'Abondance, la Fraternité, la Paix...

M. DESM. — Croyez-vous vraiment que l'on puisse instituer des fêtes, de véritables fêtes, par une loi?

M. DEL. — Pourquoi pas?

M. DESM. — Les fêtes, comme tous les actes humains, sont soumises au principe d'utilité. Une fête inutile est incompréhensible. On ne s'amuse pas pour s'amuser, on s'amuse parce qu'il est utile de s'amuser. Mais laissons l'amusement. Comme vous le disiez, une fête n'est pas nécessairement un amusement. La plus populaire des fêtes, à Paris, est la fête des morts: elle est utile à la sensibilité. Dégagés, le reste du temps, de souvenirs pénibles, les hommes vaquent à leurs affaires, à leurs médiocres joies: ils s'allègent, en une seule journée, en une seule promenade, de leurs devoirs envers ceux qui ne

sont plus. Mais, pour les croyants, l'utilité est bien plus grande encore, puisque les prières de ce jour consacré sont particulièrement efficaces à libérer les âmes du purgatoire. Toutes les fêtes religieuses sont de solennelles conjurations. Il s'agit de fléchir les dieux, s'ils ont été méchants, ou de les remercier, s'ils ont été bons, pour qu'ils le soient encore une autre fois. Elles sont d'une utilité suprême. Les fêtes purement humaines ne le sont guère moins. Leur but est d'abord pratique : l'amusement vient par surcroît ou comme appât. En toute fête, l'un donne et l'autre reçoit. Ce ne sont pas des cérémonies formelles, ce sont des marchés. Qu'on y vende des bœufs ou des tours de chevaux de bois, des vieux fers ou la vue d'une femme colosse, les fêtes sont des foires, c'est-à-dire des rencontres de vendeurs et d'acheteurs. Tous les faits de la vie sociale, d'ailleurs, et jusqu'aux faits de sentiment, peuvent se classer sous les mots célèbres : offre-demande. Vivre, c'est agir ; agir, c'est échanger, contre un autre produit, le produit d'une activité. Une fête sans but pratique est impossible. La fête, c'est la foire : et le 14 juillet le prouverait à lui seul.

M. DEL. — Vous parlez comme un juif : argent contre titres ; titres contre argent.

M. DESM. — Je parle comme parle la vie. Ecoutez-la.

M. DEL. — Vous êtes bien amer, aujourd'hui, mon ami.

M. DESM. — Moi, nullement. Et puis, à vrai dire, je vous récite des pages que je viens de lire.

M. DEL. — Elles sont éloquentes et tristes.

M. DESM. — Tristes, je ne trouve pas. Rien n'est triste de ce qui nous aide à comprendre le mécanisme de la vie.

M. DEL. — Il y a pourtant du désintéressement sur terre.

M. DESM. — Oui, dans l'idée que les hommes, parfois, se font de leurs actes; dans les actes mêmes, non ; du moins dans les actes raisonnables.

M. DEL. — Ah ! si vous appelez déraisonnable ce qui est désintéressé !

M. DESM. — Je ne puis répondre. Ma lecture s'arrête là.

M. DEL. — Voyons ce que dit votre auteur ?

M. DESM. — Il ne dira rien sans ma permission.

M. DEL. — Je m'en doutais. Allons nous promener.

M. DESM. — Y pensez-vous ?

M. DEL. — C'est vrai. Les foules vous font peur.

M. DESM. — Elles m'énervent.

M. DEL. — La joie n'est pas énervante.

M. DESM. — Elle est énervante, quand on en est exclu.

M. DEL. — Et qui donc vous en a exclu

M. DESM. — Moi-même.

M. DEL. — Sauvage!

M. DESM. — Je crois que je deviens misanthrope. Je n'ai pas, comme vous, la ressource de la colère. Inhabile à réagir, les injures de la vie me dépriment. Et puis, il y a des jours... Parfois il me semble que mes artères se durcissent et que le sang ne coule plus.

M. DEL. — Allons, venez.

M. DESM. — Non, vous dis-je.

M. DEL. — Un tour sur les quais muets et déserts vous fera du bien. J'en viens, je m'y suis récréé. Il fait frais sous les vieux peupliers du Pont-Royal. La fête, d'ailleurs, n'a rien de terrible. C'est un dimanche un peu plus animé, voilà tout. Pourquoi voulez-vous empêcher le peuple de s'amuser?

M. DESM. — Moi?

M. DEL. — Le 14 juillet a presque un sens,

cette année. Des banderoles de paix flottent dans l'air bleu.

M. DESM. — Je ne dis pas le contraire.

M. DEL. — Et je pense que cela vous fait plaisir?

M. DESM. — Beaucoup. De toutes les fêtes humaines, celle que je préfère, c'est la paix.

M. DEL. — Les Allemands sont de vilaines gens.

M. DESM. — Sont-ils plus méchants que nous?

M. DEL. — Oui, ils le sont devenus. Il y a des races, comme des hommes, qui ne supportent pas les succès, cela leur donne de l'insolence.

M. DESM. — Les Français, vainqueurs, n'étaient guère modestes.

M. DEL. — Je trouve que, vaincus, ils le sont devenus un peu trop.

M. DESM. — Pas tous. Il y en a qui parlent trop bas; il y en a aussi qui parlent trop haut.

M. DEL. — Il faut se faire entendre.

M. DESM. — Entre gens bien élevés, on parle à mi-voix et à demi mot.

M. DEL. — Le peuple a l'oreille dure.

M. DESM. — Parce que des sots l'ont assourdi de leur éloquence. Les discours de M. Jaurès, vous pouvez lire cela, vous?

M. DEL. — Difficilement. Mais je lui sais gré,

parmi tant de paradoxes oratoires, de combattre certaines idées... La revanche, la revanche ! Ce sont là des propos de joueurs de billard !

M. DESM. — Dans sa bouche, cela n'a aucune valeur, il est forcé de parler ainsi. Et puis, ce n'est pas très nouveau.

M. DEL. — Cependant.

M. DESM. — Il y a quinze ans que j'ai lu, en des phrases d'ailleurs un peu vives, tout ce que M. Jaurès a dit là-dessus. Aujourd'hui l'opinion est profitable. Il y a quinze ans, elle ne l'était pas : voilà tout son mérite. Pour avoir raison, il faut savoir être opportun. Que dit-il, votre Jaurès ?

M. DEL. — Voici le journal : « Nous, socialistes français, nous répudions à fond, aujourd'hui et à jamais, toute pensée de revanche militaire contre l'Allemagne. » Est-ce net ?

M. DESM. — Ce que je vais vous lire ne l'est pas moins. Ecoutez : « Y a-t-il nécessité à ce que la France n'ait, en sa vie politique et sociale, qu'un seul but : reprendre à l'Allemagne l'Alsace-Lorraine ? Des gens croient que oui ; moi, je crois que non. Les uns prônent l'alliance russe ; moi, selon des idées peut-être subversives, je préférerais l'alliance allemande, qui du moins nous mettrait à l'abri d'une guerre de voisin à

voisin. Pour cela il faut abandonner la productive idée de *revanche*, et cet effort nous le demandons à l'éternel bon sens que l'on s'accorde à reconnaître aux Français. Est-ce un crime ? » Cela, c'est tiré d'un commentaire, d'une réponse à des attaques. L'article initial est plus vif...

M. DEL. — Je me souviens, maintenant, et d'ailleurs je reconnais le tome du *Mercure de France*. C'est de 1890 ?

M. DESM. — Avril, puis juillet 1891. Mais voici ce que je voulais vous lire : « Jadis, le lendemain de la paix signée, les sujets des deux pays trafiquaient ensemble sans amertume, franchissaient, indifférents, les frontières modifiées, et les officiers des deux armées, la veille aux prises, buvaient à la même table, en gens d'esprit. Je verrais, sans nul effarouchement, des officiers français trinquer avec des officiers allemands : font-ils pas le même métier, et pourquoi, noble ici, ce métier deviendrait-il, là, infâme ? ».

M. DEL. — Evidemment, c'est la même chose, et puis c'est mieux écrit.

M. DESM. — C'est trop écrit. Il y a des passages travaillés comme pour un poème en prose. Le peuple assurément y eût compris peu de chose, malgré des gros mots.

M. DEL. — M. Jaurès a du moins le mérite de parler pour le peuple.

M. DESM. — Il traduit les oracles.

M. DEL. — Il faut quelqu'un pour cela.

M. DESM. — Je suis de votre avis. Et c'est un bon métier.

M. DEL. — Qui demande un certain talent.

M. DESM. — De la voix, du coffre, du geste, enfin, tout ce que Cicéron exige pour l'orateur.

M. DEL. — C'est beau d'être un conducteur d'hommes.

M. DESM. — Il n'y en a plus. Le troupeau conduit le berger.

M. DEL. — Illusion du troupeau. Quoique derrière, c'est le berger qui mène.

M. DESM. — Illusion du berger. Hommes et moutons vont où ils doivent aller, où il y a de l'herbe.

M. DEL. — Il y a le choix de la route.

M. DESM. — A moins qu'il n'y en ait qu'une.

M. DEL. — Je vous cède. Etes-vous moins morose?

M. DESM. — Vous ne vous êtes pas mis en colère aujourd'hui.

M. DEL. — Si. Intérieurement.

M. DESM. — Quand cela?

M. DEL. — Quand vous avez nié le désintéressement.

M. DESM. — Combien avez-vous donné à ce pauvre diable l'autre jour, pour son beau Laforgue?

M. DEL. — Les *Moralités* sur vélin ? Cent sous. C'était un livre volé.

II

15 août.

La Politique

M. DELARUE. — Je viens d'assister à une scène bien amusante.

M. DESMAISONS. — Contez-moi cela.

M. DEL. — Vous savez que j'aime toujours à me promener sur les quais. C'est, m'a dit quelqu'un qui a beaucoup voyagé, un des plus beaux paysages du monde, soit que l'on descende vers le Pont-Royal, soit que l'on remonte vers le Pont-Neuf. Je parle de la rive gauche.

M. DESM. — Paysage bien civilisé.

M. DEL. — Oui, on y trouve un grand effort, à

la réflexion, et un grand résultat; mais l'impression naïve est si harmonieuse que ces pierres et ces arbres semblent, comme les eaux et le ciel, des produits spontanés de la nature.

M. DESM. — Oui, ou des créations de fées, satisfaisant tout d'un coup les désirs et jusqu'aux rêves. Mais croyez-vous que cette beauté soit sentie de tous ?

M. DEL. — Elle ne l'est de personne. Le spectacle ordinaire ne fait jamais lever les yeux des passants. Que les teintes du ciel en augmentent encore la magie, l'indifférence est la même. J'ai vu là des couchers du soleil d'automne, d'une grâce et d'un éclat à faire battre le cœur : ils n'ameutèrent jamais les passants. Mais qu'un chien jappe après le morceau de bois qu'il ira chercher à la nage, voilà ce qui émeut l'âme confuse du peuple. Un jour j'eus envie de monter sur le pont des Arts et, tel un camelot, de haranguer la foule en faveur des sourires éplorés que le ciel prodiguait en vain à tous ces imbéciles.

M. DESM. — Si l'un d'eux avait levé la tête, toutes les têtes se seraient levées.

M. DEL. — Vers un ballon, oui ; vers la splendeur du ciel, jamais. Mais voici mon histoire. Sans doute, les boîtes à livres des quais contien-

nent peu de merveilles. Des fureteurs patients y découvrent çà et là une petite curiosité ; cela ne va pas loin. Mais pour l'homme que n'inquiète ni la rareté, ni la condition d'un livre, les quais sont un trésor. Cette librairie en plein air est bien supérieure d'organisation à toutes les bibliothèques. Tous les classiques sont là, depuis Homère jusqu'à Hugo ; voici des dictionnaires de toutes langues ; voici, surtout, l'inattendu. Que cherchez-vous ? demandais-je à un flâneur. Je cherche ce que je trouve, me répondit-il avec sagesse. Les quais sont respectables, si le savoir humain n'est pas une illusion.

M. DESM. — Et votre histoire, mon cher Delarue ?

M. DEL. — Un groupe de jeunes hommes passe. L'un ou l'autre manie une brochure, un volume, les rejette aussitôt. Celui qui semble les mener, ils sont quatre, soudain tombe en arrêt : « Ah ! dit-il, voici enfin un livre de valeur ! »

M. DESM. — Et c'était ?

M. DEL. — Quelque chose comme le recueil des professions de foi de tous les députés de Paris, depuis trente-cinq ans !

M. DESM. — Son mot était peut-être ironique ?

M. DEL. — Point. Les quatre faces se penchaient

sur le tome, avec tous les signes de l'admiration et de la convoitise.

M. DESM. — C'est bonne fortune que d'assister à une franche explosion de bêtise.

M. DEL. — Et de bêtise politique, la plus profonde.

M. DESM. — La plus riche.

M. DEL. — La plus comique.

M. DESM. — J'avoue me récréer beaucoup à la bêtise politique.

M. DEL. — Moi aussi, d'abord. Mais ensuite, cela me rend fort triste, quand cela ne me met pas en colère.

M. DESM. — Non, non, il faut rire.

M. DEL. — Vous admettrez bien cependant que la politique est une chose très importante?

M. DESM. — Vous dites?

M. DEL. — Réfléchissez bien.

M. DESM. — Importante? Jusqu'à un certain point et dans un certain sens.

M. DEL. — Allons, pas de vagues restrictions.

M. DESM. — Cependant...

M. DEL. — Vous êtes de mon avis, mais vous faites le Démocrite.

M. DESM. — Il le faut bien, puisque vous êtes Héraclite. Mais non, je ne ris pas de toutes choses, je ris de la politique.

M. DEL. — Démocrite riait des choses sérieuses.

M. DESM. — Il n'y a point de mérite à rire des choses futiles.

M. DEL. — Si la politique est sérieuse, ne trouvez-vous pas épouvantable qu'elle soit le métier commun du peuple tout entier?

M. DESM. — Epouvantable, non, je trouve plutôt cela amusant. D'ailleurs, tout le monde ne fait point de politique. Ainsi, moi je n'ai jamais voté.

M. DEL. — Ni moi non plus, certes. Du moins, depuis bien longtemps...

M. DESM. — Ah! Vous connûtes les joies de l'urne? Pauvre ami!

M. DEL. — N'abusez pas de ma confession. J'ai été mal élevé, je le reconnais. Il fut un temps où je considérais comme un mérite suprême d'être républicain, alors que le rare et le difficile serait de ne pas l'être.

M. DESM. — Cela rappelle les notices nécrologiques du *Temps* où le défunt, quelque conseiller général, est toujours signalé tel qu'ayant « fermement tenu, dans son arrondissement, le drapeau de la République ». Et vous voulez m'empêcher de rire? N'est-il point clair que le bonhomme, sous une royauté, eût été le suppôt du roi? Cette idée de féliciter un défunt d'avoir

pratiqué les idées de tout le monde, celles qui furent le plus conformes à ses intérêts!

M. DEL. — Cela passe, du reste. L'épithète va devenir suspecte. Si j'étais plus riche, je voudrais être socialiste.

M. DEL. — Je crois bien, le parti des millionnaires! Mais il faut disposer de cent mille francs par an au moins, si l'on y veut faire figure. Et puis, sans cela, on a l'air de pratiquer l'envie...

M. DESM. — Ou la naïveté. Mais il faut laisser rêver les hommes. Il y a de la noblesse à vouloir être heureux. Et les moyens rêvés importent bien peu, puisque le rêve ne sera jamais réalisé. Le socialisme en vaut un autre. L'état de l'homme est de n'être jamais satisfait ou de ne l'être que pour un temps très bref. Les désirs portent sur des ordres de choses fort divers. On vit l'Europe, au moyen âge, réellement souffrir de ce que Jérusalem appartenait aux Infidèles. Aujourd'hui elle verrait avec joie le tombeau de la victime des Juifs remis aux mains des Juifs. Le sionisme est une idée excellente. Il n'y a que le Grand Turc qui ne la goûte pas.

M. DEL. — Dame! Mettez-vous à sa place et supposez que Paris soit la Sion élue par le peuple de Dieu.

M. DESM. — Ciel! En serait-il question?

M. DEL. — Pas encore.

M. DESM. — Ceux-là, au moins, ne méprisent point le passé, puisqu'ils veulent le reconstituer. Entreprise vaine, sans doute, mais qui donne un bel exemple de continuité dans le même idéal.

M. DEL. — D'où vient cette haine qui tenaille nos contemporains ?

M. DESM. — De la foi dans l'avenir. On imagine pour demain de telles félicités que le futur apparaît aux peuples magnétisés tel qu'un paradis. Dans la simplicité des imaginations populaires, le futur étant le paradis, le passé ne peut être que l'enfer. C'est très sérieusement que la plupart des électeurs croient que l'ancienne France était une sorte de bagne. Dolet et La Barre ne sont-ils point là pour nous enseigner que jadis, quotidiennement (pour ainsi dire), de bons bougres étaient brûlés vifs pour avoir commenté Platon ou gardé leur chapeau cependant que passaient la croix et la bannière? La malfaisance des juges fut de tous les temps, et les erreurs judiciaires, qui de nos jours abondent, ne sont point pour faire l'éloge du nôtre. Jamais on ne condamna avec une pire désinvolture, et si on ne fait plus de bûchers, c'est que le bois est trop cher. Je lisais l'autre jour cette phrase énorme :

« La Révolution émancipa la pensée. » Avant cette heure, vraiment décisive, la pensée était à la fois « abolie et traînée sur la claie ». Il n'y avait pour les écrivains « nulle liberté, nulle gloire », et le malheureux penseur cite naturellement Voltaire et Rousseau, lesquels furent, comme on le sait, victimes « du dédain et de la haine » de leurs contemporains.

M. DEL. — Vous citez un grotesque. Il y a aussi ceux qui croient que c'est à l'esprit de la révolution que l'on doit les chemins de fer et le télégraphe.

M. DESM. — Nous ne sommes pourtant ni cléricaux ni rétrogrades et nous tenons des propos à nous faire passer pour tels.

M. DEL. — En effet, c'est à n'y rien comprendre. Notre fortune est médiocre et liée encore à des entreprises commerciales.

M. DESM. — Dieu, l'âme, la morale nous surexcitent fort peu.

M. DEL. — Oh ! fort peu.

M. DESM. — Nous avons de mauvaises mœurs.

M. DEL. — Des mœurs d'épicuriens, tout au moins.

M. DESM. — De matérialistes.

M. DEL. — Nous aimons l'ironie de Voltaire.

M. DESM. — Le sarcasme de Chamfort.

M. DEL. — Même la frénésie de Diderot.

M. DESM. — Un peu d'anarchie ne nous fait pas peur.

M. DEL. — Ni beaucoup de licence.

M. DESM. — Oui, j'aime passionnément la liberté.

M. DEL. — Et nous ne nous accordons pas toujours très bien avec ceux qui se prétendent les fondateurs de la liberté moderne.

M. DESM. — C'est que, par ce mot, mon cher ami, ils entendent la liberté politique, et nous la liberté sociale.

M. DEL. — Cela se tient peut-être. La liberté d'écrire est certainement très grande, en ce moment.

M. DESM. — Et aussi la liberté de vivre. C'est vrai.

M. DEL. — Et ce n'est peut-être pas une rencontre. Nous sommes peut-être des ingrats.

M. DESM. — Ou des délicats.

III

1er septembre.

L'Espéranto

M. DESMAISONS. — Comment, vous n'avez pas

été satisfait d'apprendre que les espérantistes ne se proposent pas de substituer leur jargon aux autres langues? Vous n'avez pas été satisfait d'apprendre qu'ils ne veulent étouffer dans la bouche des hommes ni le français, ni l'italien, ni l'anglais?

M. DELARUE. — Ne raillez pas. Je viens de parler espéranto sur le boulevard et l'on m'a très bien compris! Je me suis assis à la terrasse de l'Américain et j'ai dit : *Cafeo*, *Benedictina*, *cigaros*. Et j'ai été servi. N'est-ce pas merveilleux?

M. DESM. — C'est comme dans les contes de fées.

M. DEL. — Tandis que si je m'étais exprimé en samoyède ou en guarani...

M. DESM. — Evidemment.

M. DEL. — J'aime beaucoup les langues étrangères. Comme je n'en comprends aucune, où que je me sois trouvé hors de la région du français, la bêtise humaine enfin me laissait en repos. J'évoluais au milieu de la civilisation, dont je goûtais les agréments, sans en subir la rançon. Nul subalterne bienveillant n'interrompait ma rêverie pour me confier : « Il fait chaud, aujourd'hui. » Une fois, cependant, dans une petite ville de Hollande, j'ai regretté la connaissance d'un

mot hollandais, d'un seul. Je voulais de l'eau chaude ; la mimique fut inexpressive. Je n'insistai pas, mais avec de la patience et un peu plus d'ingéniosité, je me serais fait comprendre.

M. DESM. — Vous fûtes déraisonnable, ce jour-là. Il faut être, dans la vie, pareil aux femmes, et ne désirer que ce que l'on voit. Alors, nul embarras, et la vraie langue universelle nous vient aux lèvres, je veux dire aux doigts : une monnaie, comme dit Mallarmé. Mais les hommes sont loquaces. Pourquoi parlent-ils, la plupart du temps? Pour parler. Ainsi chantent les oiseaux. Voyez un paon. C'est une bête calme, quoique vaniteuse. Elle exécute lentement son petit tour de l'éventail, replie ses plumes, paraît méditer, puis tout à coup s'élance en grinçant comme une barrière. Qui saura pourquoi ce paon soudain parle? Et cet homme, pourquoi?

M. DEL. — Dire qu'il y a sur terre quelque deux ou trois milliers de langues et que d'innocents bonshommes s'ingénient à en forger de nouvelles!

M. DESM. — C'est pousser loin le goût de l'inutile, goût charmant, d'ailleurs.

M. DEL. — Le goût de l'espéranto n'est pas charmant, il est barbare. Peut-être que ce langage n'est pas très désobligeant pour un Turc,

mais un Français, tel moi-même, ne peut voir, seulement voir, sans honte, ces mots volés à sa propre langue et mutilés ou bariolés à la sauvage. Il me semble que je considère avec pitié un de ces prisonniers d'autrefois qu'on renvoyait aux siens, le nez coupé, les oreilles rasées; ou bien c'est une belle jeune femme de notre race que des nègres auraient joué à peindre en zèbre. L'espéranto, c'est à dégoûter de tous langages, c'est à rendre muet!

M. DESM. — Mon cher ami, vous dites de bien jolies choses...

M. DEL. — Cela ne m'empêche pas de songer qu'une lange universelle aurait son utilité...

M. DESM. — Peut-être, mais pour combien de personnes? Je parle d'utilité réelle, pratique. On apprend généralement un peu d'anglais ou d'allemand dans les collèges; on en apprend très peu, assez cependant pour que sur ces premières notions un homme, à qui cela serait utile, puisse construire. Or, combien construisent, combien seulement entretiennent leurs fondations? La plupart de ceux qui savaient un peu d'anglais à dix-huit ans l'ont oublié dix ou quinze ans plus tard. Ils l'ont oublié, parce que cette connaissance leur était inutile. Il en sera de même de l'espéranto. Mais l'inutilité de l'espé-

ranto est bien plus grande que celle d'une langue connue, riche d'une belle littérature. Sans doute, il n'y a pas en France un sur dix mille des collégiens ayant appris un peu d'anglais qui ait eu l'occasion d'utiliser son maigre savoir ; pourtant, une fois par hasard, cela lui sert à comprendre un mot importé, à déchiffrer quelque journal tombé sous sa main ; mais l'espéranto ! En France, beaucoup de gens cultivés savent un peu d'anglais : calculez la chance qu'un Anglais possède de tomber en voyage sur des gens qui connaissent les éléments de son langage. Elle est presque nulle, pour qui sort des grandes villes et des grands hôtels. Celle d'un espérantiste le serait entièrement.

M. DEL. — Je vous abandonne l'espéranto. Vous savez le dégoût qu'il m'inspire ; mais une autre langue, le latin ?

M. DESM. — Vous aussi ?

M. DEL. — Pourquoi non ? Le latin analytique, ce latin qui fut usuel jusqu'au seizième siècle, est-il donc chimérique de le voir nanti de la qualité d'interprète universel ?

M. DESM. — Le goût général ne va plus au latin. Qui dit latin dit pédantisme. Les hommes se détournent. Vous les faites penser à leurs années de collège ; ils revoient les bancs, les

grammaires, les pensums... Et puis... Voyons, dites-moi donc quelque chose en latin ?

M. DEL. — Je pourrais très bien, mais je n'ose pas, j'ai peur d'être ridicule.

M. DESM. — Tout le monde en dirait autant. Laissons le latin.

M. DEL. — Le français ?

M. DESM. — Trop compliqué, trop rempli de pièges.

M. DEL. — L'anglais?

M. DESM. — Les Anglais eux-mêmes ne savent pas le prononcer.

M. DEL. — L'italien?

M. DESM. — Vous allez me séduire. Il est évident que le meilleur latin populaire, c'est l'italien. Sa prononciation est bien chantante. Il conviendrait peut-être, mais pourquoi choisir ? Quelle qu'en soit la matière, une langue universelle est une chimère. Est-ce que, vraiment, cela vous intéresse?

M. DEL. — Moi, nullement ? Le français me suffit.

M. DESM. — C'est mon sentiment. Que celui qui veut parler avec moi apprenne ma langue.

M. DEL. — Je dis la même chose, quand on me reproche de refermer avec peur un livre étranger.

M. DESM. — Avec peur ?

M. DEL. — Oui, cela me fait mal aux nerfs, comme des nuances fausses.

M. DESM. — N'ayez pas peur; il n'y en a pas ici. Vous devez bien souffrir dehors.

M. DEL. — Je n'ose plus lever les yeux. Des boutiques se hérissent de mots bizarres... Il paraît que c'est de l'anglais.

M. DESM. — Presque toujours. Mais il y a aussi de l'espagnol, et de l'allemand. Enseignes fallacieuses, d'ailleurs, presque toujours, pure flatterie de l'œil, qu'on se garde bien de prolonger à l'intérieur.

M. DEL. — Il me semble que l'intérêt de Paris est qu'on y parle français.

M. DESM. — On fait mieux encore; on y parle parisien.

M. DEL. — Ah! Ah! Ah!

M. DESM. — Qu'avez-vous?

M. DEL. — Ah ! l'idée d'une femme qui parlerait espéranto ! Entendez-vous : *Mono petito chieno chéri !*

M. DESM. — Mais est-ce que c'est vraiment de l'espéranto, ce que vous dites?

M. DEL. — Pourquoi pas?

M. DESM. — Vous m'amusez. Dire qu'il y a

des hommes estimables qui prennent tout cela au sérieux !

M. DEL. — C'est l'oisiveté. Toute invention innocente qui demande aux hommes un peu de leur temps est accueillie avec joie.

M. DESM. — Oui, perdre son temps : telle est la devise des hommes.

M. DEL. — Ils n'ont que cela, en somme, c'est la substance de tout, et ils le dilapident.

M. DESM. — Hélas ! on arrive toujours au bout de l'étoffe, et sait-on le moment où elle vous tombera des mains ?

M. DEL. — Il faut agir comme si on ne devait jamais en voir la fin.

M. DESM. — Mais on la voit.

M. DEL. — Fermez les yeux.

M. DESM. — Pourquoi? Quand on a beaucoup vécu, quand on a joué sur ses nerfs les airs de toutes les joies...

M. DEL. — Est-ce que vous renoncez au monde?

M. DESM. — Jamais !

IV

15 septembre.

L'Eclipse

M. DELARUE. — Bonjour, mon ami, je vous apporte des nouvelles de l'éclipse.

M. DESMAISONS. — Je vous remercie. Cela s'est bien passé ?

M. DEL. — Fort bien, surtout dans les journaux. Devenus tout à coup des almanachs volants, ils se haussèrent jusqu'à l'astronomie, prirent leur vol vers les régions éthérées. On croyait lire *le Triple Liégeois*, et cela n'était pas désagréable.

M. DESM. — Avez-vous lu Fontenelle ?

M. DEL. — Oui, sans doute.

M. DESM. — « Il devrait y avoir, dit la marquise, un arrest du genre humain qui défendist qu'on parlast jamais d'éclipse, de peur que l'on ne conserve la mémoire des sottises qui ont esté faites ou dites sur ce chapitre-là. »

M. DEL. — Donnez-moi le livre. Je continue... « Il faudrait donc, répliquai-ye, que le mesme

arrest abolist la mémoire de toutes choses, et défendist qu'on parlast jamais de rien, car je ne sache rien au monde qui ne soit le monument de quelque sottise des hommes. »

M. DESM. — Ah ! l'esprit ! Avoir de l'esprit ! Lire des choses spirituelles !

M. DEL. — Cela n'arrive pas tous les jours, sans doute, mais on s'en lasserait.

M. DESM. — C'est une expérience que j'aurais voulu faire.

M. DEL. — Vous êtes venu tard.

M. DESM. — Oui, dans un temps où on prend tout au sérieux.

M. DEL. — Même les apôtres du BA, BE, BI, BO, BU ! Mais ce sérieux estt rès comique.

M. DESM. — Croyez-vous ? Ce congrès des Primaires, n'est-il pas plutôt un spectacle de dégradation ?

M. DEL. — Heu ! les professionnels des quatre règles qui jugent de l'histoire et de la tradition, de la philosophie et de la morale, de la paix et de la guerre, je trouve cela gai, plutôt.

M. DESM. — C'est gai, oui, mais d'une gaîté sombre, et que je ne suis pas de force à porter très longtemps. La gaîté qui s'exhale des Primaires me rend promptement mélancolique. Un trait m'a pourtant déridé, je l'avoue. C'est leur

devise : « Guerre à la guerre ! » S'ils n'ont pas inventé ce mot drôle, ils lui ont donné un éclat nouveau.

M. DEL. — C'est quelque chose. N'ont-ils pas, en somme, joué honnêtement leur partie dans le grand concert de la bêtise humaine ? Mettez-vous à leur place...

M. DESM. — Hein ?

M. DEL. — Vous penseriez comme eux, vous parleriez de même, et vous mériteriez des louanges.

M. DESM. — Du tout, si j'avais à exercer l'humble profession de maître d'écriture, j'éviterais le ridicule de prendre la parole devant l'Europe surprise, je perfectionnerais dans le silence mes pleins et mes déliés et, fort de mes talents, je solliciterais les palmes académiques. J'ai connu plusieurs instituteurs, quoique je n'aie jamais fréquenté l'école primaire. C'étaient de braves gens dont la sottise commune ne se distinguait pas de celle de leur alentour. On les estimait comme le menuisier et le maçon, pour l'utilité de leur métier. Ils donnaient l'exemple de ne pas aller boire au cabaret et les paysans les priaient à leurs festins. Leur sort était agréable dans les campagnes hospitalières. J'ai quelquefois envié leur maison, leur jardin, leurs longues vacances, leurs

loisirs, l'insouciance d'une vie assurée contre tous les risques. C'étaient des curés mariés et plus libres et qui, par leurs fonctions à la mairie, participaient de l'autorité politique. Insoucieux des congrès, j'aurais montré l'éclipse au village assemblé.

M. DEL. — Ce type, sans doute, n'existe plus. Il doit être aussi ancien que le magister de La Fontaine. Si l'instituteur d'aujourd'hui noircit des verres pour montrer l'éclipse aux paysans, c'est pour leur faire en même temps une leçon sur la Vérité et sur la Justice. Le brave homme de jadis est devenu un phonographe que les comités fournissent de disques. Il récite aux parents les grandes phrases bêtes dont les enfants ne veulent déjà plus. S'étant aliéné au village toutes les sympathies utiles, il crève de misère et demande de l'argent à l'Etat en échange des votes dont il s'est fait le maquignon. Une fonction simple a été travestie...

M. DESM. — Delarue, mon ami, il me semble que j'ai déjà lu votre discours. Prenez garde...

M. DEL. — Il n'en est pas moins bon.

M. DESM. — Prenez garde à l'éloquence empruntée. Et puis, allons-nous juger d'un coup une corporation de plus de trente mille membres. Soyez sûr qu'il y a, parmi eux, beaucoup

d'hommes charmants et d'excellents esprits. Ceux qui se taisent, d'ailleurs, et qui restent chez eux, qu'avons-nous à en dire ?

M. DEL. — Laissons, en effet. Je ne suis pas de l'avis de Fontenelle : je voudrais qu'il y eût éclipse souvent, et qu'on ne parlât que de cela. Je la voudrais inattendue, comme l'orage. Il n'y a pas assez de phénomènes naturels. Les hommes ne profèrent jamais moins de sottises que quand l'état de leur sensibilité les inquiète. Un froid soudain, une chaleur anormale, et il se dit enfin des choses sensées, incontestables.

M. DESM. — Non, car chacun mesure la température d'après sa propre sensation. Il n'est pas nécessaire, au reste, que les hommes soient d'accord, même sur le temps qu'il fait. Il y a du charme dans la diversité des opinions, pourvu qu'elles soient souriantes.

M. DEL. — « Les hommes tiennent à leurs opinions plus qu'à... » Je ne sais plus le reste.

M. DESM. — Plus qu'à leur vie, parfois. Et c'est une chose que je n'ai jamais pu comprendre.

M. DEL. — D'autant que ces opinions ne leur appartiennent même pas ; qu'ils n'en sont ni les créateurs ni les maîtres. Ils les ont achetées, louées ou reçues en héritage. Tout hasard peut

les leur reprendre. L'abbé de Saint-Pierre, qui était sage, quoique, d'autre part, utopiste, disait : Voici un fait, ou voici un livre, qui est bon ou qui est mauvais, ou indifférent, pour moi, en ce moment.

M. DESM. — Le commun des hommes se croit toujours dans un état définitif. Tout le monde change, et bien rares sont ceux qui ont la force ou le courage de s'avouer ces changements. C'est terrible, aussi. Changer, c'est donner à l'oubli toute la partie de la vie où on était différent. Heureux les hommes qui, montés sur leurs quatre principes, roulent en paix à travers l'existence !

M. DEL. — Nous n'avons guère changé depuis vingt ans.

M. DESM. — Nous avons changé sans nous en apercevoir.

M. DEL. — Je vous trouve toujours le même.

M. DESM. — Moi aussi, mais si nous avons changé parallèlement, dans le même sens et du même pas, il nous est difficile de le sentir. Sans l'histoire, sans les témoignages anciens, l'humanité se croirait au même point depuis le commencement des siècles.

M. DEL. — Et ce serait peut-être plus vrai que l'opinion contraire.

M. DESM. — Plus vrai, non ; aussi vrai, oui. Le petit tas des connaissances humaines est devenu une grande montagne, mais ce sont les mêmes fourmis qui s'y promènent. Les galeries sont plus longues et s'entrecoupent plus nombreuses, mais elles ne sont pas plus larges, ni plus hautes, et c'est la même nuit.

M. DEL. — Que le soleil tourne autour de la terre, ou l'inverse, il n'en a pas moins ses éclipses.

M. DESM. — Et quelle que soit l'opinion dominante, la raison a les siennes.

V

1er octobre.

La Morale

M. DELARUE. — Connaissez-vous le *Dialogue entre M. de Limon et un homme de goût ?*

M. DESMAISONS. — Sans doute. C'est-à-dire que je sais que c'est un des écrits perdus de Rivarol. L'auriez-vous trouvé ?

M. DEL. — Non, hélas ! Je voulais seulement vous rappeler le jugement qu'en portait Mme de

Coigny, cette madame de Coi..., si bien accommodée par la *Chronique scandaleuse* de Tilly, mais qui avait encore plus d'esprit qu'elle n'avait d'amants supposés.

M. DESM. — Dites.

M. DEL. — « C'est plus fin que le comique, plus gai que le bouffon, plus drôle que le burlesque. »

M. DESM. — Et cela vient à propos de quoi ?

M. DEL. — A propos du Congrès de la libre-pensée.

M. DESM. — « Plus fin que le comique. »

M. DEL. — Non pour la finesse, c'est ce qui lui manqua d'abord. Le reste de la phrase lui sied assez bien.

M. DESM. — Vous y fûtes ?

M. DEL. — Jusqu'à la porte. Mais l'abondance du vide m'empêcha d'entrer. Je crains le vide dans les salles de spectacle. Alors, je me suis rabattu sur les journaux.

M. DESM. — J'ai lu les journaux comme vous. Il était question des idées (si l'on ose dire) d'un certain Acanthos.

M. DEL. — Très bien.

M. DESM. — Ne prêche-t-il pas sur la morale ?

M. DEL. — Parfaitement.

M. DESM. — Sur les proits de l'homme ?

M. DEL. — C'est cela même.

M. DESM. — N'est-ce point un ancien curé protestant ?

M. DEL. — On le dit.

M. DESM. — Tombé dans la philosophie primaire ?

M. DEL. — Vous y êtes.

M. DESM. — Un personnage qui rappelle le « Docteur » de la comédie italienne ?

M. DEL. — Il en approche.

M. DESM. — Qui dispose d'un langage savant et burlesque ?

M. DEL. — A merveille.

M. DESM. — Qui parle vérité, justice, devoir, solidarité, raison ?

M. DEL. — Tel est son refrain.

M. DESM. — Eh bien ! voulez-vous mon avis sur cet Acanthos.

M. DEL. — Assurément.

M. DESM. — Il me dégoûte.

M. DEL. — Vous êtes vif, aujourd'hui.

M. DESM. — Je le trouve mal élevé.

M. DEL. — Il fréquente la mauvaise compagnie, mais lui-même...

M. DESM. — Mal élevé, vous dis-je. Un homme qui a le souci de la politesse ne parle ni morale, ni médecine, sinon par raillerie et en passant.

M. DEL. — C'est juste. Mais moi, je le prends comme Molière, et vous, mon ami, prenez garde, vous allez le prendre comme Acanthos. « Plus gai que le bouffon, vous dis-je, plus drôle que le burlesque. » Voyons, cette idée d'une morale « laïque » ?

M. DESM. — Je trouve cela bête, car enfin des laïques ne peuvent avoir qu'une morale laïque, comme des chiens ne peuvent avoir qu'une faim canine. Vous avez raison, ce sont des bouffons.

M. DEL. — A la bonne heure. Voilà le ton qui convient.

M. DESM. — Il faut d'abord accorder son instrument ; c'est le début de tout concert. J'y suis. Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi, au dix-septième siècle, on ôtait ses gants avant d'entrer dans un salon, et pourquoi, aujourd'hui, on fait le contraire ?

M. DEL. — Oui, quelquefois, mais sans insister.

M. DESM. — Eh bien ! trouvez cela, et vous aurez trouvé un des principes de la morale.

M. DEL. — Oh ! oh !

M. DESM. — Savez-vous pourquoi les hommes se construisent des maisons, portent des vêtements ?

M. DEL. — Tout le monde répondra que c'est par nécessité.

M. DESM. — Voilà donc toute la morale expliquée. Elle contient une part de nécessité et une part d'usage. La nécessité n'a pas d'origine. Les usages en ont une. Qu'il soit moral chez nous de n'avoir qu'une femme, vous avouerez que c'est un usage, puisque, plus loin, il est moral d'en avoir plusieurs.

M. DEL. — Acanthos vous dira que l'impératif catégorique...

M. DESM. — Acanthos est gai.

M. DEL. — Acanthos vous dira que Kant a formulé une maxime...

M. DESM. — Plus gai que le bouffon.

M. DEL. — Acanthos vous dira que si l'on met Dieu dans la morale...

M. DESM. — Plus drôle que le burlesque. Dieu a des rapports avec la morale, à peu près comme avec la forme des toits, qui sont plats en Orient, et penchés en Occident.

M. DEL. — On se bat autour de fantômes. Mais il est certain que si des hommes ont fait entrer dans la morale le Grand Fantôme, d'autres hommes peuvent essayer de le mettre à la porte.

M. DESM. — Et après.

M. DEL. — Et après, rien, il y aura entre les deux morales la différence qu'il y a, pour l'œil,

entre une cloche pleine d'air et une cloche où on a fait le vide.

M. DESM. — Et vous voulez qu'on se batte pour cela?

M. DEL. — Moi, nullement. J'ai une morale, celle des honnêtes gens, l'hypocrisie. Je reçus, comme tout le monde, beaucoup de leçons de morale; une seule m'a profité. Mon professeur d'anglais (il n'était pas Anglais), qui m'aimait et se promenait avec moi, me dit un jour : « Voyez-vous, il n'y a qu'un principe pour se conduire dans la vie : faites tout ce que vous voudrez, mais que personne ne le sache. » S'il avait été pédant, il aurait emprunté la formule à je ne sais plus quel philosophe grec : Cache ta vie. Mais il n'était pas pédant, et, grâce à cela, j'ai très bien compris ce que c'était que la morale.

M. DESM. — On ne peut pourtant pas dire cela à tous les enfants.

M. DEL. — Pourquoi pas? On pourrait du moins leur donner ce conseil unique : En toutes choses, se conformer à l'usage.

M. DESM. — Avec ce principe-là, on ne ferait jamais de révolution.

M. DEL. — Est-ce bien utile?

M. DESM. — D'amuser le peuple? Très utile. De changer les choses de place? Beaucoup moins,

d'autant plus qu'elles reviennent invinciblement à leur place première. Nous parlions de principes, les sociétés sont comme les tables; il leur faut au moins trois pieds pour se tenir debout. Ou il y a société ou il n'y a pas société. Dans le premier cas, il y au moins trois principes reconnus par tout le monde.

M. DEL. — Vous m'amusez avec vos trois principes. Je les connais. Les pieds de la table sont vermoulus.

M. DESM. — Vous les connaissez ? Dites.

M. DEL. — Je n'ose pas. Vous n'oserez pas non plus.

M. DESM. — Pourquoi cela? Les voici donc : la sécurité des personnes, la propriété individuelle, la liberté des mœurs. Hors du cercle formé par ces trois points, c'est l'anarchie ou le despotisme, ce qui est la même chose.

M. DEL. — Oh! Oh! Nous devenons de grands philosophes! Mais tout le monde vous contestera le troisième point.

M. DESM. — Il n'est pas contestable. Beaucoup de gouvernements ont essayé de régenter les rapports sociaux; aucun n'y a réussi plus d'un moment.

M. DEL. — J'entendais autre chose.

M. DESM. — Vous entendiez les « mauvaises

mœurs ». Il n'y a ni bonnes ni mauvaises mœurs, pas plus qu'il n'y a d'insectes ou d'oiseaux utiles ou nuisibles. Ce sont des classifications d'almanach. Il y a les mœurs, c'est-à-dire un réseau très compliqué, formé par l'enchevêtrement à l'infini des usages et des actes spontanés. Hormis la violence, sous toutes ses formes, et le vol, avec toutes ses nuances, les lois n'ont rien à réprimer.

M. DEL. — Mais elles peuvent ordonner en vue du bien public.

M. DESM. — Cela va de soi.

M. DEL. — Tout s'écroule avec votre « cela va de soi ».

M. DESM. — J'en ai peur.

M. DEL. — Si on peut ordonner à tous les hommes d'êtres braves, ne peut-on ordonner à toutes les femmes d'être chastes?

M. DESM. — Vous m'embarrasseriez si j'étais un constructeur de systèmes; mais je ne prétends ni à construire ni à détruire. Pourvu que la table tienne debout...

M. DEL. — Il y a tant de mains ou tant de pieds qui veulent la renverser...

M. DESM. — Vous connaissez ces petits jouets légers, mais lestés d'une balle de plomb et qui retrouvent toujours leur équilibre? Ma table est lestée.

M. DEL. — Et si on la brise ?

M. DESM. — Elle est magique, les morceaux se recollent d'eux-mêmes.

M. DEL. — Vous êtes consolant.

M. DESM. — J'essaie de ne pas être crédule.

M. DEL. — Vous ne croyez pas, parce que vous ne désirez pas. On croit ce que l'on désire.

M. DESM. — Ou ce que l'on craint.

M. DEL. — Acanthos croit à la morale, et ce n'est pas qu'il la craigne.

M. DESM. — Il la craint, puisqu'il y croit. C'est peut-être, d'ailleurs, un brave homme.

M. DEL. — Du tout, c'est un fanatique, et quant à sa guerre à l'idée de Dieu, c'est une parade. Il y croit en secret. Acanthos est un déiste glacé par la peur. Il se dégèlera, quand il sera convenable, car...

M. DESM. — Il nous a quand même fait passer un bon moment.

M. DEL. — J'aime ces grandes questions : Dieu, la morale, le progrès...

M. DESM. — Ce sont d'inépuisables sources de gaîté.

VI

15 octobre

Les bonnes Mœurs

M. DELARUE. — Connaissez-vous le sénateur Bérenger?

M. DESMAISONS. — Non.

M. DEL. — Avez-vous vu son portrait?

M. DESM. — Pas davantage.

M. DEL. — Le voici.

M. DESM. — Quelle horreur!

M. DEL. — Elle est curieuse, cette face de haine?

M. DESM. — Oui, je l'avoue, elle est curieuse. On dirait qu'elle n'est pas réelle, qu'elle a été fabriquée par quelque Lavater, pour rendre visible un des états théoriques de l'âme humaine. Mais ce n'est pas la haine qu'elle semble représenter; c'est la cruauté, plutôt.

M. DEL. — Disons qu'elle représente la vertu.

M. DESM. — La vertu dessinée par qui la voudrait rendre odieuse.

M. DEL. — Il l'a rendue odieuse, dès qu'il s'est mêlé de la défendre.

M. DESM. — La vertu, c'est un mot bien vague. Il y a des vertus, parmi lesquelles on voit d'aimables personnes. Quelques-unes sont ridicules. Stendhal appelait la chasteté une vertu comique.

M. DEL. — C'est de cela même qu'il s'agit. M. Bérenger représente les bonnes mœurs.

M. DESM. — Elles seraient donc à fuir.

M. DEL. — Les bonnes mœurs, c'est peu dire. Il représente l'austérité chrétienne. Il a pris pour devise le célèbre commandement : L'œuvre de chair ne désireras — qu'en mariage seulement.

M. DESM. — Rien de plus louable.

M. DEL. — Prenant la suite de l'Eglise, qui n'y put plier une humanité croyante, il espère y asservir une humanité incrédule.

M. DESM. — Cet homme cruel est peut-être tout bonnement un pauvre cerveau?

M. DEL. —Il n'est pas très intelligent.

M. DESM. — N'est-ce pas lui qui voulait obliger les hôteliers à demander aux couples de prouver la légitimité de leurs feux?

M. DEL. — Lui-même. Pareil à Tartufe, il professe pour la concupiscence et tout ce qui s'en suit une aversion farouche. Je l'ai vu, rue de Tournon, jeter sur deux jeunes femmes, d'air assez avenant, je dois le dire, des regards tels

qu'elles eurent une peur véritable. L'aspect d'une femme qui est femme, quoique non engagée dans les liens honorables du mariage, provoque en lui une sorte de dégoût furieux.

M. DESM. — Cet état d'esprit n'est pas si rare qu'on le croit. C'est celui de beaucoup d'ecclésiastiques. Un jour, à la campagne, un curé m'avoua des sentiments tout pareils. L'idée que des créatures humaines pouvaient se conjoindre sans l'autorisation de l'Eglise le contristait jusqu'à la souffrance. Mais sur le même acte, accompli après les formalités légales, il pleurait d'attendrissement et se répandait en effusions mystiques qui touchaient à la gaudriole.

M. DEL. — M. Bérenger ne touche jamais à la gaudriole, et le mariage qu'il vénère est d'une beauté toute janséniste : le minimum de contact et, pendant l'opération, réciter quelque psaume ou telle oraison réfrigérante.

M. DESM. — Le sujet y prête, mais voilà de la caricature.

M. DEL. — Sans doute. N'est-ce point légitime? C'est une forme bien bénigne du mépris que méritent ces hommes occupés à chicaner leurs frères sur l'usage de leurs corps. Il faut les rendre ridicules. Luther trouvait absurde que l'Eglise imposât aux fidèles le jeûne et l'absti-

nence, mais il trouvait bon qu'elle eût réglé l'union des sexes. Les hérétiques sont toujours bien plus bêtes que les traditionnalistes. En morale, rien ne vaut, sinon le tout. Tout ou rien. En amour : l'ascétisme ou la licence. A chacun de se faire une règle selon son caractère, ses goûts, ses besoins et les exigences du moment et du milieu.

M. DESM. — Vous prêchez l'anarchie, mon cher ami.

M. DEL. — Moi? Vous me faites peur. Croyez-vous?

M. DESM. — C'est comme je vous le dis.

M. DEL. — Je ne puis pourtant pas m'affilier à la ligue contre la licence des rues.

M. DESM. — Je ne voudrais pas vous pousser à cette extrémité.

M. DEL — D'autant plus que je ne vis jamais rien de licencieux dans les rues de Paris. Sur la foi des moralistes, j'ai lorgné avec soin les étalages de cartes postales illustrées, et je n'ai rien vu que d'innocent. Ce qui semble dominer dans cette industrie, c'est la bêtise et la laideur, manifestations plutôt vertueuses.

M. DESM. — Oh ! ces gens-là n'y regardent pas de si près. Ce ne sont ni des artistes, ni des hommes de goût, mais bien des théologiens.

M. DEL. — Pas même. Les casuistes avaient

de l'esprit et du tact. Ils sont plutôt de la race des inquisiteurs ou de celle des censeurs. Car vous savez qu'un autre de leurs désirs est de châtrer la littérature. Et cela ira loin. Ils se démènent pour faire adopter une loi, déjà votée au Sénat, qui permettra de « poursuivre non seulement l'apparente obscénité des mots, mais encore l'obscénité réelle du sens qu'ils comportent ».

M. DESM. — Ce n'est pas possible !

M. DEL. — Je vous ai cité le texte même de l'interprétation que M. Bérenger a donnée de la loi, qui est sa loi.

M. DESM. — Mais avec cela on peut poursuivre toute la littérature française, et jusqu'aux sermons de Bossuet sur l'amour divin !

M. DEL. — Telle est bien leur prétention. Ils espèrent arriver à prohiber tout ce qui ne pourrait entrer, sans dommage, dans des collections « pour les jeunes filles ». Il s'agit de protéger la candeur de ces anges.

M. DESM. — Ils en sont encore à la jeune fille candide?

M. DEL. — Ils en sont là!

M. DESM. — Comment fera-t-on pour la littérature classique ou très connue ?

M. DEL. — On expurgera. Il y a déjà un Molière ainsi arrangé. On a ôté tous les rôles de femmes,

dans l'édition destinée aux jeunes gens ; et tous les rôles d'hommes, dans celle qui est offerte aux mains pures de nos lycéennes. M. Bérenger sans doute approuve fort cette méthode. Certaine édition améliorée de Balzac devrait aussi lui donner de grandes satisfactions. *Le Père Goriot* y devient une idylle telle qu'on l'attribue aussitôt à la comtesse de Ségur ou à Mlle Zénaïde Fleuriot.

M. DESM. — Je l'ai connue, Zénaïde ; j'étais très jeune, elle l'était moins ; je pense qu'elle m'aurait donné volontiers quelques leçons de vertu, car elle en tenait école, mais les circonstances s'y opposèrent.

M. DEL. — Vous l'avez regretté ?

M. DESM. — Presque. Elle avait une si bonne réputation.

M. DEL. — Comment expliquez-vous que les livres les plus innocents sont très souvent écrits par des femmes qui ne le sont nullement ? C'est le cas de Mme de Genlis.

M. DESM. — Les hommes, mais surtout les femmes, sont enclins à vouloir traiter de ce qu'ils ignorent. Ils apprennent en écrivant. Mme de Genlis connut la vertu quand elle eut rédigé *les Veillées du château*, et Mlle Fleuriot, au moment même qu'elle achevait *Rose la Fleu-*

riste. Mais ces sortes de livres n'ont pas toujours sur les lecteurs les effets que l'on pourrait croire.

M. DEL. — Que voulez-vous dire?

M. DESM. — Qu'il faut toujours compter dans la vie avec l'esprit de contradiction. Un de mes amis, qui est peintre, m'a conté qu'un jour, bloqué par la pluie dans une auberge, en Suisse, il ne trouva pour toute lecture qu'un seul livre français, *le Devoir*, par feu M. Jules Simon. Il le lut, et cela éveilla en lui, me disait-il, des idées de vol, de viol, d'assassinat. Il se sentait devenir scélérat, à mesure que se déroulaient les vertueuses pages. Un esprit bien fait est élastique, si j'ose dire ; il tend à rejeter l'idée qui tombe sur lui. Se laisser pénétrer, se laisser persuader, c'est s'avouer vaincu.

M. DEL. — Ce qui est dur. Mais il y a des cas où il le faut bien.

M. DESM.— Alors on cède avec joie, avec reconnaissance même, comme cède une femme qui aime. Je crois que les écrivains intelligents ne proposent jamais de solutions définitives. Ils savent qu'il ne peut y en avoir que de passagères. Voyez la prudence de Stendhal.

M. DEL. — C'est qu'il craint le ridicule.

M. DESM. — Et il a raison. Aussi ne l'est-il jamais, même quand il se trompe, même quand

il est absurde. Ils sont étonnants, les gens qui affirment n'importe quoi, tout ce qu'ils désirent, alors qu'un philosophe de la science, comme M. Poincaré, prend des précautions pour dire que la terre tourne autour du soleil. Lisez les écrivains socialistes. Bonne école de mépris.

M. DEL. — Le peuple les aime, parce qu'ils lui versent de l'espoir.

M. DESM. — Comme il aime les troquets qui versent de l'absinthe. Soit. Mais il y a une autre région que celle-là. Avez-vous remarqué comme le monde se coupe en deux, nettement, depuis quelques années? D'un côté l'esprit de science qui doute et qui cherche ; de l'autre, l'esprit d'ignorance qui croit et qui affirme.

M. DEL. — Hélas! l'esprit d'ignorance a toujours été le plus fort.

M. DESM. — Et il le sera toujours, et de plus en plus. Il dupera le peuple à l'avenir avec d'autant plus de facilité qu'il prend précisément le masque de la science.

M. DEL. — Comment s'y reconnaître, alors?

M. DESM. — Je vous l'ai dit : les uns affirment, les autres doutent. M. Bérenger sait qu'il faut faire régner la vertu. Renan aurait répondu : Sans doute, mais d'abord qu'est-ce que la vertu? Cela est bien épineux... Tiens, il fait beau temps;

M. DEL. — Venez-vous faire une promenade?

M. DESM. — J'en ai presque envie. Hé! l'idée que la licence se promène dans les rues! Mais vous m'avez dit que ce n'était pas vrai?

M. DEL. — Est-ce que vous allez me croire sur parole, maintenant?

M. DESM. — Non, non. Je veux tout voir par moi-même.

M. DEL. — . . . .

M. DESM. — Non, parlez-moi plutôt de la vertu.

M. DEL. — Je vais vous réciter des vers de Sully-Prudhomme.

M. DESM. — C'est cela.

VII

1er novembre.

Funérailles

M. DELARUE. — Il a volé les bibliophiles.

M. DESMAISONS. — Oui, et j'avoue que cela m'incline à quelque sévérité. Notre affaire, c'est un poète qui demeura bien obscur pendant vingt ou trente ans, publia d'humbles ou de baroques

plaquettes chez des éditeurs clandestins, puis tout à coup surgit à la lumière.

M. DEL. — Et c'est alors que l'on voit notre goût.

M. DESM. — Nous triomphons. Ces feuilles tombées, ces branches mortes, les voici. Nous avons recueilli tout cela à mesure : nous l'avons nettoyé, nous l'avons habillé, nous l'avons logé. Si j'avais su! disent alors les hommes du monde qui nous imitent. Nous avons su, nous autres.

M. DEL. — Avec Heredia, ni joies, ni inquiétudes, ni surprises. Un livre unique, publié alors qu'il était célèbre! Mais si on lui découvrait quelque péché de jeunesse?

M. DESM. — Il n'y a plus d'espoir.

M. DEL. — Pas même de belles anecdotes à colliger sur sa vie, pas de chronique scandaleuse!

M. DESM. — C'est pour plus tard. Sans la Révolution, qui délia toutes les langues, nous ne ferions que commencer à connaître les petits secrets du dix-huitième siècle.

M. DEL. — Enfin, il eut de belles funérailles.

M. DESM. — Et symboliques, car c'étaient en même temps celles du Parnasse.

M. DÉL. — Il reste des Parnassiens.

M. DESM. — Des ombres, de silencieuses et glorieuses ombres.

M. DEL. — Il en reste beaucoup parmi ceu de la seconde et de la troisième génération parmi les contemporains de Verlaine. Tenez Mendès.

M. DESM. — Oui, celui-là est tenace. Continue t-il à mettre en vers ses récentes lectures?

M. DEL. — Il continue. Après Scarron, Glat gny; après Médée, sainte Thérèse. Mais que l reprochez-vous?

M. DESM. — Rien, que de ne pas me plair Au reste, il aima toujours les belles-lettres, l cultiva avec soin, les défendit quand il fallu Sa ténacité même, je suis bien loin de la mése timer. Adorateur de la gloire, il voudrait co cher avec sa maîtresse, une fois, rien qu'u fois avant de mourir. C'est très naturel, peu être même très beau. Assez d'hommes se lai sent aller au découragement.

M. DEL. — Ou au dédain.

M. DESM. — Oh! le dédain. Oui, les raisin Je n'y crois pas.

M. DEL. — Pourtant, quand on est sage... l gloire, ce qu'il en reste au bout d'un siècl Baculard d'Arnaud balança Voltaire, un tem dans l'estime du grand Frédéric. Oui, Bacula fut illustre. Esménard, celui de *la Navigatio* fut salué comme un vrai poète, un apporteur

nouveau. Chateaubriand vantait la belle harmonie de ses vers. Qui sait si nos poètes valent plus que ceux de l'an 1805?

M. DESM. — Nous savons ce qu'ils valent pour nous, et c'est tout ce qu'il faut. La postérité s'arrangera. Ses choix seront ou ne seront pas les nôtres. Nous n'avons rien à lui dicter.

M. DEL. — On l'essaie.

M. DESM. — Oui, un écrivain connu ne peut mourir qu'un Deschamps ne lui promette que « son œuvre vivra autant que la langue française ». Qu'en sait-il?

M. DEL. — C'est de la courtisanerie.

M. DESM. — Un placement. Quand les critiques ne peuvent plus aduler le vivant, ils écrivent pour sa famille, pour ses amis, pour l'académie.

M. DEL. — Il y en a de larmoyants et de melliflus, il y en a de rogues. Près d'un Deschamps qui parle avec onction de « notre cher José-Maria... ».

M. DESM. — Familiarité de vieux serviteur.

M. DEL. — En voici un autre devant qui nul talent ne trouve grâce, nulle érudition, nul labeur. Il méprise tout en trois cents lignes, tous les jours de l'année, et souvent deux fois par jour. Sa stérilité déborde sur tous les journaux...

M. DESM. — Je le connais. Nul n'a son pareil pour feindre d'avoir su de toute éternité ce qu'il vient d'apprendre en feuilletant le livre sur lequel il va danser pour gagner sa vie, car il est payé pour cela.

M. DEL. — Le public aime les exécutions plaisantes.

M. DESM. — Est-il donc plaisant?

M. DEL. — Quelquefois.

M. DESM. — C'est un mérite. Plaire, c'est un grand mérite. Je crois pourtant que l'un des premiers devoirs du critique c'est de respecter le livre dont, même mauvais, il est lui-même incapable. Mais il y a un autre motif à ce devoir, c'est que le livre qu'il n'a eu que la peine de lire, ce livre qui est bon, qui est mauvais, qui est médiocre, qui est fou, c'est le pain du critique...

M. DEL. — Voilà un argument auquel Antoine n'a pas songé.

M. DESM. — Et qui aurait été excellent pour lui, car il permet des développements ironiques.

M. DEL. — Attendez. Par exemple : « Il est bien heureux pour vous que l'on représente parfois des pièces d'une médiocrité évidente, criante. Cela vous permet de vous venger de toutes les médiocrités sournoises, enveloppées d'étoffes à

la mode, que vous avez louées avec un enthousiasme si sincère, si attendrissant. Mais ne triomphez de nos erreurs qu'avec modestie. Recueillez-vous, et prenez garde. On vous prépare des pièges de tous côtés. Voici le *Don Quichote* de M. Richepin. Vous allez tous dire que c'est une œuvre d'un magnifique idéalisme, que c'est du grand art, que revoilà la noble tradition des alexandrins, etc. Eh bien, et c'est le piège : vous aurez raison. »

M. DESM. — Parfait, mon cher ami. Oh ! cette idée de versifier *Don Quichote!* Quel courage! quel dévouement ! C'est à pleurer. Mais, dites, cela va-t-il continuer ? Va-t-on mettre en vers tous les romans célèbres?

M. DEL. — Pourquoi pas? On remet bien en prose, et tous les ans, sans que personne s'en aperçoive, il est vrai, les tragédies de Racine.

M. DESM. — C'est juste. Peut-être que c'est une nécessité. Mais ce qui me chagrine, tout de même, dans ce futur *Don Quichote*, c'est que l'histoire va être encore mise à l'envers. Don Quichote n'était nullement, dans l'esprit de Cervantès, le champion de l'enthousiasme, du désintéressement, de la noble illusion, etc. Le personnage est clairement une caricature. Cervantès, loin de regretter la chevalerie, en poursuit les

derniers vestiges. Nous croyons qu'il rêve, et il raille. Son héros est Sancho. En termes modernes, on appellerait cela la lutte de l'idéologisme contre le réaliste.

M. DEL. — J'ai entendu dire cela. Mais comment s'est fait le travestissement ?

M. DESM. — Je l'ignore. On le trouve accompli aux premiers temps du romantisme. Une bonne âme de ce temps-là s'indignait de ce que Cervantès avait fait Don Quichote ridicule. L'impression première dans toute l'Europe avait été conforme au sentiment de l'auteur. Il en est resté quelque chose dans la tradition et c'est par raillerie qu'on appelle un Don Quichote l'homme qui est toujours prêt à courir au secours de l'innocence persécutée. Rappelez-vous aussi les expressions, combattre contre les moulins à vent, chevalier de la triste figure, etc.

M. DEL. — Et si Richepin avait par hasard rétabli le vrai sens du livre ?

M. DESM. — Y pensez-vous ? Cela serait d'ailleurs de la folie, aujourd'hui, du vrai don quichotisme. Le sens de la réalité est presque aboli chez nos contemporains. Pratiques dans les petites affaires ou quand il s'agit d'intérêts personnels immédiats, ils perdent toute notion de la valeur réelle des choses, dès que les conséquen-

ces de leurs actes ou de leurs paroles semblent un peu éloignées, ou trop générales. Les entendements sont très rétrécis. La maigre utopie en trouve seule l'entrée.

M. DEL. — C'est bien singulier, l'histoire de ce livre qui aurait été écrit contre la chevalerie...

M. DESM. — Contre les romans de chevalerie.

M. DEL. — Enfin, contre l'esprit de la chevalerie, et qui est devenu, avec les années, un plaidoyer pour l'esprit contraire. Si Cervantès avait pu prévoir cela !

M. DESM. — Il connaissait la folie des hommes et n'aurait pas été surpris.

VIII

15 novembre.

Le Divorce

M. DELARUE. — Cela vous intéresse, vous, ces disputes sur le divorce?

M. DESMAISONS. — Beaucoup, au point de vue historique, de mon historique. J'ai connu, j'ai éprouvé toutes les variétés du mariage, le mariage temporaire, depuis vingt-cinq minutes jusqu'à

dix-sept et dix-huit heures, une éternité ; le mariage caprice, qui peut aller d'une lune à une autre lune ; le mariage de saison, qui dure ce que dure une robe ou une mode ; le mariage indéfini, qu'un rien brise et qui peut résister à tout ; enfin, le mariage légal, celui qui permet à la dame d'avoir des jours : les autres ne lui donnent que des nuits.

M. DEL. — Jolie promenade à travers la vie. Vous avez de l'expérience, au moins, et vos arguments pour ou contre seront de poids.

M. DESM. — Quels arguments ? Je ne prends point parti. Ayant goûté à tout, j'ai trouvé à tout un certain charme. Je ne regrette presque aucune de mes aventures parmi les petites, et aucune parmi les grandes. Il s'est trouvé que ma femme légale était d'une lascivité à toute épreuve, et que ma femme indéfinie était un ange de pudeur et d'amour.

M. DEL. — Ah !

M. DESM. — L'autre ne m'était pas désagréable, parce que j'avais l'âge d'Hercule, lequel mourut, c'est-à-dire devint dieu, à trente ans, comme vous le savez.

M. DEL. — Je ne sais rien de tel.

M. DESM. — Enfin, comme ses bontés s'étendaient sur tous mes amis...

M. DEL. — Oh !

M. DESM. — Et sur quelques autres favoris, elle me donna de connaître, après les joies cubiculaires, celles du divorce, qui sont moindres.

M. DEL. — Le divorce, enfin, est un remède.

M. DESM. — Vous croyez?

M. DEL. — Une solution.

M. DESM. — C'est un accident ajouté aux autres, voilà tout. Il n'y a ni remèdes, ni solutions. Ceux qui croient que le divorce cicatrise toutes les plaies du mariage sont aussi bêtes que les lecteurs de journaux qui croient à ces remèdes guérissant à la fois les brûlures et l'hydropisie. Si j'avais aimé cette femme, le divorce m'aurait-il consolé ? Sans le divorce nous nous serions séparés quand même. Elle ne s'est pas remariée ; ni moi non plus. Malgré quelques progrès dans la liberté des mœurs, le champ du mariage est trop restreint pour les divorcés. Et puis vraiment, il faut être bien intrépide pour se remarier, après un tel calvaire de dégoûts. Il est déjà très difficile de règler ses affaires quand on est libre ; cela devient presque impossible, quand on est dans les prisons de la loi. Le mariage civil est une des hontes de la civilisation, une des conquêtes les plus odieuses de la Révolution. En brisant l'obligation du mariage reli-

gieux, il ne fallait la remplacer par rien. Le seul mariage sensé est « le mariage de comédie », le contrat d'association que dresse un notaire. Ce mariage, celui de Molière, et qui semble une convention de théâtre, était valable dans l'ancienne société. On pouvait se marier en dix minutes, devant un tabellion et deux clercs. On se démariait aussi facilement. Tallemant raconte l'histoire de quantité de personnages dont nul ne savait s'ils étaient mariés ou non. Le doute leur profitait, jusque dans les milieux les plus sévères. Ces mariages secrets s'appelaient aussi mariages de conscience.

M. DEL. — Mais quand on avait passé à l'Eglise?

M. DESM. — C'était comme maintenant, quand on a passé à la mairie.

M. DEL. — Oui, mais pas de divorce.

M. DESM. — Le divorce est une conquête protestante, faite sur l'annulation, qui était le droit canonique, le droit catholique. On divorçait, tout comme maintenant. On avait les mêmes plaisirs, les mêmes ennuis, les mêmes dégoûts, mais les mœurs s'étageaient selon des nuances que nous ignorons. L'aristocratie donnait au peuple des exemples de liberté. Depuis, le peuple n'a reçu de l'aristocratie que des exemples de sou-

mission, et l'uniformité règne dans l'esclavage. Des hommes se croient hardis, qui sollicitent de l'opinion l'élargissement du divorce, et ne font que reconnaître, en s'adressant humblement à cette reine despotique, leur propre faiblesse, et sa toute-puissance. Le mariage libre, le divorce par consentement mutuel...

M. DEL. — Ce sont des idées...

M. DESM. — Vous appelez cela des idées, vous? Ce qui frappa le plus l'empereur de Russie, en 1815, c'est que tous les Français avaient une montre dans leur gousset. Aujourd'hui, ils ont tous quelques idées dans leur poche. L'un voudrait acheter une automobile, l'autre voudrait divorcer, celui-ci désire être décoré. Ils appellent cela leurs idées. Et c'est avec cela qu'on fait des livres. Oh! ces honnêtes plaidoyers!

M. DEL. — Honnêtes?

M. DESM. — Oui, honnêtes, sincères, et si touchants! La naïveté de l'égoïsme prise sur le fait.

M. DEL. — Et surtout l'incapacité de séparer son intérêt personnel de l'intérêt public.

M. DESM. — Oh! c'est très difficile et très rare. Et puis, cela demande de tels et si constants efforts qu'on n'a plus le temps de gagner de l'argent.

M. DEL. — Tout de même, gagner de l'argent, c'est amusant. Si nous n'avions pas commencé par cela, serions-nous ici, occupés à bavarder avec désintéressement ?

M. DESM. — Je dis qu'il faut choisir. Nous autres, nous sommes sans prétentions. Nous aimons les beaux livres pour les grâces de leur corps, et les bons livres pour les grâces de leur esprit, et c'est tout.

M. DEL. — Vous dites qu'il faut choisir ?

M. DESM. — J'oubliais. Eh bien, je crois qu'il y a sur le boulevard beaucoup de gens d'une exigence inconsidérée. Ils veulent à la fois gagner beaucoup d'argent et l'estime de ceux qui savent dissocier les idées. C'est trop.

M. DEL. — Croyez-vous qu'ils tiennent tant que cela à l'estime de quelques maniaques ?

M. DESM. — Ces maniaques sont leurs juges, et ils le savent. Ils savent aussi qu'ils sont incorruptibles, qu'ils ne peuvent pas ne pas être incorruptibles. Si leur éloge, un jour, sortait de la bouche de ces juges, les juges feraient rire leur auditoire habituel.

M. DEL. — A leur place, je me moquerais bien de ce tribunal !

M. DESM. — Je n'ai pas très bien dit ma pen-

sée. Je vais encore vous lire quelques lignes de Rivarol.

M. DEL. — Quelle est cette brochure?

M. DESM. — C'est une revue qui parut à Hambourg, en 1797 et 1798.

M. DEL. — Cela doit être très rare?

M. DESM. — Très rare, surtout en France, où la police en prohibait l'entrée. Ecoutez : « En vain les trompettes de la renommée ont proclamé telle prose ou tels vers; il y a toujours, dans cette capitale (à Paris), trente ou quarante têtes incorruptibles qui se taisent : ce silence des gens de goût sert de conscience aux mauvais écrivains, et les tourmente le reste de leur vie. »

M. DEL. — Cela n'est plus vrai. D'abord y a-t-il encore des gens de goût?

M. DESM. — Voilà une autre question. Qu'en pensez-vous?

M. DEL. — Je pense que le goût a fait naufrage, et que ce ne fut pas une grande perte.

M. DESM. — Le goût classique, soit. Mais...

M. DEL. — Le goût aujourd'hui, c'est notre sensibilité. « Prends bien soin, dit Stendhal, de n'admirer que ce qui te fait plaisir. »

M. DESM. — M. Brunetière a mis cela à l'envers : « Il ne faut pas admirer tout ce qui nous fait plaisir. »

M. DEL. — M. Brunetière, qui passe pour un esprit ordonné, a tout mis à l'envers. C'est un des hommes de ce temps qui marchent le plus aisément sur la tête.

M. DESM. — Il vous paraît, parce que ses idées sont anciennes. C'est un contemporain de M. d'Andilly.

M. DEL. — Je veux bien, mais Port-Royal ne paraîtrait-il pas, aujourd'hui, une école d'acrobatie? Vous en avez vu les folies dans *les Rencontres de M. de Bréot?*

M. DESM. — Delarue, vous ne respectez rien. M. de Régnier est un esprit corrompu par le siècle et on est tenté de lui dire, comme Bouvard à Pécuchet : Ton scepticisme m'épouvante! Quoi, mon ami, ces vénérables solitaires!

M. DEL. — C'est ce que je me dis, quand je lis le nom de M. Brunetière : Ce vénérable solitaire! On citait de lui cette phrase, il y a quelques jours : « La nature est perverse en son fonds; il n'est pas de vice dont elle ne nous donne l'exemple, ni de vertu dont elle ne nous dissuade. »

M. DESM. — Mais cela ne veut rien dire!

M. DEL. — Cela veut dire que les plus sages ont des moments où il leur est agréable de faire du trapèze ou de crever des cerceaux.

M. DESM. — Oh ! un académicien !

M. DEL. — Un académicien n'en est pas moins capable de chimères. Connaissez-vous l'histoire de cet autre académicien (des Inscriptions), un certain M. Rossignol, homme fort obscur, mais bien plus savant encore que M. Brunetière? Il avait composé, en grec, une tragédie sur la prise de Troie, et il se la jouait presque tous les soirs. D'abord, avec l'amas de ses dictionnaires et de ses vieux in-quartos, il construisait la forteresse. Ensuite la tragédie commençait, où le maître jouait tous les rôles, comme Fregoli. Au dernier acte, il se ruait sur le simulacre, qui s'écroulait avec fracas. Après une dernière lamentation, l'académicien exténué s'allait coucher.

M. DESM. — Il était fou.

M. DEL. — Pourquoi? Il jouait son rêve. M. Brunetière joue son rêve, et ces auteurs qui ont « quelques idées », et nous tous. M. d'Andilly jouait son rêve, qui était de prendre Satan par les cornes et de se cingler les fesses ; et M. Anatole France va jouer le sien, qui est de prouver que Jeanne d'Arc était une folle créature. Il y a des Don Quichotes contre les moulins à vent, il y en a contre l'ordre éternel des choses. M. Brunetière croit que la nature est pleine de vices et que la vertu consiste à se don-

ner des coups de verges sur le derrière. Il est d'accord, en cela, avec plusieurs autorités, et sainte Thérèse, qui avait de l'esprit, n'en usait pas autrement.

M. DESM. — On en a bien abusé depuis.

M. DEL. — On n'en usa jamais que pour se rendre plus apte à conquérir un plaisir. Il faut monter au ciel.

M. DESM. — Et le meilleur moyen pour cela est encore de rester sur la terre.

M. DEL. — Sans doute. Mais écoutez ce que disait naguère un homme qui se dit de science : « Il n'y a rien de plus dangereux et de plus *immoral* que le baiser sur la bouche. »

M. DESM. — Vous l'inventez.

M. DEL. — Je vous le montrerai imprimé.

M. DESM. — L'auteur ?

M. DEL. — Attendez. M. Zola le rendit célèbre en se prêtant à ses mensurations. C'est... Je ne sais plus, mais j'en ai pris note.

M. DESM. — Il y a une sottise scientifique, comme il y a une sottise littéraire, une sottise domestique, etc., etc. Ah ! Dieu ! le pauvre homme !

M. DEL. — Son acrobatie diffère peu de celle de M. de Saint-Cyran ou de M. Lancelot.

M. DESM. — Se donne-t-il aussi des coups de verges sur le derrière?

M. DEL. — Je ne le pense pas. Cela ne lui servirait de rien.

M. DESM. — Réjouissons-nous dans notre immoralité.

M. DEL. — Ainsi soit-il!

IX

1er décembre.

Quadrille

M. DESMAISONS. — J'avoue que cela m'a bien amusé. Pourtant...

M. DELARUE. — Comment, vous ne trouvez pas cela excessivement comique?...

M. DESM. — Excessivement, si vous voulez. Mais voilà, le comique ne doit pas être excessif. J'ai trouvé qu'ils tombaient dans le burlesque. Ce ministre des postes, qui s'en allait régir l'agriculture, l'homme de la marine tout à coup appelé à surveiller les magistrats, et celui de l'intérieur, qui n'est qu'une sorte de grand policier, devenant, en dix minutes, le temps de se faire

boutonner des guêtres et cirer la moustache, le directeur de l'armée française, tout cela c'est trop imité d'Offenbach, cela manque vraiment d'originalité et d'imprévu.

M. DEL. — Vous êtes difficile. Connaissez-vous la série des Arlequins : *Arlequin roi*, *Arlequin empereur*, *Arlequin valet*, *Arlequin odalisque*, *Arlequin Esope*, *Arlequin franc-maçon?*

M. DESM. — Je voudrais bien lire *Arlequin odalisque.*

M. DEL. — Cela n'est pas plus drôle qu'Arlequin ministre de la guerre.

M. DESM. — La vie n'est qu'une arlequinade ; elle n'est amusante que lorsque personne n'y est à sa place. Je n'ai pas le caractère mal fait et je m'accommode des situations les plus bouffonnes. Non, mon ami, je ne suis pas de ces esprits chagrins qui voudraient que le ministre de l'Agriculture sût distinguer un radis d'avec un navet.

M. DEL. — Hé ! ce n'est pas toujours si facile. Mais est-ce que nous n'eûmes pas la joie, l'autre jour, d'un ministre des Beaux-Arts qui n'avait jamais entendu parler de madame Geoffrin?

M. DESM. — C'est quelque chose. J'aime les gens incultes et les ministres incapables. J'aime ces gens qui se font offrir dans les gares des « apéritifs d'honneur » !

M. DEL. — Ce qui vous fait rire me fait rire aussi, mais après cela me rend triste. Le patriotisme...

M. DESM. — Ah ! laissez ce vilain mot. On ne doit pas parler de cela. Le patriotisme est chose convenue, réglée d'avance. Etre anti-patriote est un peu bête, si l'on n'a des raisons personnelles, mais crier son patriotisme est bien plus bête encore.

M. DEL. — Qui a commencé? Car c'est un dialogue, et ils se répondent.

M. DESM. — Les patriotes, assurément. Un Hervé est la conséquence logique d'un Déroulède. Il faut toujours compter avec l'esprit de contradiction, surtout dans un peuple aussi jaloux que la France de son ingratitude intellectuelle et sentimentale. Nous avons besoin d'institutions à fronder. Les voltairiens d'aujourd'hui voudraient détruire l'Eglise : c'est tuer la poule aux œufs d'or de la plaisanterie facile. Qui oserait aujourd'hui créer le type du colonel Ramollot? L'armée n'est plus assez estimée. Quand les imbéciles commencent à prendre une question au sérieux, les gens sérieux cherchent d'autres sujets de conversation.

M. DEL. — Il vient de paraître, contre l'armée, un pamphlet assez curieux.

M. DESM. — Oui, je l'ai lu. Mais le titre est d'une ironie qui grince des dents : Pour la patrie ! L'auteur a le mérite de n'avoir pas de talent...

M. DEL. — Hein ?

M. DESM. — Je ne ris pas. C'est un mérite, quand il y a tant de faux poètes qui en ont trop, et du plus mal appris. De plus, il a de la logique et des idées générales.

M. DEL. — Oh ! il est bien soumis à sa caste. Ancien professeur, il parle en professeur...

M. DESM. — C'est ce que j'appelle n'avoir pas de talent. Il ne fait pas le singe.

M. DEL. — Peut-être parce que ce n'est plus à la mode.

M. DESM. — Peut-être. Enfin, il dit beaucoup de choses raisonnables.

M. DEL. — Je crois bien, un normalien !

M. DESM. — La raison est leur catéchisme, mais la raison est-elle raisonnable ?

M. DEL. — Je ne comprends pas.

M. DESM. — Et moi, pas beaucoup, mais les derniers maîtres s'expriment ainsi.

M. DEL. — Soyons à la mode.

M. DESM. — C'est très important. Mais voici ce qu'il y a de raisonnable dans ce pamphlétaire, c'est sa haine pour la caserne.

M. DEL. — C'est vrai.

M. DESM. — L'internat, la caserne, l'hôpital sont les trois horreurs, les trois négations de la civilisation.

M. DEL. — Qui a inventé la caserne?

M. DESM. — Il paraît que c'est Vauban. Avant lui, les soldats logeaient chez l'habitant. Une ordonnance de 1723 pria ensuite les villes de faire bâtir des casernes pour décharger les bourgeois de cette incommodité. La caserne est une conquête des riches sur les pauvres. C'est aussi un fait de centralisation, et une économie.

M. DEL. — A quoi sert-elle?

M. DESM. — En temps de guerre, à rien. En temps de paix, à tyranniser les hommes. En quoi est-il nécessaire de coucher en chambrée pour apprendre à tirer à la cible?

M. DEL. — Si on nous entendait, on nous croirait anarchistes.

M. DESM. — Dissocier les idées, c'est faire de l'anarchie. Il serait si facile de rendre le service militaire agréable, désirable, même. Pourquoi les deux ou trois années passées à apprendre le métier de soldat seraient-elles plus dures que les années passées à apprendre le métier de médecin? Quand les hommes seront moins stupides, et cela arrivera peut-être, le soldat sera

un étudiant qui suit des cours, et non un forçat qui est condamné à la chaîne parce qu'il a vingt ans.

M. DEL. — Cela coûterait très cher.

M. DESM. — Moins que vous ne croyez. On délivrerait des bons de logement et de nourriture valables en de petites auberges ou des petits ménages du genre ouvrier ou paysan. Les soldats aisés ne s'en serviraient pas. Il y aurait les boursiers et les autres : tous libres, d'ailleurs, et tenus seulement de suivre les cours.

M. DEL. — Et l'égalité ?

M. DESM.— L'égalité par déchéance? Celle qui consiste à condamner un homme civilisé à cohabiter avec des rustres? Mais ne voyez-vous pas que l'anti-militarisme est précisément né de cette égalisation stupide? Les trois quarts des soldats, n'était la servitude, trouveraient à la caserne un régime meilleur que chez eux. L'autre quart y trouve un régime infernal. Sorti de là, il se plaint, il se plaint avec raison. N'est-ce pas de la démence de prendre un jeune homme intelligent et instruit et de le condamner pendant de longs mois à répéter des exercices qu'il a sus dès les premières leçons ?

M. DEL. — Et l'esprit militaire?

M. DESM. — L'art de dire des grossièretés et e ne plus savoir dire que cela.

M. DEL. — Enfin, nous voilà arrivés aux mi-ces.

M. DESM. — Je ne sais pas, mais il me semble ıe tout vaut mieux que la caserne. Elle empoi-nne la vie de l'humanité. Le jeune homme, ès que ses sentiments deviennent conscients, it se dresser devant son avenir les murailles cet ergastule ; et l'homme qui a passé par là garde une tare éternelle dans son esprit...

M. DEL. — Et dans sa chair.

M. DESM. — Les statistiques le disent. Je n'ai s été soldat.

M. DEL. — Ni moi non plus. Cela nous man-e peut-être. En somme, nous parlons de ce e nous ignorons.

M. DESM. — Nullement. A moins que tout le nde ne mente. Ne pourrions-nous pas, ayant cinquante voyages aux Etats-Unis, apprécier civilisation américaine?

M. DEL. — Vous feriez peut-être un excellent nistre de la Guerre ?

M. DESM. — Un bibliophile ministre de la erre, serait-ce plus insensé que ce que nous yons?

M. DEL. — Insensé? Au point où nous en

sommes, pouvons-nous dire cela ? Quel général appliquerait vos idées ?

M. DESM. — Oh ! je ne désire pas violemment que l'on applique mes idées, ou plutôt les idées dont je vous parle. Cela me plairait. Mais puisque les hommes ne le veulent pas.

M. DEL. — Ils voudraient peut-être, s'ils savaient.

M. DESM. — Cela serait toute une révolution. Si les hommes avaient un peu d'esprit, ils seraient ingouvernables, et s'ils en avaient beaucoup, ils n'auraient pas besoin d'être gouvernés. En attendant, ils oscillent de bagnes en geôles et de geôles en casernes. Voyez la dernière invention de M. Bérenger. Les filles qui veulent fuir les coups de leur père alcoolique, la tyrannie de l'atelier, l'enfer de l'ouvroir, et s'en aller, mon Dieu ! oui, faire la noce, il les fait traquer dans les gares. On la réintègre, la fille désordonnée, à l'asile pieux, où, sous l'œil maternel des bonnes religieuses, elles gagnent six sous par jour qu'on leur donne quand elles sortent de la maison et qu'on ne leur donne pas quand elles restent; on la réintègre à la ferme où maître et valets la culbutent (style Zola) en vomissant le cidre ou le sale vin dont ils sont gorgés ; on la réintègre à l'atelier de lingerie où on la paie trente sous pou

quatorze heures de travail ; on la réintègre au taudis, où l'homme, vert d'absinthe, la soumet à sa bestialité. Saintes joies de la famille, de l'atelier et de l'ouvroir! « Grâce à ce système, dit M. Bérenger, je paie mes chemises trois francs de moins, et ces g... veulent aller boire du champagne à Buenos-Aires! » M. Claretie, qui est fin, quand il n'essaie pas de faire la bête, pour être estimé de M. Brunetière, constate qu'on a vu de ces malheureuses contentes de leur sort, et préférer des peignoirs de soie aux torchons des dames de Saint-Michel! Ingrates! Songez à la noble bourgeoisie qui a les yeux fixés sur vos mains diligentes! Ah! tu veux te prostituer, misérable, mais c'est la ruine pour les gens bien pensants! Veux-tu que nos filles, à nous, les bourgeois, soient réduites à aller « faire l'Olympia ou les Folies-Bergère »? Un peu de raison, que diable! Et la guillotinée par persuasion reprend son fil et ses aiguilles :

Les doigts fatigués et usés,
Les paupières pesantes et rougies,
Une femme était assise, couverte de haillons,
Poussant son aiguille et son fil —
Pique — pique — pique! —
Dans la pauvreté, la faim et la boue!
Et pourtant, d'une voix douloureuse,
Elle chantait le chant de la chemise!

M. DEL. — Hum!

M. DESM. — Ouf!

X

15 décembre.

Le Lapin

M. DESMAISONS. — Vous croyez que c'est la police qui a fait lancer une bombe sur la voiture du roi d'Espagne?

M. DELARUE. — Je n'ai pas dit cela.

M. DESM. — Quel était son intérêt?

M. DEL. — Mais je n'en sais rien.

M. DESM. — Ces bombiers que l'on acquitta, et qui par conséquent étaient des bombiers innocents, car la justice est impeccable...

M. DEL. — Eh bien?

M. DESM. — Croyez-vous que leur capture fût si importante?

M. DEL. — Ah! J'ignore tout de ce monde singulier.

M. DESM. — Ne pouvait-on, pour les prendre, si l'on y tenait si fort, trouver un moyen moins dangereux?

M. DEL. — Oh ! le danger que l'on ne court pas soi-même !

M. DESM. — Sans doute. Alors, vous y croyez ?

M. DEL. — A quoi ?

M. DESM. — Aux crimes de la police.

M. DEL. — A ses crimes, non, à sa bêtise peut-être. Nous appliquons notre intelligence à vouloir comprendre la bêtise, nous n'y arriverons jamais. Je crois que tout est possible.

M. DESM. — Et ces gens, qui passent le précieux temps de la vie à doser des fulminates dans de petits tubes de verre, vous les trouvez très malins ?

M. DEL. — Je les trouve bêtes. Et vous, les trouvez-vous intelligents, ces rois, ces hommes d'Etat, qui s'en vont patauger dans la neige à Rambouillet, pour tuer des lapins ?

M. DESM. — Non, et franchement...

M. DEL. — Dites.

M. DESM. — Soyons philosophes. Admettons des plaisirs que nous ne désirons pas éprouver.

M. DEL. — Je ne veux pas être trop philosophe, je veux pouvoir mépriser un peu...

M. DESM. — Quand cela ne serait que pour justifier le mépris d'autrui ! Si le gros bourgeois gentilhomme qui va tuer dans la neige des lapins qu'un garde lui pousse à coups de pied, si ce

Monsieur Jourdain vous voyait considérer avec attendrissement ces belles éditions romantiques que vous cachez...

M. DEL. — Il ne me verra pas!

M. DESM. — Mais s'il vous voyait, il vous croirait fou.

M. DEL. — Le bonheur, c'est de tuer des lapins.

M. DESM. — Ah! que j'estime le braconnier! Cet homme fait un métier, il le fait bien et il en vit. Cependant, ils sont persécutés par le riche imbécile qui s'habille en Tyrolien pour aller tirer sur des faisans élevés en nourrice. Alors, ce malheureux doit travailler la nuit, il doit tendre des collets, il doit ruser, pour exercer, en somme, l'état de chasseur, l'état naturel de l'homme.

M. DEL. — Ah! si nous commençons le chapitre des contradictions! Comme le gibier est défendu aux malades, quand les Tyroliens illustres en ont tué beaucoup à Rambouillet ou à Compiègne, on l'envoie aux hôpitaux...

M. DESM. — Vous croyez qu'il arrive jusqu'aux malades?

M. DEL. — Non, sans doute, mais l'intention y est, et cela flatte le peuple.

M. DESM. — Il a si peu de distractions, ce pauvre peuple, et ses hommes politiques lui jouent si bassement des pièces si médiocres!

M. DEL. — Comment se fait-il que, depuis qu'il choisit lui-même ses maîtres, ils sont tout aussi mauvais qu'au temps où il les recevait tout faits donnés par le hasard de la naissance?

M. DESM. — Quelle excuse pour les rois! Ils peuvent tout se permettre, certains de ne jamais égaler en platitude les élus du libre peuple français.

M. DEL. — Mais, dans ce peuple, il y a une élite. La croyez-vous bien supérieure aux plus basses couches? Les choix des Instituts sont-ils donc si honorables? On a ri d'un député qui se voulait professeur au Collège de France, mais ce collège, qui se recrute lui-même, quel est donc le grand homme qui y raconte les fastes des lettres françaises?

M. DESM. — Ma foi, j'ai su son nom.

M. DEL. — Et quel est donc cet autre grand homme que les étudiants viennent d'acclamer comme un de leurs maîtres?

M. DESM. — Cette fois, je sais : c'est un excellent vaudevilliste nommé Abraham, Ernest ou Francis. Nous critiquons tout sans bien savoir. Attendons. Ce sont peut-être les étudiants qui ont raison. Et puis avoir raison? Qu'est-ce que c'est que cela? Il faut accepter les faits.

M. DEL. — Vous parlez en musulman.

M. DESM. — J'aime assez les musulmans. Voyez les Turcs, est-il un meilleur peuple, plus sobre, plus sage en ses plaisirs, plus patient?

M. DEL. — Vous voulez rire?

M. DESM. — Ah! ça, me croyez-vous inféodé à la croisade contre les Turcs? Je ne suis pas du XIIe siècle, moi, comme MM. Tel ou Tel, et je n'estime pas que le croissant fasse une tache désagréable dans le ciel de l'Europe. Les Turcs, mon ami, sont des gens honorables et qui achètent une femme à leur fils quand le poil lui pousse. Ils n'ont rien de commun en effet avec les chrétiens, qui condamnent unanimement tous leurs jeunes hommes à dix ou quinze ans d'onanisme ou de prostitution. Les Turcs n'ont pas imaginé d'appeler honteux les plaisirs les plus réels et les plus nécessaires à l'équilibre des forces nerveuses; ils n'ont pas imaginé de chanter l'ivrognerie et la virginité; ils n'ont pas songé à empaler tous ces missionnaires qui viennent répandre dans leurs écoles des idées inhumaines et donner l'exemple malsain d'un célibat équivoque et rogue à de jeunes êtres nés pour l'amour et pour le sourire...

M. DEL. — N'ont-ils pas massacré les Arméniens?

M. DESM. — Comme les Russes, aujourd'hui,

massacrent les Juifs, commes les catholiques, chez nous, ont massacré les protestants. Ces histoires religieuses n'ont que l'intérêt de montrer jusqu'où peut aller l'entêtement des fanatiques. S'il est une affaire d'Etat, c'est bien la religion, et le droit de l'Etat serait de n'en tolérer qu'une seule. Peut-on admettre l'idée de deux processions, tout à coup rendues furieuses par la vue de l'ennemi, et se jetant à la bataille? Plusieurs codes religieux? Pourquoi pas plusieurs codes civils? Comme il ne peut y avoir qu'un droit, il ne peut y avoir qu'une religion dans l'Etat. Voyez comme, avec leur instinct vital si développé, les Anglais comprirent cela au XVI[e] siècle. Le peuple entier modifia sa religion quand l'Etat lui eut fait entendre que cela était nécessaire.

M. DEL. — Mais c'est la plus affreuse tyrannie ! Quoi, vous prêchez l'intolérance religieuse?

M. DESM. — Absolument. Si nous nous mettons au point de vue de la vérité, il sera impossible d'admettre deux religions, c'est-à-dire deux vérités absolues et exclusives; si c'est au point de vue de l'utilité, on donnera sa préférence, si l'on est sage, à un système qui prévient les guerres religieuses et les querelles théologiques. La mode est à la vérité, mais il viendra sans doute

un moment où la mode sera à l'utilité. Pour moi, je trouve insensé de proscrire une religion, parce qu'elle est fausse; mais il pourra être raisonnable de la proscrire parce qu'elle est nuisible.

M. DEL. — Vous ferez difficilement admettre cela aux têtes pensantes.

M. DESM. — J'en sais pourtant qui pensent, ou qui ont pensé ainsi. La science même, qui est basée sur la vérité, pourrait se refaire sur la base de l'utilité. Cela nous donnerait une civilisation toute différente, je le veux bien, mais peut-être aussi bien meilleure. Je crois, en attendant, qu'il faut se garder de confondre les deux principes et de dire que la vérité est toujours utile à connaître, à proclamer, à pratiquer. La vérité peut fort bien être une cause de décadence ou de mort, pour l'individu, pour la nation, pour l'humanité même. Elle est d'ailleurs le plus souvent illusoire. Hormis quelques principes, d'ailleurs conventionnels, et qui nous servent de mesure, presque aucune vérité n'est inattaquable. Mais ces principes mêmes pourraient être changés, ils ne sont souvent qu'une question de langage, et peu importe, pourvu que nous puissions nous livrer à notre manie de mesurer, que cela soit en mètres ou en pieds. Quand nous di-

sons que un et un font deux, c'est que nous avons convenu d'avance que deux veut dire un plus un : toutes les mathématiques ne sont que le développement de cette proposition très humble et très vraie. Chaque fois que l'analyse d'une vérité ne vous donne pas, en opération dernière, ce résultat, d'ailleurs peu enchanteur, un est égal à un, cette vérité est suspecte, c'est-à-dire n'est pas une vérité.

M. DEL. — De sorte que, sans le savoir, nous nous laissons mener par l'utilité, bien plutôt que par la vérité.

M. DESM. — Cela est évident, et la preuve c'est que l'humanité vit et, en somme, prospère. Les théologies mêmes ont dû se plier au principe d'utilité et les religions, pour vivre, allèguent leur bienfaisance, ce qui revient à reconnaître que si une nouvelle religion apparaissait, plus bienfaisante encore, elles n'auraient qu'à céder la place. Cette confusion, où les religions ont été acculées, est un grand signe de faiblesse. Plus une religion fait son Dieu bon, doux, juste, plus elle diminue ses chances d'être le vrai Dieu. Mais comment douter de Moloch? Jéhovah se rapprochait beaucoup de la vérité par son intolérance, son fanatisme, ses caprices et ses prescriptions bizarres, comme la circoncision. Les apologistes

qui sont venus dire que la circoncision était nécessaire aux Juifs, parce qu'ils étaient sales, ont détruit un des motifs de croire à la vérité de leur religion. Ce Dieu tout puissant, ne pouvant leur apprendre l'usage de l'eau, aurait dû les créer sans prépuce : ainsi le peuple élu aurait été marqué d'un signe indéniable. Mais ils se font l'opération eux-mêmes, et ce n'est qu'une comédie.

M. DEL. — Vous devenez bien voltairien?

M. DESM. — Oui, je commence à croire que notre dix-huitième siècle a dit tout ce que les Allemands du suivant devaient remâcher ensuite, avec tant de grimaces métaphysiques... Ah! j'ai mal à la tête!

M. DEL. — Et moi, donc!

1906

XI

1er janvier.

La Gloire

M. DESMAISONS. — Si j'étais un écrivain, et un écrivain médiocre, naturellement, j'aurais lu avec bien de l'attendrissement les journaux de la semaine passée.

M. DELARUE. — Et pourquoi donc?

M. DESM. — N'ont-ils pas célébré, avec une abondance ingénue, les mérites de M. Paul Meurice? Quelles promesses pour moi-même, lues entre ces lignes ardentes! Il suffit d'écrire, me serais-je dit, d'écrire n'importe quoi, puis de survivre : à soixante-dix ans, c'est la célébrité; à quatre-vingts, c'est la gloire; à quatre-vingt-dix, l'apothéose.

M. DEL. — Meurice avait encore d'autres avantages que l'ancienneté. Il s'était logé en garni

dans le nom de Victor Hugo. Ah! l'habile homme et quel modèle pour ceux qui se sentent incapables d'édifier leur propre maison, ne fût-ce qu'une cabane dans un terrain vague!

M. DESM. — Vivre quatre-vingt-cinq ans, c'est déjà fort adroit. Son art a été de durer assez longtemps pour avoir pu réenterrer Hugo cinq ou six fois. A chacune des gerbes posthumes du grand moissonneur de vent, on faisait une cérémonie nouvelle, Meurice conduisait le deuil, M. Claretie pleurait encore une fois et M. Roujon, avec l'air qu'il faut, disait : « Messieurs, quand il vous fera plaisir. » Ainsi nous eûmes les funérailles solennelles des *Quatre vents de l'esprit*, du *Post-scriptum de ma vie*. On incinérait, cela faisait de la fumée et M. Meurice apparaissait au finale, comptant les gluis de la gerbe future.

M. DEL. — Je crois qu'il avait une certaine naïveté d'âme.

M. DESM. — Sans doute, mais jointe, comme il est ordinaire, à une certaine rouerie. Il sentait bien que, sans Victor Hugo, il n'était rien. De là, tant d'amour. Il poussa l'adresse jusqu'à s'oublier soi-même, feinte admirable. En n'étant plus l'auteur de *Struensée*, il devenait un peu l'auteur d'*Hernani*. Ainsi un vieil huissier répond

au solliciteur : « Nous examinerons votre affaire. » Au reste, logé par hasard dans Hugo, il aurait habité aussi volontiers dans Dumas, dans Musset ou dans George Sand, ou encore dans Michelet. C'était le Bernard l'hermite des grandes renommées. Si un cataclysme l'avait chassé de sa coquille, il en eût cherché une autre...

M. DEL. — Peut-être pas. Savez-vous le mot qui me vient à l'idée? c'était une veuve.

M. DESM. — C'était une veuve. Et il en avait, dit-on, la jalousie. Je crois cependant qu'il eût changé de veuvage, au besoin. Grande différence avec une veuve Michelet.

M. DEL. — S'il a été une meilleure veuve que Mme Michelet, c'est ce que l'on saura quand les manuscrits de Victor Hugo seront mis à la portée des curiosités critiques. Les veuves ont des idées si singulières! Voyez l'histoire de Pascal dont la veuve fut Port-Royal, et comme ses *Pensées* furent transcrites avec fidélité ! La veuve se fait de son mari une image qu'elle se met à réaliser dès qu'il n'est plus. Je pense que la plupart des veuves aiment beaucoup plus leur mari, dès qu'il est mort. Il arrive malheureusement qu'elles l'aiment trop et que, comme Mme Michelet, elles lui mettent, avec innocence, un corset et une perruque, croyant bien faire.

M. DESM. — C'est-à-dire croyant qu'on ne s'en apercevra pas, ou qu'on ne dira rien. Habituées à l'indulgence, les femmes comptent d'abord que l'on feindra de tomber dans leurs feintes.

M. DEL. — Cela leur donne du répit, et le temps de se retourner.

M. DESM. — Je les aime de ne tenir aucun compte du principe de vérité. Quand elles réfléchissent avant d'agir, c'est pour se demander si ce qu'elles vont faire leur est utile, à elles ou à qui elles aiment; et c'est cela qui met tant de diversité dans leurs actions, car l'utile de demain ne sera peut-être pas celui d'aujourd'hui, tandis que la vérité... Pourquoi me regardez-vous ainsi?

M. DEL. — C'est que j'aurais voulu finir votre phrase.

M. DESM. — Allez!

M. DEL. — ... est absolue, invariable, indépendante de toutes les conditions de lieu, de temps et de circonstances.

M. DESM. — Diable! Vous jouez de la flûte comme un professeur de philosophie! Où avez-vous lu cela?

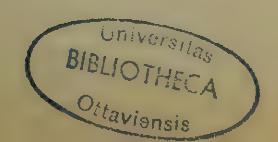
M. DEL. — Dans un discours politique.

M. DESM. — Vous faites de jolies lectures!

M. DEL. — Quoi! La politique, n'est-ce pas la partie comique des journaux? Quoi de plus drôle que la première page du *Temps?*

M. DESM. — Vous n'êtes pas sérieux. Prenez exemple sur M. Paul Meurice. Voilà un homme peu enclin à la plaisanterie. Avec quelle conscience, tout en vénérant George Sand, il rédigeait d'excellents drames remplis jusques aux bords de capes et d'épées. Il mettait tout en drames, *Jeanne d'Arc* et *Colin-Tampon*, *Don Juan* et *Indiana*. Quel homme! comme l'a si bien dit M. Claretie : « Il avait classé neuf mille lettres d'amour de Juliette Drouet. Un monde! Mais ces vieillards taillés dans le roc sont faits pour soulever des mondes. »

M. DEL. — Je le goûte beaucoup, ce M. Claretie. Nul n'a jamais eu, à ce degré, l'art de dire volontairement des bêtises. Et c'est ainsi que l'on arrive. Le raisonnement est bon : « Le monde est bête; cependant il faut lui plaire; il faut donc, pour lui plaire, dire des bêtises : disons des bêtises. » C'est le système des hommes politiques. J'estime que ce n'est pas un mérite médiocre que de l'avoir transporté dans la littérature. Cela a fermé le cercle et nous pouvons vivre désormais, pareils aux immortels, enfermés dans un nuage bien opaque et qui ne



laisse filtrer jusqu'à nous ni un rayon de soleil, ni une idée, ni un sentiment.

M. DEL. — C'est à mon tour de vous trouver bien injuste, ou bien amer.

M. DESM. — Il faut devenir amer ou devenir fou. Je suis moins égoïste que vous ne croyez, et j'éprouve parfois une grande tristesse à réfléchir sur la condition du peuple. Vit-on jamais, même aux temps théologiques, une si forte conspiration contre l'intelligence populaire. Pas un fait, pas un homme n'est mis à sa place. Alors que l'on sait que telle compagnie littéraire, ayant un prix à donner, eut beaucoup de mal à trouver un livre, au point de désespérer jusqu'à la dernière journée, les journaux annoncent que les chefs-d'œuvre arrivent par charretées au marché des livres. Pour compenser le critique qui dénigre par système tout livre nouveau, quel qu'il soit, voilà celui pour qui toute nouveauté est une merveille. C'est le charmeur d'oiseaux. Son ambition est d'en rassembler des volées autour de ses gestes d'appel, et son bonheur est de les sentir, après leur avoir donné la becquée, fienter par reconnaissance sur ses épaules ou sur son chapeau...

M. DEL. — Vous n'êtes content de rien.

M. DESM. — Il y a des jours où je voudrais

réformer le monde, j'ai quelquefois des besoins de logique.

M. DEL. — La logique conduit à l'utopie.

M. DESM. — Je le sais. Aussi, je me chapitre moi-même, — et je finis par rire. Je crois, voyez-vous, que nous prenons encore trop de choses au sérieux. A force de vivre parmi les livres, parmi la matière imprimée, nous avons donné à la littérature une importance qu'elle n'a pas. Un jugement ridicule nous froisse. Qu'importe à ce cocher qui, sur son siège, lit le même journal que nous? Et ce cocher, c'est notre maître, c'est le nombre. Quand on nous dit que M. Paul Meurice fut un grand homme, pourquoi ne pas l'admettre? En quoi cela nous gêne-t-il? Et si la gloire est distribuée mal à propos, y a-t-il à cela un grand mal? Et si même on chargeait le sort de choisir les noms des hommes illustres destinés au bronze, y aurait-il de quoi nous fâcher? Un Augier de plus ou de moins, la belle affaire! Tous les jours, je me dis que je vais devenir optimiste et accepter joyeusement, comme Candide, les coups du destin...

M. DEL. — Mais vous n'y arriverez jamais.

M. DESM. — C'est votre faute. Vous me faites peur. Je crains votre jugement.

M. DEL. — Mais je serai enchanté de vous savoir heureux.

M. DESM. — Le serais-je, si je devenais optimiste? Peut-être que je me mépriserais?

M. DEL. — Allez! vous êtes incurable.

M. DESM. — Non, non, je me corrigerai, vous verrez. J'ai de très bons raisonnements en réserve. Le meilleur, c'est que je suis, au fond, tout à fait désintéressé sur les questions qui me mettent le plus colère. Je ne les comprends même pas. Aussi, la gloire ? Devenir un grand homme, ou rien du tout, quand on est mort, qu'importe !

M. DEL. — Cela importe tant que l'on vit, par le sentiment que l'on éprouve. La gloire est posthume, mais la jouissance en est anticipée.

M. DESM. — Oui, mais cette jouissance n'en est une que si la réalité présente la permet. Quelle consolation un inconnu mourant à l'hôpital peut-il trouver dans l'idée qu'après sa mort on lui rendra justice?

M. DEL. — Il me semble que cette justice lui est rendue, du moment qu'il le croit et qu'il s'en repaît et qu'il s'en console.

M. DESM. — Bien. Mais s'il s'est trompé, si la postérité ne ratifie pas ce jugement qu'il portait sur lui-même, cette confiance qu'il avait en elle?

M. DEL. — Cela n'a aucune importance. Le fidèle qui croit aller au ciel ne va nulle part, cela est bien certain, puisque les morts sont morts. Et que l'on en fasse, dans la suite, un saint, ou que l'on croie à sa damnation, ce sont des décisions ou des opinions sans aucune importance pour lui, puisqu'il n'est plus.

M. DESM. — On est ce que l'on croit être ou ce que l'on croit devenir?

M. DEL. — Cela me semble évident.

M. DESM. — Chacun peut donc, si cela lui plaît, se décerner la gloire future?

M. DEL. — La plupart des écrivains n'y manquent pas. Ils disent que cela les console des injustices présentes.

M. DESM. — Singulière consolation.

M. DEL. — Ils sont ainsi faits.

M. DESM. — Ils sont fous.

XII

15 janvier.

Le Patriotisme

M. DELARUE. — Quels fanatiques !

M. DESMAISONS. — Sans doute, mais le fana-

tisme est un état d'esprit qui peut avoir des causes curieuses.

M. DEL. — C'est curieux plus tard, pour les historiens.

M. DESM. — C'est encore bien plus curieux pour les témoins de la crise.

M. DEL. — Cela ne m'intéresse nullement. J'ai déjà lu tout cela, et en meilleur style.

M. DESM. — Où donc?

M. DEL. — N'a-t-on pas traduit, il y a quelques années, au temps des grandes manifestations anarchistes, les Actes de saint Maximilien, martyr? Vous ne vous souvenez pas? C'est l'histoire d'un jeune Romain qui refuse d'être soldat, parce qu'il est chrétien. Il raisonne comme M. Hervé, avec un entêtement inhumain. Il ne veut pas se battre pour l'empereur, mais il se battrait volontiers pour son Dieu. Sa patrie est au ciel, etc. Remplacez dans ce morceau édifiant les mots chrétien, Dieu, ciel, par les mots socialiste, humanité, prolétariat, et vous avez un épisode de notre dernière Cour d'assises. Maximilien faisait certainement de la propagande antimilitariste : il écrivait sur les murs, s'il savait écrire.

M. DESM. — C'est de l'érudition, plutôt que du raisonnement, cela. Encore qu'il y ait des ressemblances entre les chrétiens primitifs et les

socialistes, laissons les chrétiens. Ignorons l'histoire. L'histoire est un vieux rideau que l'on tire sur le présent. Ceux-là seuls, peut-être, comprennent quelque chose à la vie, qui ignorent ou qui veulent ignorer les drames d'autrefois. Croyez-vous qu'une question soit résolue par le fait qu'elle s'est déjà présentée? Nous sommes toujours, depuis qu'il y a des hommes et des sociétés, devant les mêmes problèmes, c'est convenu. Mais alors, l'étude du passé est inutile. Il ne nous paraît même si semblable au présent que par notre impuissance à le reconstituer selon ses formes véritables. Le présent ne nous apparaît déjà que selon un dessin fort obscur : qu'en doit-il être de ces temps lointains, qui ne nous sont connus que par quelques inscriptions équivoques et par les commentaires de quelques historiens médiocres, soumis aux plus tristes préjugés? C'est la nuit.

M. DEL. — Cependant, il y a des analogies.

M. DESM. — Les chrétiens de Rome méprisaient la patrie romaine et tendaient tous leurs désirs vers la patrie céleste. Il n'est plus question, aujourd'hui, de la patrie céleste, et les socialistes qui vous paraissent ressembler tant aux premiers chrétiens ne ressemblent, en réalité, qu'à eux-mêmes.

M. DEL. — Ne savez-vous pas que les expressions de patrie céleste, d'immortalité de l'âme, etc., sont des interpolations? Les premiers chrétiens entendaient, tout ainsi que les socialistes, un bonheur parfaitement terrestre et saisissable. Leur Dieu devait descendre un jour, établir sur la terre un empire de félicité. Un des grands bonheurs qu'ils se promettaient, c'était le massacre général de leurs ennemis; et comme ils étaient presque tous de la basse classe, cela ressemble beaucoup à la joie future d'étripailler les bourgeois qui enivre si fort les socialistes.

M. DESM. — Là, pour comprendre le passé, vous lui donnez le masque du présent! Que vous disais-je? Oubliez l'histoire.

M. DEL. — Cela n'est pas facile.

M. DESM. — Il le faut. Ou, du moins, limitez votre science historique à la période que vous pourriez connaître par la seule tradition. C'est un effort que l'on peut demander à un homme intelligent, puisque M. Hervé en a été capable, lui qui a fait métier d'historien. Faites-vous, comme lui, un cerveau populaire, une personnalité sans racines intellectuelles ou sentimentales dans le passé. Supposez que vous sortez de la nuit. Avant le jour où vous vivez et qui est encore une sombre aurore, c'était la nuit noire.

L'esclavage pesait sur les hommes muets. Il y eut une première révolte et inutile. L'esclavage a repris aussi lourd, peut-être plus lourd. Il s'agit de faire une nouvelle tentative ; il s'agit de conquérir le bonheur définitif, immuable.

M. DEL. — Le règne du Seigneur. Nous sommes toujours au troisième siècle.

M. DESM. — Du tout, j'ignore en ce moment tous les siècles, sauf le vingtième et la fin du dix-neuvième. La terre est un damier, mais de cases inégales. Le territoire de chacune de ces cases est habité par deux sortes d'hommes : les maîtres, les esclaves. Parcourez successivement toutes les cases, partout vous verrez ces deux classes : les maîtres, les esclaves. Cependant, en chacune de ces cases, maîtres et esclaves parlent un même langage, ont des manières de penser communes, une nuance de visage qui les différencie des habitants des autres cases. De ces différences et de la difficulté de se comprendre naissent des haines entre les groupes qui peuplent chacune des cases, et les habitants d'une même case ont acquis, au cours des siècles, l'habitude de s'unir et de montrer les dents tous à la fois, esclaves et maîtres, dès qu'une case voisine remue ou grogne.

M. DEL. — Est-il besoin d'une image si com-

pliquée pour exposer l'état des nationalités dans le monde?

M. DESM. — L'image est très simple, au contraire, vous allez voir. Il s'agit donc d'un jeu. Chaque case est occupée, si vous le voulez bien...

M. DEL. — Je vous en prie, jouons.

M. DESM. — Chaque case est donc occupée, puisque vous le permettez, par un cavalier et un fou, un maître et un esclave. L'un et l'autre ont des droits fort inégaux, comme leurs noms l'indiquent ; l'un commande et l'autre obéit, l'un travaille et l'autre s'amuse ; néanmoins, ils ont le même devoir, qui est de tenir tête aux groupes de fous et de cavaliers qui peuplent les autres cases ; il y a des alliances entre cases ; la guerre est souvent générale ; il y a des cases pacifiques : il y en a que l'on méprise, parce que ce sont des déserts ; cependant, les déserts mêmes excitent des convoitises, depuis que la population augmente ; il y a de petites cases auxquelles personne n'ose toucher, parce qu'elles sont convoitées par plusieurs cases puissantes, etc. Enfin, toutes ces cases, à peu d'exceptions près, vivent sur le pied de guerre, d'un bout à l'autre du damier.

M. DEL. — Jusqu'ici le jeu est connu.

M. DESM. — Oui, mais voici la nouvelle mar-

che des pièces. Les fous de chaque case ont cru s'apercevoir que, quoi qu'il arrive, leur sort ne s'améliorerait jamais. Se faire tuer dans l'industrie et se faire tuer dans la guerre, tel est, disent-ils, notre sort alternatif. Vainqueurs ou vaincus, nous demeurons toujours des serfs et les cavaliers qui nous mènent demeurent toujours nos maîtres. Le jeu est absurde, le jeu est mauvais. Changeons les règles. Dorénavant, les fous de toutes les cases, au signal du jeu, se lèveront, non pas contre les fous des cases voisines, mais contre tous les cavaliers, indistinctement, et d'abord, cela est clair, contre ceux qui sont leurs maîtres immédiats. Ce sera toujours la guerre, pour commencer, mais une guerre selon des règles toutes neuves et bien plus amusantes. Comme chaque fou aura son ennemi sous la main, son ardeur au combat sera plus vive, les coups seront plus sûrs. Ensuite, les fous entre eux fraterniseront; car ils n'ont pas de haine les uns pour les autres, ne se connaissant pas. Voilà le jeu.

M. DEL. — Il est naïf.

M. DESM. — L'autre aussi. Tout jeu social est naïf. Il ne faut jamais jouer que pour soi. Les prolétaires peuvent gagner, mais que gagneront-ils? Rien. Après une nouvelle révolution, ou bien

la société se referait une tête, ou bien elle resterait décapitée. Dans le premier cas, rien de changé. Dans le second, la misère universelle et une régression, peut-être rapide, vers la barbarie. Beaucoup de peuplades, qu'on appelle primitives, sont en état de dégénérescence. Il y a toujours eu, en France, possibilité pour tous de s'élever à tout. Beaucoup des compagnons de Guillaume le Conquérant étaient des voleurs de grand chemin ; ils ont fait souche de lords et de baronnets. Parmi les héros du combat des Trente, il y avait des vilains ; le serf Gerbert devint pape en l'an mil ; Lulli fut marmiton et Jean-Jacques, domestique. Le jour où chacun serait inévitablement enfermé dans une médiocrité honorable et nourrie, un ennui immense abrutirait promptement l'humanité. Les exceptions, il est vrai, ne touchent plus la foule, depuis qu'elle a pris conscience de sa force et qu'elle veut mener le monde. Elle se présente telle qu'elle est, telle qu'une assemblée de médiocres, parfaitement conscients de leur médiocrité individuelle et de leur puissance collective. L'idéal de ces pauvres gens sera peut-être un jour l'idéal humain. Les ouvriers intelligents y seront sacrifiés aussi bien que les riches stupides. Il est possible qu'il soit réservé aux collectivistes de réaliser le rêve chré-

tien : une vie honnête et plate sous une loi infrangible, une épouvantable fraternité, la promiscuité éternelle. Quelle place voulez-vous faire au patriotisme dans une pareille société ? Le patriotisme de quoi, puisque les hommes n'auront plus qu'une vanité, celle d'être bien semblables les uns aux autres, et qu'une peur, celle de paraître présenter quelque semblant de supériorité ? Il commence à n'être pas très facile d'être patriote en France. Quoi : aller risquer sa vie pour défendre feu M. Loubet, sous les ordres d'un brave généralissime octogénaire ou de ces amiraux nationalistes qui, dès qu'ils parlent, nous forcent à admirer M. Pelletan ?

M. DEL. — Mauvais principe, vulgaire manière de voir. Je pense comme Vigny : « On ne doit avoir ni amour ni haine pour les hommes qui gouvernent. On ne leur doit que les sentiments qu'on a pour son cocher : il conduit bien ou conduit mal, voilà tout. »

M. DESM. — Idée d'aristocrate. On a enseigné le mépris au peuple. Les journaux ont trop vulgarisé la connaissance de la politique et surtout celle des hommes politiques. Entre le peuple et l'idée de patrie, on a élevé je ne sais quelle barrière hideuse faite de personnages grotesques, méchants ou bêtes. C'est dommage ;

mais le mal est fait, il n'y a plus d'enthousiasme.

M. DEL. — Une guerre réveillerait le patriotisme endormi.

M. DESM. — Je le crois, mais faut-il désirer qu'on en vienne là?

M. DEL. — Je ne le désire pas, mais cela viendra tout seul.

M. DESM. — Peut-être. Et après? La crise recommencerait trente ans plus tard. Je suis persuadé que le jeu que je vous ai décrit se jouera un jour ou l'autre.

M. DEL. — Vous ne m'avez pas laissé parler de l'histoire passée, je ne vous laisserai pas parler de l'histoire future.

M. DESM. — Soit, mais avouez que, depuis dix ans, le patriotisme a beaucoup diminué en France.

M. DEL. — C'est vrai, mais je crois aussi que l'esprit de contradiction y est pour beaucoup. Si le patriotisme est une religion, moins on en parlera et plus son empire sera fort. Si l'on y tient, le défendre est la pire des sottises. Les derniers apologistes du christianisme ont blessé la religion bien plus profondément que Voltaire. Tel qui a perdu la foi en lisant *le Génie du Christianisme* la regagnerait peut-être en lisant *les Enigmes de l'Univers*, de M. Haeckel.

M. DESM. — J'avoue qu'au temps de la gloire de M. Déroulède le patriotisme me tourna sur le cœur.

M. DEL. — Et depuis ?

M. DESM. — Depuis, je regarde, j'écoute, j'observe, je vis et parfois je cherche à comprendre la vie.

D. DEL. — Et vous la comprenez ?

M. DESM. — Rarement.

XIII

1er février.

Les Hérissons

M. DESMAISONS. — Quel est ce papier ?

M. DELARUE. — Oh !

M. DESM. — Quoi ? Qu'avez-vous ?

M. DEL. — Oh !

M. DESM. — Enfin ?

M. DEL. — Ecoutez !

M. DESM. — Encore vos journaux ? Non.

M. DEL. — Je vous en prie.

M. DESM. — Non.

M. DEL. — Vingt lignes.

M. DESM. — Non.

M. DEL. — Dix.

M. DESM. — Rien.

M. DEL. — Vous avez tort. Cela en vaut la peine

M. DESM. — Quelque sottise.

M. DEL. — Sans doute.

M. DESM. — Je vous plains.

M. DEL. — De quoi ?

M. DESM. — De faire le chiffonnier.

M. DEL. — Je ne comprends pas.

M. DESM. — Vous aurez encore été remuer quelque panier d'épluchures?

M. DEL. — Précisément.

M. DESM. — Et vous êtes tout suffoqué !

M. DEL. — De joie.

M. DESM. — Je vous ai cru en colère.

M. DEL. — J'étais ému. J'étais content, et je voulais vous faire partager mon plaisir.

M. DESM. — Ah !

M. DEL. — Mais vous m'avez si mal reçu...

M. DESM. — Croyez-vous ?

M. DEL. — J'en suis sûr.

M. DESM. — Allons, voyons votre papier.

M. DEL. — Non.

M. DESM. — Lisez.

M. DEL. — Non.

M. DESM. — Vous en mourez d'envie.

M. DEL. — Je ne lirai pas.

M. DESM. — Vingt lignes.

M. DEL. — Il n'y en a que dix.

M. DESM. — J'écoute, mon cher ami.

M. DEL. — Mais je ne lis pas.

M. DESM. — Nous allons donc rire un peu.

M. DEL. — C'est très drôle, en effet. Très drôle pour moi, mais vous êtes si difficile... Que pensez-vous de M. Fallières ?

M. DESM. — Grâce !

M. DEL. — N'est-ce pas un citoyen fort remarquable ?

M. DESM. — Je ne me connais pas en citoyens.

M. DEL. — Un bon sénateur ?

M. DESM. — *You are — a senator*.

M. DEL. — Un excellent viticulteur ?

M. DESM. — Je ne bois plus de vin.

M. DEL. — Un délicieux orateur ?

M. DESM. — Je n'aime pas l'éloquence.

M. DEL. — Un...

M. DESM. — Allons, lisez-moi votre papier, mon cher ami.

M. DEL. — Hum ! C'est que c'est un peu grossier...

M. DESM. — Je me résigne.

M. DEL. — Un peu méchant.

M. DESM. — Tant mieux.

M. DEL. — Et très bête.

M. DESM. — Tant pis.

M. DEL. — Au demeurant, très comique.

M. DESM. — Nous verrons bien.

M. DEL. — « Je n'ai pas eu de peine à démontrer, l'autre jour, que les plus artistiques pages qui aient été écrites en français depuis une quinzaine d'années sont peut-être celles que M. Georges Hérelle nous a présentées comme des traductions de l'italien ou de l'espagnol. Ce n'est pas la première fois, dans l'histoire de notre littérature, qu'un traducteur offre des modèles de style aux écrivains qui s'intitulent modestement des « créateurs ».

M. DESM. — Le morceau est bon. «... Modestement des créateurs. » Le morceau est bon. Le dépit, l'envie, la haine donnent quelquefois de l'esprit aux plus tristes cuistres. Recommencez, je vous en prie.

M. DEL. — « Je n'ai pas... qui s'intitulent modestement des créateurs. »

M. DESM. — Il me semble que la modestie conviendrait surtout à l'honorable M. Hérelle. Excellent homme de traducteur, pourquoi le ridiculiser ? Il traduit soigneusement, ce qui est rare, et il écrit en bon français, ce qui est encore

plus rare. Laissé à sa place, au premier rang parmi les utilités, il faisait très bonne figure... Mais le morceau est de...

M. DEL. — Vous l'avez deviné, voyons?

M. DESM. — Quel autre est aujourd'hui capable d'avouer aussi follement sa tristesse d'être méprisé ? Car il y a de la folie là-dedans, et il y a de la tristesse. La tristesse de l'impuissant qui regarde les yeux ironiques de sa maîtresse...

M. DEL. —... Et qui se venge en lui disant des injures, qui exalte devant elle la beauté, la jeunesse et l'*habileté* d'une rivale. Tristesse grossière !...

M. DESM. — Sans doute, mais il est vraiment bien amusant de pouvoir prendre ainsi sur le fait les mouvements rapides des passions. J'aime ces hommes incapables d'une complète dissimulation et qui, comme la civette ou le putois, laissent toujours après eux des signes certains de leur passage. C'est en étudiant les maladies de l'esprit que M. Ribot a renouvelé la psychologie normale. C'est en étudiant les maladies de l'âme (au sens ancien de centre des passions) , que l'on arrive à se faire une idée de l'honnête homme.

M. DEL. — Oui, il y a de la méchanceté dans le petit pamphlet dont je vous ai lu l'entrée en

matière, mais j'estime qu'il y a encore bien plus de sottise. Réfléchissez bien : quinze ans ! C'est M. Hérelle qui, depuis quinze ans, a écrit les meilleures pages françaises. Quinze ans : cela comprend quelques-uns des meilleurs ouvrages de M. Huysmans et de M. Anatole France, de Jules Laforgue ; cela comprend presque tous les écrits des symbolistes et de leurs contemporains : Mæterlinck, Henri de Régnier, Maurice Barrès, Paul Adam, Charles Maurras, Jules Renard, les écrits de tous ceux enfin parmi lesquels la postérité choisira les représentants d'une époque qui n'a pas été, il semble, sans activité artistique ou cérébrale. Vraiment, vouloir jeter le discrédit sur tous ces écrivains, au profit du seul M. Hérelle, cela me paraît bête, tout uniment. Et savez-vous qui il cite parmi les grands auteurs étrangers mis ou dignes d'avoir été mis en si beau langage par ce professeur inoccupé ? Mathilde Serao.

M. DESM. — C'est comique. Avez-vous quelquefois songé à la gloire qu'aurait chez nous tel ou tel de nos écrivains demeurés obscurs ou contestés, si le ciel l'avait fait naître en Italie ou en Norvège ? Ah ! terre trop hospitalière, terre trop féconde aussi ! Il y a en France une telle abondance de talents (en comparaison de la stérilité universelle) que, troublés par l'em-

barras du choix, nous prions les traducteurs de nous départager. Rien à dire, quand on nous apporte M. d'Annunzio, qui va de pair avec quelques-uns de nos meilleurs talents, mais croyez-vous sérieusement que Mme Sérao soit bien supérieure à quelque Georges de Peyrebrune, ou que M. Fogazzaro surpasse infiniment nos René Bazin ? Méfions-nous de ceux qui posent cet honnête Italien en rival de M. Bourget : ce sont des envieux ou des sots.

M. DEL. — Je penche pour la sottise. J'ai connu un ancien libraire, un homme de sens, aurait-on cru, grand liseur, et qui avait deux admirations : Albert Delpit et Villiers de l'Isle-Adam.

M. DESM. — L'accouplement d'Annunzio et Serao fait le même effet aux Italiens cultivés. Je crois d'ailleurs que le vrai sens littéraire est très rare. Rappelez-vous le « Gœthe et Schiller » des professeurs de littérature. Songez à ceux pour qui Augier est un maître et Scribe un dieu, à ceux qui, dédaignant Stendhal, exaltent Alexandre Dumas. Un professeur, en ce moment même, injurie Stendhal sous la direction de M. Brunetière : « *Lucien Leuwen*, dit-il, c'est de la littérature de cabanon. » Cet homme, amène et pieux, sans doute, appelle *le Rouge et le Noir* « un roman baroque ».

M. DEL. — Le sens littéraire s'atrophie en France, cela est évident. Mais comment en serait-il autrement, quand les guides de la bourgeoisie dans ses lectures sont les Doumic et les Deschamps?

M. DESM. — Vous êtes prompt à désespérer. La vie est un spectacle. Il faut des traîtres dans une tragédie, il faut, dans une comédie, des bouffons. « Que m'importe, disait Rivarol, que quelques oisons femelles me jugent nonchalamment en jouant au loto? » Qu'importent à la philosophie, à la littérature, à la pensée et à l'art le dédain subalterne de quelques pauvres d'esprit? Cela empêche-t-il les initiés, tout comme les cœurs simples, de se réjouir, parmi la beauté des œuvres, des femmes et des fleurs? Et s'il y a une bête sur la rose, vous la secouerez d'un coup d'ongle, et vous n'y penserez plus. M. Deschamps pense-t-il nous dégoûter de notre beau jardin, parce qu'il y jette quelques crapauds tous les dimanches? Nous ne sommes pas si dénués, et il nous suffira d'entretenir dans le jardin quelques hérissons.

M. DEL. — Excellente idée. J'en ai mis un couple dans mon jardinet, et il est maintenant très propre.

M. DESM. — Vous voyez : les harmonies de la nature!

XIV

15 février.

L'Honneur d'Elvire

M. DELARUE. — Et puis après ?

M. DESMAISONS. — Après ? Il y a qu'Elvire m'a beaucoup ému, quand j'étais un jeune homme sentimental, et que je tiens à mon souvenir. Je désire qu'elle ait été une femme honnête, c'est-à-dire qu'elle ait favorisé son amant de toutes ses forces, de tout son cœur, de tout son corps. Les amantes platoniques sont toujours un peu méprisables.

M. DEL. — Alors la chasteté, la vertu ?

M. DESM. — La vertu est un vice secret.

M. DEL. — Dire que c'est peut-être vrai !

M. DESM. — C'est vrai presque toujours. Le mystère des Récamier ce sera la froideur, si vous voulez, ou une tare physique, pour rester dans la légende ; mais le mystère des Elvire, quel sera-t-il, s'il y a un mystère ? Les platonistes oublient vraiment trop que l'amour est une physique avant d'être une rêverie. L'imagination des hom-

mes a entouré l'acte de beaucoup de nuages ou de beaucoup de fleurs, mais l'acte est primordial. On aime ou on n'aime pas. Aimer, c'est désirer. Désirer, c'est agir déjà. Or le seul accomplissement légitime de cet acte est la communion sous les deux espèces, le mâle et la femelle satisfaisant du même coup leur double et unique désir. L'envers du platonisme...

M. DEL. — Sans doute, mais ne peut-on supposer une réserve commune, un sacrifice mutuel?

M. DESM. — Il y a des illusions, mais la physiologie est implacable.

M. DEL. — Oui, mais il ne faut pas croire que toutes les physiologies soient identiques. Nous sommes portés à attribuer aux autres exactement le degré de puissance que nous possédons nous-mêmes. Nous allons plus loin, nous en faisons une sorte de moyenne. Il n'y a pas de moyennes. On pourrait presque dire qu'il n'y a que des extrêmes, et il n'est pas plus étonnant de voir des amants chastes que des amants fougueux.

M. DESM. — Vous ne me déconcertez qu'un instant, car s'il y a à la fois des aveugles et des hommes doués d'une vue très perçante, la condition commune de l'humanité est cependant l'exercice normal et moyen de leurs yeux, bons, médiocres, ou mauvais, mais qui font leur office

et suffisent. L'amour platonique est inhumain et peut-être pathologique. Le libertinage est bien moins dangereux.

M. DEL. — Soit, mais cela ne résout pas la question de fait, pour Elvire.

M. DESM. — Elle fut une amante, ils furent des amants comme tous les amants. Ce qu'il y a de curieux, en cette histoire, c'est l'attitude des historiens : les uns reconnaissant avec regret qu'Elvire fut la maîtresse de Lamartine, les autres ne pouvant se résoudre à admettre une conclusion d'une si douce banalité. L'honneur d'une femme, c'est donc de refuser d'ouvrir sa porte, après avoir écrit : Venez, venez?

M. DEL. — On a toujours été d'accord là-dessus : le devoir d'une femme est la résistance.

M. DESM. — Un peu de résistance convient. Mais résister toujours à un désir que l'on a fait naître, à un désir que l'on partage?

M. DEL. — C'est la suprême vertu. Consultez les moralistes.

M. DESM. — Y a-t-il un professeur de morale dont nous ne puissions proférer d'avance les réponses à tous les sujets? Les hommes traînent depuis de si longs siècles le char où dorment, lourds comme du plomb, Platon et Moïse, qu'ils en sont tout abrutis. Ils en crèvent et pourtant

s'il leur reste quelque force, c'est pour insulter ceux qui tentent de les soustraire au joug. Ils ne savent que répéter : c'est la loi !

M. DEL. — Il faut une loi.

M. DESM. — Il faut une loi, mais il n'est pas nécessaire que ce soit toujours la même. Je ne puis voir sans me fâcher des hommes qui ne sont pas chrétiens vanter l'excellence de la loi chrétienne. S'il faut des restrictions à la liberté de l'amour, qu'on en trouve le principe dans l'observation de la nature. Je ne me plais qu'à la logique. Mais je veux une logique un peu plus intelligente que l'ordinaire et qui ne dédaigne rien, qui fasse sa place au calcul et qui la fasse aussi à la sensibilité. La vie, telle que nous la vivons, ou telle que nous la voyons, est pleine de choses folles. On voit des savants réprouver l'amour illégal et applaudir au mariage de deux sourds-muets, d'une Française et d'un Chinois, d'un militaire et d'une femme-tronc ! Passe encore pour les métissages, quoique les résultats sociaux en soient généralement fâcheux, mais les deux sourds-muets ! Est-ce donc que l'on verrait avec plaisir la propagation en France d'une tribu de sourds-muets ? On cultive déjà les aveugles avec prédilection...

M. DEL. — Sparte, alors ?

M. DESM. — Je ne suis point spartiate, je ne veux rien encourager. Je ne prêche pas, je n'ai point coutume de m'épancher en propos sur les droits de l'homme, sur la vie intégrale, sur les sports ou sur les bienfaits de l'instruction primaire. Il faut, je pense, prendre les faits un à un et les juger séparément. Or, la conjonction de deux sourds-muets donnant la vie et l'absence d'ouïe à une lignée de malheureux n'a rien qui émeuve mon lyrisme latent.

M. DEL. — On ne pouvait cependant pas les castrer d'abord !

M. DESM. — Les Italiennes étaient folles des castrats. Chanteurs excellents, ils faisaient des amants agréables.

M. DEL. — Amour et sécurité !

M. DESM. — Nous divaguons, mais pourquoi pas ? Sauf qu'il ne peut procréer, un castrat est fort recommandable. N'est-ce point saint Basile qui comparait les eunuques à ces bœufs auxquels on a scié les cornes, mais qui peuvent encore donner de fort bons coups de tête ?

M. DEL. — Si du moins on pouvait arriver à la procréation volontaire. N'est-il pas humiliant pour l'humanité d'en être réduite aux jeux du hasard dans l'acte le plus grave, qui est la fabrication d'un enfant ?

M. DESM. — Non pas. Cette part du hasard, c'est la part du tragique. Il faut que le destin continue de planer sur les baisers des amants comme sur les baisers des époux. Pour rester dans la beauté, il faut rester dans l'inconscient et dans la fatalité.

M. DEL. — Vous êtes bien lyrique !

M. DESM. — Voulez-vous que, comme certains physiologistes, j'appelle l'amour un besoin d'exonération? J'aime à considérer le côté matériel des choses, je veux me souvenir que tout est matériel, et la pensée même, mais pourquoi me servirais-je de termes qui semblent mépriser des actes merveilleux?

M. DEL. — Merveilleux !

M. DESM. — Oui, et dont la fécondité a créé non seulement la succession des hommes et de tous les êtres, mais la poésie, la philosophie et l'art. Le baiser d'Elvire ne fut pas stérile, puisqu'elle-même en naquit. *Les Méditations* viennent de là, d'un corsage violé, d'une robe froissée sur le coin d'un canapé ou sur la berge d'un lac.

M. DEL. —

Un soir, t'en souvient-il...

M. DESM. — C'était donc un soir. C'est presque toujours le soir...

XV

1er mars.

Les Fantômes

M. DESMAISONS. — Vous me rapportez le dossier Richet, merci. J'espère que vous vous êtes récréé à l'aventure de ce physicien?

M. DELARUE. — Oui. J'espérais cependant m'amuser davantage. C'est bien plat.

M. DESM. — Sans doute, mais c'est la bassesse même de l'anecdote qui lui donne son intérêt, par contraste avec la qualité du personnage. Il y a là-dedans plus de nourriture substantielle pour nos esprits que dans les plus doctes traités. Qu'un spirite de profession, qu'une tête faible, qu'un curieux étourdi se fasse duper par les charlatans de l'au-delà, cela n'a aucune importance. L'histoire prend une valeur singulière quand il s'agit d'un homme de science, ou vénéré comme tel par une partie de la multitude.

M. DEL. — Je n'ai pas été très surpris, j'avais déjà lu, il me semble, des pages de ce M. Richet qui m'avaient fait douter de son intelligence.

M. DESM. — Vous êtes dans la bonne voie. Douter de l'intelligence d'un savant renommé, c'est faire un acte de libération, absolument comme de douter de la sincérité d'un prêtre ou d'un politicien.

M. DEL. — Il me semble...

M. DESM. — Que c'est très facile, n'est-ce pas? Tout au contraire. L'aurions-nous osé, il y a quinze ans ? Vous ne vous rendez pas bien compte du chemin que nous avons parcouru. Un long ruban se déroule derrière nous, dont le bout va se perdre dans « la forêt obscure ».

Nel mezzo del cammin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva oscura,
Che la diritta via era smarrita.

M. Richet a éprouvé la même fortune que l'illustre poète, quoique à un âge plus avancé, car il a, je crois, dépassé de beaucoup « le milieu de la vie » ; il s'enfonce depuis quelques années dans les profondeurs de l'absurde et, comme il est dénué de poésie, les marécages où il tombe ne se parent d'aucune fleur. Ses aventures sont plates, comme vous disiez. Mais nous, qui avons le bonheur d'être sortis des obscurités de la forêt, jouissons de notre bonheur et connaissons-le. Observons M. Richet et jugeons-le. En le jugeant,

nous jugerons toute une classe d'hommes et, par réversibilité, toute la partie de la multitude qui vénère ces hommes.

M. DEL. — Vous l'avez appelé un physicien, n'a-t-il point plutôt cultivé la physiologie?

M. DESM. — En effet, mais, selon le mot de Bacon, il n'y a de science réelle que la physique, tout le reste est illusion. C'est pourquoi j'appelle M. Richet un physicien.

M. DEL. — C'est plus piquant.

M. DESM. — Cela ne s'applique-t-il pas à merveille à un savant homme qui doute si les morts sont morts, ou s'ils sont vivants?

M. DEL. — Peut-être ne connaît-il pas très bien la valeur des mots?

M. DESM. — A un savant homme qui parle avec tant de sérieux de désincarnation et de réincarnation?

M. DEL. — Ce qui m'a vraiment déridé dans le récit de son voyage vers la somnambule africaine, c'est cette déclaration que la solution positive du problème de l'au delà changerait la mentalité humaine et la direction de la civilisation.

M. DESM. — Comme si les hommes avaient attendu ces jongleries modernes pour croire à l'immortalité de l'âme, comme si cette croyance

n'était pas universelle ! C'est à de tels propos que l'on reconnaît le défaut d'intelligence dans un cerveau. Où a-t-il vu que la conduite de ceux qui croient à la vie future soit différente de la conduite de ceux qui n'y croient pas ? Les fidèles d'une religion joignent aux actes communs à tous les hommes quelques actes cérémoniels, comme de lire la Bible ou le Coran ou d'aller à la messe, et après ? Mais surtout comment quelques jongleries nocturnes derrière un rideau pourraient-elles prouver l'immortalité de l'âme, ou seulement son existence?

M. DEL. — C'est une chose bien singulière que l'attachement des hommes à l'idée d'une autre vie.

M. DESM. — Est-ce un phénomène intellectuel, est-ce un phénomène sentimental ? On a essayé de démêler l'origine de cette croyance, mais les explications en demeurent obscures. Je pense, pour ma part, qu'elle est d'origine sentimentale, encore qu'elle semble contemporaine d'une humanité peu portée à la tendresse et au rêve.

M. DEL. — Pourquoi cela? Vous croyez donc que les hommes ont tant changé depuis les temps historiques ?

M. DESM. — Ils nous semblent plus rudes, à mesure qu'ils sont plus loin de nous, mais c'est

peut-être une apparence. La sentimentalité, d'ailleurs, peut très bien se concilier avec la rudesse des mœurs : l'impitoyable main qui écrase des faibles indifférents peut trembler en touchant l'épaule d'une femme désirée. L'amour et la cruauté vont ensemble très bien. Et puis, passion et nécessité, ce sont des choses fort différentes. La cruauté peut être nécessaire, ou crue nécessaire : cela n'empêche pas la sensibilité de se développer sous une forme passionnelle.

M. DEL. — Je croirais plutôt, d'après mes lectures, du moins, à une origine intellectuelle. La vie future semble avoir été considérée d'abord comme une fatalité. La vie terrestre se reproduit ou reprend sous terre exactement identique à ce qu'elle était sur terre. Cette idée, qui aujourd'hui est pour beaucoup d'hommes une consolation, fut originairement pour l'humanité une terreur.

M. DESM. — Je n'ai pas beaucoup étudié ces questions, mais ce que vous dites m'intéresse. Vous me prêterez quelque livre sur ce sujet. Je n'ai rien. Au reste, je verrais dans l'évolution de cette idée un nouvel exemple du génie de l'homme, de son habileté à transformer en idées agréables, c'est-à-dire utiles, d'anciennes idées hostiles. Malheureusement, les religions orien-

tales sont venues entraver cette évolution. Les prêtres ont pu faire croire au peuple qu'ils détenaient les clefs d'une éternité double et la détresse humaine a été pire qu'aux temps de la fatalité. Il a fallu gagner le ciel, et à quel prix!

M. DEL. — Voilà que la science maintenant va être leur concurrente.

M. DESM. — Elle n'est pas plus indemne que la religion, de l'imposture et de la faiblesse d'esprit. Le public a des idées amusantes sur les savants. Dès qu'un homme se qualifie ainsi, il passe sur-le-champ pour infaillible. Le crédit des médecins est inconcevable; il égale celui qu'avait le prêtre au dix-septième siècle. Nous-mêmes, qui avons acquis quelque scepticisme, ne sommes-nous pas portés à accueillir avec crédulité les opinions des savants? J'ai, cependant, réfléchi sur ce point et j'espère être moins dupe à l'avenir. Le personnel littéraire nous est assez connu, au moins par ses livres, par ses écrits, par les anecdotes qui circulent. Eh bien! il est évident que les hommes intelligents y sont presque aussi rares que dans les diverses autres corporations. Ce métier, qui semble vivre sur les idées, en est généralement dénué. La plupart des écrivains écrivent comme les autres hommes parlent, sans plus de génie. Enfin, je sais qu'il y a parmi eux,

et même parmi les plus instruits, les mieux diplômés, une forte proportion d'imbéciles. Or, et voici ma conclusion par analogie : il en est de même parmi les savants. Leur supériorité apparente vient de ce qu'ils manient des matières qui nous sont inconnues, avec des gestes qui nous seraient impossibles. Ils nous font l'effet d'acrobates ou d'escamoteurs, — et la plupart ne sont pas autre chose. Comment en serait-il différemment ? L'intelligence ne s'acquiert pas. C'est à peine si elle se cultive, du moins selon une méthode générale. Souvent, par l'acquisition d'un tas de notions peu logiques entre elles, elle se déforme. Tout au plus, si l'on voulait absolument mettre en tête du catalogue les professions dites intellectuelles, pourrait-on en effet dire qu'elles drainent tout d'abord les intelligences. Il y a là quelque vérité, je le reconnais, mais l'intelligence est si rare !

M. DEL. — C'est quelque chose déjà que de savoir. Qu'est-ce qu'une intelligence ignorante ?

M. DESM. — Elle peut avoir sa beauté, sa grâce de vierge.

M. DEL. — Mais l'intelligence, est-ce si nécessaire ?

M. DESM. — Il est nécessaire, il me semble,

d'être intelligent, quand on fait profession intellectuelle.

M. DEL. — Vous savez bien que ce n'est là qu'un mot.

M. DESM. — Nous sommes d'accord. Et d'ailleurs je reconnais qu'il serait fâcheux que la corporation littéraire ou la corporation savante ne fût composée que d'hommes de génie...

M. DEL. — Rassurez-vous.

M. DESM. — Oh ! je n'ai pas peur, allez ! Aucune discipline ne serait plus possible. Chacun voudrait innover. Ce serait une anarchie peut-être très belle, mais sans fruit.

M. DEL. — Le génie n'est pas nécessaire à cela. Il suffit d'une certaine fougue. Les premiers temps du symbolisme nous ont un peu donné cette impression.

M. DESM. — Un peu. Depuis, ils se sont vraiment trop assagis.

M. DEL. — Leurs successeurs sont encore bien plus sages. La génération des enfants sages.

M. DESM. — Il y aura des surprises. On voit poindre quelques têtes ; quelques fleurs semblent se développer et vouloir rire au soleil.

M. DEL. — Elles sont rares.

M. DESM. — Les belles fleurs sont toujours rares.

M. DEL. — Et M. Richet, que nous oublions !

M. DESM. — Oublions, mon ami, oublions. Aussi bien n'existe-t-il plus guère. Richet-aux-Fantômes, laissons-le redevenir le fantôme qu'il fut vraiment toujours. Il est désincarné, n'en parlons plus.

XVI

15 mars.

La Réclame

M. DESMAISONS. — J'aime encore mieux M. Bérenger, ce monomane borné, que les esthéticiens humanitaires. Il veut cacher le cul éblouissant des déesses (le mot est de Voltaire), les autres ne permettent de le montrer que pour donner à l'artiste l'occasion de « faire jouer les puissances de sa pensée », et « d'affirmer la glorieuse domination de notre esprit sur la nature » et « d'établir, dans notre vie mentale, la joie, l'enthousiasme de la vérité ».

M. DELARUE. — L'art, c'est ce qui donne du plaisir désintéressé ou du moins sans autre utilité immédiate qu'une excitation générale.

M. DESM. — Evidemment. L'art, le jeu, l'alcool, la danse, les sports, tout cela est du même ordre. Diviser les plaisirs en plaisirs matériels et plaisirs intellectuels, c'est un amusement scolastique. L'homme est une sensibilité et ne peut être autre chose. L'intelligence n'est que de la sensibilité détachée de sa racine, séchée et en voie de périr, comme des fleurs coupées, si on ne renouvelle pas l'eau du vase où elles agonisent en ouvrant leur cœur et en répandant le parfum de leur âme.

M. DEL. — Ce n'est pas très clair.

M. DESM. — Mon cher ami, on ne peut pas être clair, quand on fait abstraction de tout le lieu commun. Les hommes parlent avec leur intelligence, je voudrais parler avec ma sensibilité. C'est très difficile. Des roses, des lys, des œillets, des violettes, cela fait des fleurs, très différentes entre elles. Laissez-les sécher et brûlez-les séparément, vous aurez quatre petits tas de cendre pareils d'aspect et à peu près identiques de composition. Les intelligences, ce sont ces petits tas de cendres, leur personnalité, leurs différences. Vouloir tout ramener à l'intelligence, c'est vouloir tout réduire en cendres. Deux mathématiciens qui parlent mathématiques se comprennent très bien : ils sont tout intelligence.

Deux amants qui parlent amour ne se comprennent pas du tout : ils sont tout sensibilité.

M. DEL. — Cependant, les amants qui s'adorent...

M. DESM. — Ils s'adorent, ils se mêlent, ils rient, pleurent, ou crient ensemble, mais ils ne se comprennent pas. Des sensibilités ne sont pas faites pour se comprendre, mais pour se sentir. Dans les moments où ils se comprennent, ils ne sont plus amants. Dès qu'ils sont amants ils se pénètrent, ils ne se comprennent plus. L'amour aussi fait partie des beaux-arts.

M. DEL. — Vous voulez dire que l'art est fait pour être senti et non pour être compris ?

M. DESM. — Il me semble. Aussi chaque fois que l'on veut parler de l'art avec son intelligence, on ne dit que des sottises. Vous voyez défiler tous les mots abstraits, tous les lieux communs, tout ce qui est trop connu, ou trop vrai, ou d'une généralisation si banale et si vague que l'auditeur y comprend ce qu'il veut, s'il est complaisant, ou rien du tout, s'il est rétif. Je suis rétif. Je n'aime pas les phrases où des escamoteurs maladroits ont fait semblant de mettre quelque chose : « Ouvrez l'orange, vous y trouverez votre bague. » Je l'ouvre, il n'y a rien du tout. Le tour est manqué.

M. DEL. — Vous êtes sévère.

M. DESM. — Oui, pour les idées générales. Ce vieux magasin de vieux accessoires...

M. DEL. — Oh!

M. DESM. — Je m'exprime mal. Les idées générales ne sont ni des accessoires de comédie, n des pièces de vitrine. Je les comparerais plutôt à des gardiens, à des guides. Il faut les interroger sur la classification du musée, sur la place des tableaux, mais les faire taire quand ils vous ont donné le renseignement utile et strict. Ces guides vous aideront à retrouver votre chemin dans les galeries du Louvre, mais gardez-vous bien de les interroger sur la valeur des œuvres dont ils sont les témoins perpétuels et bornés. Ecoutez, au contraire, religieusement, votre sensibilité!

M. DEL. — Sans doute, mais l'intelligence ne m'aidera-t-elle pas à jouir de ma sensibilité?

M. DESM. — Et qui vous dit le contraire? Croyez-vous que je méprise l'intelligence? Avec quoi? Avec mon intelligence même? Rien n'est plus beau que le spectacle d'une belle intelligence, d'une intelligence originale, fleur vive et toujours nourrie de sève. L'intelligence est la floraison de la sensibilité. Une sensibilité rachitique fleurit mal.

M. DEL. — Cela recommence à n'être pas très

clair pour moi. Cela me fatigue. Tout ce que je veux comprendre, c'est que l'art doit être pour moi une source de plaisir, et non un cours de morale.

M. DESM. — Vous ne voulez pas que l'on annexe l'esthétique à la sociologie?

M. DEL. — Si l'on insérait au contraire la sociologie dans l'esthétique?

M. DESM. — Ah! vous aussi, vous renversez les valeurs?

M. DEL. — Oui, j'ai lu Nietzsche, comme Merelli, dans le livre de Gaultier.

M. DESM. — Et vous l'avez lu pour imiter cette jeune femme?

M. DEL. — C'est cela, je l'avoue, qui m'en a donné l'idée.

M. DESM. — Vous voyez la puissance de la réclame spontanée.

M. DEL. — Vous dites bien : de la réclame spontanée. Dès que cela a l'air payé, cela ne compte plus.

M. DESM. — A quoi tient, je ne dis pas la gloire, mais le succès? Nietzsche popularisé par une petite amoureuse équivoque.

M. DESM. — Oh! fort équivoque. Que voulez-vous, la curiosité...

M. DESM. — Précisément. Et il arrive à la religion la même aventure. Ces histoires de séparation et d'inventaire ont fait à l'idée religieuse une immense réclame. Depuis deux, trois ou quatre ans, je ne sais plus, il y a dans tous les journaux, et surtout les plus hostiles, et même les plus indifférents, une chronique des affaires religieuses. Cela éveille, en effet, la curiosité. On veut juger par soi-même : on est venu en badaud, on s'en retourne en fidèle. Est-ce un bon moyen pour détruire la religion, que de lui dire chaque jour des injures? Au moment même de la Révolution, en 1788, après les constantes attaques des philosophes, un mouvement religieux se dessinait. Après la crise, il s'affirma avec l'énergie que vous savez. Aujourd'hui, le mouvement catholique est très fort. La moitié des livres qui paraissent sont des livres religieux ou d'inspiration secrètement religieuse. Je le déplore, parce que je m'en tiens à la philosophie de Condillac, de Cabanis, de Stendhal et de Taine, mais c'est un fait incontestable. Ces conversions, qui nous font sourire, inquiètent et amollissent beaucoup d'hommes simples, voués par leur nature à l'indifférence religieuse. C'est l'angelus du matin qui sonna le concordat; c'est l'angelus du soir qui sonne la séparation.

M. DEL. — De l'angelus de l'aube à l'angelus du soir...

M. DESM. — Je ne fais pas de poésie, nous sommes sortis du sentiment. Soyons sérieux.

M. DEL. — Je suis énervé par tant de questions obscures. J'aimerais mieux contempler le dos de mes livres ou feuilleter une collection d'estampes.

M. DESM. — Je me sens de votre avis. Toutes ces idées me font mal à la tête. Si encore nous étions sûrs de bien les comprendre! Mais les idées, on n'y entend jamais rien, ou bien elles sont si banales qu'elles font l'effet d'un verre d'eau tiède.

M. DEL. — Il devrait cependant y avoir un milieu entre la banalité et l'obscurité.

M. DESM. — Je crains qu'il n'y en ait pas. Je crains qu'il n'y ait d'intéressantes que les idées que l'on produit soi-même. On a eu, au moins, le plaisir ou la douleur de l'enfantement.

M. DEL. — Mais nous ne sommes pas destinés à cela.

M. DESM. — Pourquoi pas? Ferions-nous si mauvaise figure parmi les penseurs du jour?

M. DEL. — J'ai toujours peur de ressembler à Bouvard ou Pécuchet.

M. DESM. — Flaubert a-t-il voulu créer deux

imbéciles ou deux passionnés inconstants et maladroits ?

M. DEL. — Tels qu'ils sont, je les aime. Je les aime, parce qu'ils m'amusent.

M. DESM. — Tiens, je vais relire ce livre-là, ce soir.

M. DEL. — Moi aussi.

XVII

1er avril.

Politique

M. DELARUE.— Je me présente à la députation. Le « Manuel du candidat », que l'on vient de publier, m'a donné des idées gaies, c'est-à-dire raisonnables. La politique est la seule carrière qui convienne à mon génie.

M. DESMAISONS. — Trop tard, mon cher ami, la politique est comme le piano et la prostitution, il faut commencer dès le plus jeune âge, ou l'on n'arrive à rien. Les vrais policitiens faisaient déjà de la politique au collège et nos grandes courtisanes et nos grandes pianistes étudiaient déjà leur art difficile à l'âge où les peti-

tes filles mettent encore leurs bas à l'envers. Il faut briser les doigts, il faut briser la conscience...

M. DEL.— Qui vous dit que ma conscience?...

M. DESM. — Vos mains trembleraient, il est trop tard.

M. DEL. — Une astuce si profonde est-elle donc nécessaire pour être député?

M. DESM. — Pour être député, presque rien n'est nécessaire que d'avoir de l'argent et de savoir mentir avec bonhomie. Cela se rencontre. Mais être député n'est rien, c'est faire partie d'un troupeau. Il faut devenir un des bergers de ce troupeau. A ce moment, le métier est difficile. Pour ne pas tomber dans le ridicule, il faut vraiment un certain talent. Combien ont surnagé, de ceux que nous vîmes nos maîtres?

M. DEL. — Qu'importe? Nont-ils pas eu, durant quelques mois, les plus grandes jouissances de vanité et de fortune? Tel ministre d'aujourd'hui, si méprisé qu'il soit de ses collègues et de son monde, n'est-il pas un dieu pour sa famille et pour ses amis? C'est le gros lot qui tombe, on se le partage. Jadis, à l'élection d'un pape, neveux, cousins et arrière-cousins accouraient à Rome. Tous étaient aussitôt pourvus. Notre gouvernement ressemble, à s'y méprendre, à l'ancien

gouvernement papal; celui des Etats-Unis lui ressemble, dit-on, encore davantage.

M. DESM. — Oui, c'est une carrière que l'on peut regretter de ne pas avoir choisie. Mais il y faut dire trop de bêtises.

M. DEL. — Pas plus que dans bien d'autres. Voyez les compromissions auxquelles doit aujourd'hui se soumettre un académicien. Si, pour être ministre, il faut faire enfoncer la porte des églises, pour être académicien, il faut fréquenter les sacristies. L'un se fait tatouer un triangle sur le ventre; l'autre, un sacré-cœur dans le dos.

M. DESM. — Et vous choisissez?

M. DEL. — Rien du tout.

M. DESM. — Qu'il y a peu d'hommes libres! Qu'il y en a peu, surtout, qui aient le goût de la liberté? Mais peut-être que nous avons été empoisonnés par de mauvaises maximes?

M. DEL. — Comment cela?

M. DESM. — Oui, je commence à croire que notre dégoût n'est pas que de l'impuissance.

M. DEL. — Hélas!

M. DESM. — Terrés dans notre tanière comme des bêtes sauvages, comme la plupart des artistes, des écrivains, des amateurs, nous regardons par une fente le spectacle de la vie et nous trouvons de la laideur aux gestes des comédiens.

Mais si tout le monde vivait dans des trous, il n'y aurait pas de comédie, et cela serait très ennuyeux. Nous faisons trop les difficiles.

M. DEL. — Peut-être, mais c'est que nous n'avons pas d'intérêt à être indulgents, nous ne sommes pas de ceux qui vont se partager la recette.

M. DESM. — Et c'est précisément ce qui nous manque. Nous aurions dû prendre parti. Qui sait? Peut-être que notre cœur aurait battu en voyant tel de nos vieux complices promu chef de bande!

M. DEL. — Il y a encore de l'amertume dans votre vœu. Voyons, est-ce que nous méprisons les Orsini, les Colonna, ces illustres brigands qui tenaient la campagne romaine et ne connaissaient de droit que celui de leurs partisans?

M. DESM. — Nous les admirons. Ceux qui parviennent aujourd'hui à conquérir une puissance presque égale à celle du prince Colonna méritent probablement une admiration presque égale. Je réfléchirai, je verrai ce que je peux faire.

M. DEL. — Colonna avait un mérite. Il ne parlait pas. Ce qui nous empêche de vouer une complète estime à nos maîtres du jour, je pense que c'est leur éloquence.

M. DESM. — Surtout leur éloquence écrite, celle qui parvient jusqu'à nous.

M. DEL. — Vous avez lu les belles pensées que fit germer dans les têtes politiciennes le récent coup de grisou?

M. DESM. — Tout ne m'a pas échappé. Je relisais les mémoires du cardinal Retz. J'y ai intercalé quelques cogitations heureusement improvisées par M. Jaurès, par M. Maujan, par M. de Mun, par M. Lemire. Ce sont de bien grands hommes et je m'étonne de moins en moins de la confiance que leur manifestent certains groupes. Ce qui me frappa tout d'abord, dans ces nobles élucubrations, c'est la profondeur du sentiment chrétien qui les animait. M. Jaurès pour l'édification ne le cède en rien au petit- fils d'Helvétius, ni M. Maujan, à l'ancien directeur de séminaire. On sent que tous ces Hortensius reçurent la même éducation sous les mêmes prêtres et dans les mêmes livres ; on sent aussi que, sauf M. Jaurès, qui fit semblant d'être professeur de philosophie autrefois, ils n'ont rien lu depuis l'achèvement de leurs pieuses études. Qui parlait donc de fonder en France l'unité morale? Elle est faite et probablement pour toujours. Je faillis un instant me laisser détourner de mes austères méditations par la déduction hardie d'un député plus obscur qui voulut bien affirmer : le seul moyen d'empêcher le retour de pareilles

atastrophes, c'est la mine aux mineurs. La
ournure, elliptique et même sibylline, de cette
ensée me rappelait invinciblement le mot de
'évêque d'Orléans, ou de Tours, recueilli par
laubert : la cause des inondations de la Loire,
'est le travail du dimanche. Je commençai par
ire, je l'avoue, mais je m'aperçus bientôt que
e mot heureux était pourvu d'une signification
rofonde, quoique mystique. Ni M. Lemire ni
I. Jaurès, incapables peut-être de le trouver,
e l'eussent désavoué. Il implique, en effet, la
royance dans les destinées providentielles de
démocratie, chère à ces deux maîtres, et à ce
itre, non moins qu'à titre de curiosité, il mérite
'être réservé. Mais voici ce que déclara le grand
umanitaire : « Par quelle tragique et significa-
ive rencontre la catastrophe de Courrières
oïncide-t-elle avec les combinaisons de la crise
inistérielle? Du fond des fosses embrasées,
'est une sommation de justice sociale qui monte
ers les délégués politiques de la nation. C'est
dure et douloureuse destinée du travail qui,
ne fois de plus, se manifeste à tous. Et l'action
olitique serait-elle autre chose que le jeu des
nbitions et des vanités, si elle ne se proposait
as la libération du peuple ouvrier, l'organisa-
on d'une vie meilleure pour ceux qui travaillent

C'est sous ce signe terrible que naîtra le gouvernement de demain. Comprendra-t-il ce formidable avertissement des choses ? »

M. DEL. — Ces révolutionnaires, ils en sont à la philosophie de Fénelon, de Patouillet et de Jules Simon.

M. DESM. — Leur piété est solide. Quel autre langage, évêque, tiendrait M. Jaurès ? Pourquoi raillent-ils, ces dévots en la providence, la dévotion des dévotes? Elle n'est pas plus déraisonnable que la leur. Combien de siècles faudra-t-il encore pour qu'un homme pris au hasard, comme je prends M. Jaurès, comprenne ce qu'est un phénomène physique, pour qu'il ne mêle plus à une explosion, à une inondation, à un naufrage, la métaphysique de saint Jean Chrysostome ? Qui nous délivrera des libres-penseurs et qui nous donnera des physiciens?

M. DEL. — Il faut mener le peuple, et il n'y a que des prêtres qui puissent mener le peuple. Un prêtre remplace l'autre. Que nous importe ?

M. DESM. — Je voudrais tout de même, si j'écrivais, leur faire savoir que je ne suis pas plus la dupe des nouveaux prêtres que des anciens. Imposture pour imposture, j'aime mieux celle que les siècles ont recouverte d'une épaisse pous-

sière. Au moins, on est d'avance averti que c'est sale...

M. DEL. — Et l'autre prophète?

M. DESM. — L'autre prophète est du genre calviniste ou janséniste. Il félicite les sinistrés d'avoir trouvé la mort en travaillant pour gagner leur pain. Ce n'est pas, dit-il, comme tous ces pierrots qui brûlèrent au théâtre, dans une fête, dans un bal. En somme, c'était bien fait. Ce monde est une vallée de larmes et ceux qui jouissent de la vie n'ont que ce qu'ils méritent quand ils sont surpris par les flammes au milieu de leurs joies insultantes à la misère du peuple. Et il bafoue les catastrophes mondaines pour exalter cette catastrophe démocratique. Voulez-vous lire le morceau? Il est incroyable : « La Démocratie laborieuse, que touche de si près cette catastrophe inouïe, a le droit d'en tirer quelque orgueil, car ce n'est pas en s'amusant au théâtre, dans une fête, dans un bal, mais en travaillant pour gagner son pain et celui des siens, qu'a péri, avec le geste des damnés de l'enfer chrétien, le peuple tragique des mines de Courrières. Voilà le motif et la justification des lois — trop mpuissantes, hélas! — de protection sociale. Dans de telles tragédies résident et apparaissent es titres suprêmes des travailleurs à notre pré-

voyance, à notre sollicitude, à notre bonté! Ils les paient assez cher pour avoir droit à tous les dévouements et à d'immortels respects! »

M. DEL. — Vous me navrez.

M. DESM. — Il faudrait faire de temps en temps un inventaire des idées du jour. Cela serait très utile.

M. DEL. — Ou très déprimant.

M. DESM. — Pourquoi? Je ne m'arrête jamais au spectacle de la bêtise que pour exalter mon esprit de contradiction. Ce sont des leçons que je me donne. Je lis certains journaux pour savoir ce qu'il ne faut pas croire, ce qu'il ne faut pas penser, ce qu'il ne faut pas éprouver. Aucun n'a jamais pu, comme disait Mallarmé, attenter à mon intégrité. Ils préservent ma raison, mon goût, ma sensibilité. Croyez-vous que la rhétorique bourbeuse de ce pauvre homme puisse m'incliner à l'hypocrisie humanitaire? Pourquoi eindrais-je, devant ces mineurs éventrés, plus d'émotion que je n'en ressentis véritablement ? Je plains beaucoup leur sort, mais qu'y puis-je, sinon leur envoyer un morceau de pain ? Et ces déclamateurs, qui se répandent en lamentations, ont-ils pleuré, eux, qui donnèrent peut-être une larme sincère à la mort d'un chien favori? Voyez-

vous, il n'y a de propre dans la vie que de s'appliquer à n'être pas hypocrite...

M. DEL. — Vous voudriez donc encourir le mépris universel ?

M. DESM. — *Sperne te sperni*, comme disait je ne sais plus quel moine. Stendhal cite cette devise hautaine, et il la pratiqua. Il ne fut un peu hypocrite que dans une partie de ses œuvres ; il se mit nu devant ses amis et devant la postérité.

M. DEL. — Je ne crois pas qu'on puisse faire mieux que lui, dès que l'on veut vivre dans le monde.

M. DESM. — Pour que l'absence totale d'hypocrisie fût tolérée par les hommes, il faudrait que les hommes fussent arrivés à ce suprême égoïsme qui ne va qu'avec la suprême intelligence...

M. DEL. — Nous avons le temps, alors. Cachons nos vices.

M. DESM. — ...

M. DEL. — ...

M. DESM. — A bientôt.

XVIII

1er mai.

Les Privilèges

M. DESMAISONS. — Moi, mon cher ami, je considère tous ces gens-là comme des privilégiés.

M. DELARUE. — Oh !

M. DESM. — Mais cela est évident. Chacun de ces facteurs des postes détient une place qu'un postulant guette avec anxiété. L'un de ceux que l'on a nommés, à la suite des révocations, attendait depuis sept ans. Ils sont, paraît-il, plus de sept mille, régulièrement agréés par l'administration, et beaucoup mourront sans avoir aperçu que dans un lointain fabuleux la prébende de leurs rêves !

M. DEL. — Singulière prébende !

M. DESM. — Comprenez donc la relativité de tout.

M. DEL. — Sans doute, mais, à ce compte, le mendiant qui a un sou pour manger est un privilégié par rapport à celui qui n'a même pas un sou.

M. DESM. — Cela, c'est un raisonnement socratique, c'est-à-dire paradoxal. Ne poussons pas les choses à l'absurde. Restons dans les faits réels. Une place de douze cents francs n'est rien et cependant il y a en France deux ou trois cent mille inquiets qui sont prêts à y trouver la paix et peut-être le bonheur.

M. DEL. — Oh ! le bonheur !

M. DESM. — Croyez-vous donc que le bonheur soit incompatible avec une petite, toute petite vie?

M. DEL. — Non. Il est peut-être incompatible avec toutes les vies, mais non pas en particulier avec les petites vies. Remarquez d'ailleurs que le bonheur d'une petite vie peut très bien être le désir d'une vie moins petite. Blâmez-vous les pauvres de vouloir devenir moins pauvres?

M. DESM. — Nullement. J'approuve les facteurs de souhaiter de plus amples salaires ; j'approuve également le ministre d'avoir pensé qu'à côté de ceux qui n'ont que des salaires médiocres il y a ceux qui n'ont pas de salaires du tout. Je plains ceux qui gagnent peu, mais je n'ai vraiment pitié que des malheureux qui offrent en vain un travail inutile.

M. DEL. — Quelle société !

M. DESM. — Elle est absurde, mais il faut la

prendre telle qu'elle est. Et d'ailleurs, si absurde qu'elle soit, elle l'est sans doute moins que les sociétés passées. Nous connaissons cependant une contradiction qu'elles ignoraient : l'augmentation de la population coïncidant avec l'accroissement du machinisme. La situation est telle que non seulement les ouvriers de l'Etat, mais les ouvriers à salaires constants, sont des privilégiés. Il n'y a qu'un remède.

M. DEL. — Ah ! vous avez un remède ?

M. DESM. — Il y a plusieurs remèdes...

M. DEL. — De mieux en mieux.

M. DESM. — Mais ils sont tous utopiques.

M. DEL. — A la bonne heure.

M. DESM. — Vous ne pensez pas que je détienne encore la moindre illusion sur la question sociale?

M. DEL. — Cela m'étonnait.

M. DESM. — Nous échangeons des paroles, n'est-ce pas? Alors, qu'elles soient amusantes.

M. DEL. — Voyons vos remèdes.

M. DESM. — Le premier est un peu radical.

M. DEL. — Tant mieux. Peut-être dispensera-t-il des autres.

M. DESM. — Donnons-leur le choix. Je disais donc qu'il y aurait un premier remède. Il s'agit, n'est-ce pas, de raréfier le travailleur?

M. DEL. — C'est une idée, en effet.

M. DESM. — Alors, si, au lieu de pousser à la reproduction, on l'arrêtait? Si, du moins, on la réduisait assez pour faire descendre la population, dans un temps donné, d'un quart, d'un tiers?

M. DEL. — Et les étrangers? Chaque vide que vous feriez serait aussitôt comblé par de la chair italienne, teutonne ou anglaise.

M. DESM. — Eh bien, impôt formidable à l'entrée, formalités infinies, etc., murailles de Chine.

M. DEL. — Oui, mais la guerre?

M. DESM. — Ah! je ne puis rien contre la guerre. Entente internationale? Mais, dans ces sortes d'accords, le contractant de bonne foi est toujours roulé. Il en serait de cela comme du désarmement. Le premier qui désarme est jugulé en six semaines. Cela est évident.

M. DEL. — L'évidence même. Passons.

M. DESM. — Le second moyen est d'arrêter le développement du machinisme.

M. DEL. — Quoi, toucher au progrès, y pensez-vous? Mais les ouvriers eux-mêmes, que les machines tuent, hurleraient. Vous avez vu ces belles machines qui font la besogne de six typographes, qui demain feront la besogne de douze à

M. DESM. — Machines infernales !

M. DEL. — Mais qui les a rendues nécessaires? Les exigences des ouvriers.

M. DESM. — C'est peut-être l'inverse. Je me suis souvent demandé si le dépeuplement des campagnes était dû à l'attrait des villes ou si les paysans n'avaient pas plutôt été chassés par les faucheuses, les faneuses et les moissonneuses?

M. DEL. — Je n'en sais rien.

M. DESM. — Ni moi non plus. Mais j'ai quelquefois songé à un certain principe chinois que je trouve admirable.

M. DEL. — Oh ! les principes, même chinois !

M. DESM. — Mais ce sont des principes qui sont fort exactement mis en pratique. Les Chinois donc ont décidé dans leur sagesse que tout travail qui peut être fait par un homme doit être réservé aux hommes, et ils ne tolèrent les chevaux ou les machines que quand l'homme est réellement impuissant à produire l'effet voulu. Ce système, qui doit avoir de grands inconvénients pour le public, a de grands avantages pour les travailleurs, qui trouvent toujours le placement de leur activité. Il doit également favoriser le développement de la petite industrie : l'usine qui n'emploie que des mains et un outillage élémentaire peut se monter presque sans

capitaux, réduire ou augmenter à volonté son personnel, se tenir toujours prête à répondre aux besoins, aux caprices de la clientèle. Nous admirons les machines, mais quelle machine est comparable à la machine humaine?

M. DEL. — La machine humaine est merveilleuse, mais elle a des limites. Un chemin de fer...

M. DESM. — Le principe chinois a prévu toutes les objections. Réserver aux hommes ce que les hommes peuvent faire, cela veut dire une chose précise.

M. DEL. — Pas si précise. C'est, en somme, une question d'appréciation.

M. DESM. — Sans doute, mais la ligne de partage ne serait pas, il me semble, impossible à tracer.

M. DEL. — Vous êtes chimérique, aujourd'hui. Ne croyez-vous pas plutôt à l'accroissement du machinisme?

M. DESM. — Il est fatal.

M. DEL. — Alors?

M. DESM. — Alors je m'amuse dans le possible et aussi dans l'impossible.

M. DEL. — Le 1er mai sera peut-être récréatif.

M. DESM. — Très peu, sans doute. C'est pourquoi il faut nous amuser dans notre esprit.

M. DEL. — Je deviens sombre. La poste m'a déjà perdu un livre précieux.

M. DESM. — Je ne vous demande pas quoi?

M. DEL. — Cela serait inutile.

M. DESM. — Comme il est aimable!

M. DEL. — Je vous dis que je suis sombre.

M. DESM. — Rêvez!

M. DEL. — Si je pouvais seulement dormir.

M. DESM. — Vous en êtes là?

M. DEL. — Je suis sombre.

M. DESM. — Voyons, avez-vous déjà vu une de ces grèves finir autrement qu'en comédie? Il en sera encore de même cette fois-ci, allez! Les seules révolutions qui arrivent sont celles qui se font toutes seules. Cette idée d'annoncer une bataille trois mois à l'avance, alors qu'on ne dispose déjà que de forces incertaines!

M. DEL.— Leur naïveté nous sauvera peut-être.

M. DESM. — Et la civilisation avec nous. Car nous représentons la civilisation, mon ami. Nous sommes les fils et les continuateurs d'une tradition très ancienne. Que gagneraient les hommes à nous faire paver les rues ou curer les égouts, et de quoi parleraient les paveurs, assis dans nos fauteuils?

M. DEL. — Vous croyez donc que le monde est mené par la logique?

M. DESM. — Quelle logique? La vôtre? La mienne? Je ne crois à rien de pareil, mais je crois qu'il y a une physique et que la civilisation en fait partie.

M. DEL. — C'est obscur, mais optimiste. Le travail de plusieurs siècles peut fort bien être anéanti en quelques jours.

M. DESM. — Il faudrait anéantir tous les hommes qui portent la tradition dans leur tête.

M. DEL. — C'est peut-être difficile.

M. DESM. — Mais ce n'est pas cela, je suppose, qui vous empêche de dormir?

M. DEL. — Pourquoi pas?

M. DESM. — Vous n'êtes pas un enfant.

M. DEL. — Malheureusement.

M. DESM. — Si l'on faisait une révolution, ce que les enfants s'amuseraient!

M. DEL. — On parle aussi d'une grève des instituteurs.

M. DESM. — Et bien, e voilà, le comique!

M. DEL. — Le voilà, je l'avoue!

M. DESM. — La renaissance de l'opérette! La grève des instituteurs! Ces pauvres gens ont donc fini par croire à leur importance sociale? Je croyais qu'ils faisaient semblant, pour obtenir les palmes.

M. DEL. — Comique, comique? C'est plutôt

lamentable, nous sommes submergés par la bêtise...

M. DESM. — Submergés, pas encore, mais le flot grossit, c'est une bien sale inondation. Oh! je ne perds pas la tête, je lutte. Ma barque est prête, avec des provisions et des rames de rechange.

M. DEL. — Il me semble que les hommes n'étaient pas si infatués d'eux-mêmes, autrefois.

M. DESM.— Ils avaient l'infatuation religieuse. Cela ne devait pas être gai non plus.

M. DEL. — C'était terrible, et d'une bêtise cruelle.

M. DESM. — Le spectacle présent est moins humiliant.

M. DEL. — A peine.

M. DESM. — Des gens qui cherchent à améliorer leur vie sont plus estimables que des fanatiques qui se disputent sur le chemin à suivre pour aller au ciel.

M. DEL. — Aller au ciel, c'était amusant.Quel privilège!

M. DESM. — On y va encore.

M. DEL. — C'est bien passé de mode. Est-ce que cela vous amuserait, vous, maintenant?

M. DESM. — Moi? Oh! pas du tout.

XIX

15 mai.

Complots

M. DELARUE. — Eh bien, que pensez-vous de la journée d'hier?

M. DESMAISONS. — Hier? Ah! oui, ce premier mai, je n'en pense rien. Ce fut pour moi sans aucun intérêt. L'absence de bruit m'eût gêné un peu dans mes réflexions, mais j'avais chez moi des ouvriers; nous avons fait de la menuiserie, et j'ai rêvé sous les murmures de la scie et du rabot.

M. DEL. — Moi, je me suis un peu ennuyé. Les rues étaient trop muettes, vraiment, trop dimanche et petite ville.

M. DESM. — Et voilà les révolutions.

M. DEL. — C'est morne. On dit que, du côté du canal Saint-Martin...

M. DESM. — Restons dans la réalité. Qu'avez-vous vu?

M. DEL. — Rien.

M. DESM. — Alors que vous importe que des

malheureux aient, le long de ce canal, échangé des horions?

M. DEL. — Cela m'importe fort peu. Cependant...

M. DESM. — Cependant quoi?

M. DEL. — Cependant rien, car de tels mouvements ne peuvent donner aucun résultat.

M. DESM. — Aucun. La révolution était rue de Lancry. Et après? La cinquantième partie de la surface de Paris a été un peu troublée par des promeneurs tumultueux, et après?

M. DEL. — Huit cents arrestations.

M. DESM. — Sur trois millions d'habitants, dont cent mille sont prêts à tout pour trois francs.

M. DEL. — Mais les Allemands sont avares...

M. DESM. — Les Anglais ne daignent...

M. DEL. — Et M. de Beauregard n'est pas assez riche.

M. DESM. — Dans cette affaire Beauregard, il y a un personnage bien amusant, l'abbé Tourmentin.

M. DEL. — Celui qui rédigeait des fiches sous l'invocation de Jeanne d'Arc?

M. DESM. — Non. Jeanne d'Arc, en cette occurrence, serait la patronne d'un groupe d'hommes à poil, anciens officiers d'hippique, bonapartis-

tes de mélodrame, royalistes d'Auteuil-Longchamps. Tourmentin opérait sous un autre vocable. N'y a-t-il pas des saints, comme il y avait jadis des dieux, pour toutes les fonctions?

M. DEL. — Mais en quoi est-il amusant?

M. DESM. — Il est amusant par son nom, qui semble sortir d'un vaudeville ou d'un roman naturaliste; il est amusant par le sérieux avec lequel il manipulait ses petits papiers inoffensifs; il est amusant par l'exemple qu'il est du délire de l'imitation. M. Tarde fut un grand homme, cela n'est plus contestable. Regardez les actions humaines à la lueur de ce principe, l'imitation, et vous vous ennuierez moins. Qu'un mouvement soit politique, social ou littéraire, il n'est qu'un ensemble d'imitations. En voyant faire un geste, l'homme se persuade aussitôt qu'il lui est utile de répéter ce geste. Il faut qu'il le répète. Cela devient une nécessité, comme les fonctions normales de la vie. Goncourt, dans *la Faustin*, un jeune romancier, Laurent Evrard, dans *un Rendez-vous*, ont marqué assez vivement ce qu'il y a d'inéluctable dans l'imitation physique; l'aspect des foules au théâtre, dans la rue, vous donne des exemples quotidiens de l'imitation physique collective. La journée d'hier fut une suite, à la fois, et un ensemble d'imitations. Un

monsieur crie : vive Tisserand! un cocher d'omnibus répète : vive Tisserand! Un homme s'arrête pour pisser; son compagnon ressent aussitôt le même besoin : genre d'imitation qu'il faudrait appeler, pour plus de précision, physiologique. Dans la plupart des épidémies, la moitié des malades sont sans doute des imitateurs involontaires. Quand une maladie contagieuse règne à l'insu du public, elle s'éteint promptement. Que son existence soit divulguée, et la voilà qui s'étend. Imitation physiologique, imitation psychologique, imitation mécanique, tel est le fond de notre vie. L'homme, qui a discerné, dès l'abord, ce penchant chez les singes, a mis des siècles à le découvrir chez lui-même. L'imitation est d'ailleurs le principe de la supériorité du primate et en même temps la cause que les civilisations humaines tournent en rond. Plus on s'instruit, mieux on connaît le passé, l'étranger, l'exotique, et plus on étend le champ de ses imitations.

M. DEL. — Mais il y a là matière à des renouvellements indéfinis.

M. DESM. — Sans doute, mais à des renouvellements, seulement, à du renouveau et non à du nouveau. Les sciences, qui se sont tant développées depuis cent ans, trouveront leur limite.

M. DEL. — Très bien, mais l'abbé Tourmentin?

M. DESM. — Voici. L'abbé Tourmentin a fait des fiches, parce que les Francs-Maçons ont fait des fiches; de même que les Francs-Maçons en ont fait, à l'imitation des Jésuites. Les fiches cléricales vont redonner de l'activité aux fiches radicales ; elles leur sont d'ailleurs bien supérieures. Voyez la finesse du prêtre : il prescrit à ses correspondants de s'enquérir de la maîtresse de l'officier. Connaître la maîtresse d'un homme, c'est déjà avoir du pouvoir sur lui.

M. DEL. — Mais ils sont dangereux.

M. DESM. — Avec un peu plus d'intelligence, ils seraient dangereux. Leur médiocrité rassure.

M. DEL. — Et dire qu'il y a des gens qui voudraient faire le bonheur de la collection d'êtres ridicules dont les dieux sont Vadécard ou Tourmentin!

M. DESM. — Est-ce vrai, tout de même, que nous en soyons là? Beaucoup de choses très bêtes ne se passent, en réalité, que dans les journaux. C'est notre attention, notre badauderie, qui donne aux Tourmentins une existence factice et momentanée.

M. DEL. — Tourmentin conspirant avec Tamburini, c'est drôle.

M. DESM. — Et voilà peut-être tout ce qu'on peut tirer de ces histoires : c'est drôle. Les meilleurs fauteuils d'orchestre ne coûtent plus qu'un sou. La vie, en ce moment, fait du tort au théâtre.

M. DEL. — Et aux livres.

M. DESM. — Pas à ceux que nous lisons. Mais lire ! Comme j'envie ceux qui ne sentent pas le besoin de lire, qui peuvent vivre sur eux-mêmes, comme un animal très gras peut, sans manger, vivre sur sa graisse. Je n'en suis pas là.

M. DEL. — Ni moi non plus, je suis trop maigre. Cela doit être amusant de conspirer ?

M. DESM. — Libre à vous, il y a peut-être à Paris cinquante officines de conspiration. Ce ne sont qu'unions, ce ne sont que ligues. Un bureau, un conseil d'administration avec les titres afférents, échelonnés selon l'usage, et du papier à en tête. Voilà l'attirail. Etes-vous nationaliste? La ligue Jeanne d'Arc est bien tentante.

M. DEL. — J'aimerais mieux une appellation moins vertueuse. On dirait un assemblage de coquebins et de vieilles filles. La ligue Jeanne d'Arc, cela a l'air d'une concurrence à la Ligue Bérenger.

M. DESM. — Ce sont des gens qui veulent sauver la France, à l'instar de la Pucelle.

M. DEL. — Ce doit être occupant, cela.

M. DESM. — Oui, mais Jeanne d'Arc aurait-elle sauvé la France, si elle n'avait pas été pucelle?

M. DEL. — Je n'en sais rien.

M. DESM. — C'est une question de la plus haute importance. Les ecclésiastiques patriotes aiment à la discuter, et c'est peut-être à cela, en somme, que se passent les séances de la ligue.

M. DEL. — Espérons-le. Cette idée est agréable. Ah! mon ami, nous ne sommes pas sérieux.

M. DESM. — Tant de gens le sont trop. Sérieux comme Tourmentin!

M. DEL. — Ne serait-il pas plus sage, cet abbé, alors moins ridicule, de faire de la théologie?

M. DESM. — C'est amusant, la théologie, et puis c'est inoffensif. Quelle belle science, que celle qui, créée de toutes pièces, a inventé jusqu'à la matière de ses études ! La théologie fait mon admiration. Elle m'a procuré, je l'avoue, de douces heures. Que de charmants écrivains j'ai rencontrés dans cette matière qui semble ingrate! Connaissez-vous un mystique anglais, le P. Faber? Il a rédigé un livre excellent sur les vertus pratiquées par Jésus-Christ dans le ventre de sa mère. La perfection du divin Fœtus y brille, quoique modestement, de l'éclat le plus

désirable. Et les saints! Quel roman naturaliste, même de M. Huysmans, a la saveur des récits de feu M. Aubineau sur le saint Homme de Tours? Lisez la vie de ce Folantin de la dévotion...

M. DEL. — Que de Folantins de la politique! Que de malheureux dégoûtés de tout, trahis par tous et par leur propre sottise, rentreront chez eux, quelque soir, harassés et transis, rêvant, non plus à la gloire de Jeanne d'Arc, mais à l'humble stabilité d'un employé de bureau, d'un collaborateur discret du quai des Orfèvres!

M. DESM. — Oui, et tout cela est d'un comique plutôt sombre. Tous ces petits hommes qui remuent autour des grands faits sociaux ont à peu près l'importance d'un défilé d'ombres chinoises, mais le peuple est dupe de leurs gestes, et alors il faut bien que l'Etat intervienne et fasse baisser le rideau. L'Etat a reçu un mandat, celui de maintenir l'ordre matériel au spectacle politique, tant sur la scène que dans les coulisses et dans la salle. Tout détenteur du pouvoir qui faillit à ce mandat est méprisable.La belle affaire si quelques innocents Tourmentins se trouvent pris entre deux portes ou même un peu étranglés! Donc, M. Clemenceau est un homme sérieux et que j'estime. N'est-il pas bien plaisant

de voir les journaux de l'opposition lui reprocher des manœuvres qu'ils applaudiraient si leurs maîtres politiques s'en trouvaient chargés? A cheval donné, on ne regarde pas la bride. Eux, ils ne regardent que la bride. Si le cheval rue et leur casse la mâchoire, cela sera bien fait.

M. DEL. — Vous devenez gouvernemental.

M. DESM. — J'ai cru, autrefois, qu'il fallait toujours être contre le gouvernement. Maintenant, je crois qu'il faut toujours être pour le gouvernement.

M. DEL. — Ah !

M. DESM. — C'est comme cela.

XX

1er Juin

Les Ouvriers

M. DESMAISONS. — Que pensez-vous des ouvriers?

M. DELARUE. — Ils sont un peu encombrants.

M. DESM. — Sans doute, mais n'ont-ils pas raison, en somme?

M. DEL. — Raison, quand ils désorganisent tout ?

M. DESM. — Le désordre est un moyen pour conquérir l'ordre, comme la guerre est un moyen pour conquérir la paix.

M. DEL. — Le meilleur moyen d'avoir la paix est de la garder, quand on la possède, et le meilleur moyen de...

M. DESM. — Cela n'est pas très certain. Il y a des paix apparentes, plus désastreuses que des hostilités franches ; il y a un ordre social qui n'est peut-être qu'un désordre traditionnel.

M. DEL. — Vous voilà révolutionnaire, maintenant ?

M. DESM. — Tout au plus évolutionniste, et encore je sais qu'il y a des limites à l'évolution. Je sais aussi que, lorsqu'on la presse, elle perd l'équilibre et fait la culbute. Cependant l'idée de révolution est comprise dans celle d'évolution. Linné a dit : *Natura non facit saltus*. Cela prouve seulement que Linné était un esprit cinématique, une de ces intelligences qui ne sont frappées dans le monde que par l'apparence de continuité que présente le monde. Mais la nature, cependant, fait des sauts, et surtout la nature humaine. Il est vrai que cet exercice est toujours suivi d'un recul, mais ce recul ne remet

pas les choses en l'état : un gain reste acquis ou, si vous voulez, pour ne rien préjuger, une avance. La révolution française a été suivie d'une forte réaction, puis la marche des idées a repris, et d'un peu plus loin que la première fois. Nous continuons.

M. DEL. — Vous apparentez le mouvement actuel à la révolution française?

M. DESM. — Sans doute. En apparence, il serait un retour vers les anciennes institutions corporatives, mais il faut être bien fou du moyen âge pour prendre au sérieux cette apparence.

M. DEL. — La Révolution fut une victoire individualiste.

M. DESM. — Et c'est pour cela que je l'aime, en dépit de tout, et malgré sa grossièreté, sa bêtise et sa bassesse féroce. Balzac, dans les *Mémoires de deux jeunes mariées*, a écrit ce mot curieux : « En coupant la tête à Louis XVI, la Révolution a coupé la tête à tous les pères de famille. » Voilà pourquoi, sans nul fanatisme, bien entendu, sans nul sentimentalisme, j'aime la Révolution. Je ne sais si cette idée appartient à Balzac, je soupçonne qu'il l'a trouvée en quelque Bonald ou en quelque Maistre, mais c'est lui assurément qui l'a popularisée et transmise aux modernes protecteurs de la famille, lesquels

d'ailleurs ne sont pas de force à la comprendre. Voulez-vous que je vous lise la suite? Vous verrez combien on invente peu : «... à tous les pères de famille. Il n'y a plus de famille aujourd'hui, il n'y a plus que des individus. En voulant devenir une nation, les Français ont renoncé à être un empire. En proclamant l'égalité des droits à la succession paternelle, ils ont tué l'esprit de famille, ils ont créé le fisc. Mais ils ont préparé la faiblesse des supériorités et la force aveugle de la masse, l'extinction des arts, le règne de l'intérêt personnel, et frayé le chemin à la conquête. Nous sommes entre deux systèmes : ou constituer l'Etat par la famille, ou le constituer par l'intérêt personnel : la démocratie ou l'aristocratie, la discussion ou l'obéissance, le catholicisme ou l'indifférence religieuse, voilà la question en peu de mots. » La Révolution a donc coupé la tête à tous les pères de famille, c'est entendu. La famille n'a plus qu'une valeur d'assurance mutuelle, elle n'est plus qu'un refuge sentimental. Comme le reste de la société, elle ne repose plus que sur l'intérêt ou sur la sympathie. Au mot famille substituez le mot patronat et vous avez l'état présent de la question. Nous lirons ainsi le mot de Balzac : « En coupant la tête à Louis XVI, la Révolution a coupé la tête

à tous les patrons. » La Révolution ne représente pas autre chose que la lutte de l'idée de liberté individuelle contre l'idée d'autorité familiale ou patronale.

M. DEL. — Et comment conciliez-vous cela avec le mouvement socialiste, syndicaliste, collectiviste?

M. DESM. — Mais le mieux du monde. Le collectivisme est-il autre chose qu'une tendance vers un individualisme fou? Nous autres, quand nous parlons d'individualisme, nous avons surtout en vue les supériorités, les originalités. — Nous ne voyons aucun inconvénient à ce que les hommes cherchent à se hausser les uns au-dessus des autres. L'individualisme tel que nous le comprenons ne comporte presque aucune limite de développement. A un certain degré, nous ne le considérons plus que sous le point de vue esthétique et le crime heureux ou la vaste volerie nous laissent indulgents, quoique peut-être apeurés. Cette manière de traiter l'idée individualiste est, au sens vulgaire, immorale, mais elle a une beauté à laquelle les plus humbles moralistes chrétiens se trouvent contraints de céder parfois. C'est l'individualisme aristocratique, créateur non de castes ou de classes, mais de groupes extrêmement mobiles et instables. L'individualisme

démocratique et collectiviste ne conçoit même pas l'existence des supériorités, même les plus évidentes. Il les appelle des privilèges et s'ingénie à les abaisser. Ses origines clairement judéo-chrétiennes se reconnaissent dans sa notion fondamentale de l'égalité absolue des hommes, transposition de la théologique égalité des âmes. Son rêve est sans doute la liberté dans la sécurité, idéal médiocre, mais qui peut charmer la très grande majorité des hommes. On ne considère plus la qualité du travail ou du produit, mais la quantité. Tous les hommes qui ont travaillé pendant huit heures ont droit au même salaire. Si les uns gagnaient davantage, ne serait-ce pas au détriment des autres ? Telle est la pure doctrine, mais les esprits les plus disciplinés gardent encore un certain respect atavique pour la supériorité, comme les cœurs les plus durs se laissent toucher par la beauté, et il n'est encore question dans les revendications ouvrières que d'un salaire minimum.

M. DEL. — Enfin, nous voilà revenus à la question.

M. DESM. — Vous avez pris cela pour une digression ?

M. DEL. — Sans doute.

M. DESM. — Vous avez peut-être raison, car je

sens que le fil de mon discours m'échappe. Ce que c'est que de partir de la mort de Louis XVI pour élever une petite construction sociologique!

M. DEL. — Balzac fut un illuminé.

M. DESM. — Il fut souvent illuminé par la raison.

M. DEL. — Il eut des crises de mysticisme. Toute la question sociale est pour moi une question alimentaire.

M. DESM. — Eh bien, est-ce que l'élévation des salaires ne la résout pas?

M. DEL. — Elle la résout momentanément.

M. DESM. — Que demander de plus? Le temps n'est-il pas une succession de moments? Occupons-nous du moment présent.

M. DEL. — Il est court, le moment présent.

M. DESM. — Les ouvriers demandent : 1° de travailler moins; 2° de gagner davantage...

M. DEL. — Et vous trouvez cela raisonnable?

M. DESM. — Je trouve cela logique. Dans les pays très civilisés, et particulièrement en France, il y a une tendance au repos, très générale et très visible. On voudrait jouir enfin de la vie, telle que l'a faite le labeur, excessif parfois, des générations précédentes. La plupart des grandes inventions modernes ne procurent au peuple aucun plaisir. Qu'est-ce que cela lui fait, et à

nous que nous importe, que l'on mette huit jours ou trois semaines à aller en Amérique? La vitesse des chemins de fer nous agrée deux fois, quatre fois par an. Est-ce que le téléphone a tant que cela augmenté notre bonheur?

M. DEL. — Chaque progrès matériel considéré séparément est peu de chose, mais l'ensemble est harmonieux.

M. DESM. — Précisément, et c'est de cette harmonie, à laquelle il contribue, que le peuple voudrait jouir à son tour. Est-ce déraisonnable? Mais continuons. Pour cela deux choses sont nécessaires, du temps et de l'argent. Donc à une diminution du travail doit correspondre une augmentation des salaires.

M. DEL. — Quel paradoxe!

M. DESM. — Rien ne coûte plus cher que le loisir. Le travail gagne et le loisir dépense. Ils sont modérés, à mon avis, ceux qui, demandant deux heures de travail de moins, ne demandent que deux heures de salaire de plus.

M. DEL. — Vous vous moquez?

M. DESM. — Réfléchissez un peu. Ne dépensez-vous pas davantage depuis que vous ne travaillez plus?

M. DEL. — Je dépense davantage, parce que je dispose de plus d'argent, voilà tout.

M. DESM. — Erreur, vous disposiez de tout autant d'argent autrefois. seulement vous n'aviez pas le temps de le dépenser.

M. DEL. — Il y a un peu de vrai, là-dedans.

M. DESM. — C'est l'évidence même. Comparez les journées où vous restez chez vous à celles où vous allez flâner.

M. DEL. — Les journées de promenade sont onéreuses, je l'avoue, mais si je n'avais pas d'argent, je ne me promènerais pas.

M. DESM. — Que voulez-vous que fasse un ouvrier qui est libre à cinq heures du soir?

M. DEL. — Qu'il rentre chez lui.

M. DESM. — Le beau plaisir!

M. DEL. — Cela en est un grand pour moi.

M. DESM. — Ne pensez pas toujours à vous. Mettez-vous à la place du terrassier qui vient de manier la pioche pendant huit heures.

M. DEL. — Je rentrerais me reposer.

M. DESM. — Le travail physique n'exige pas, et cela des moins solides, plus de sept heures de repos. Les repas demandent une heure. Que feriez-vous de huit heures de loisir si la promenade n'était pour vous qu'un surcroît de fatigue, et la lecture un ennui?

M. DEL. — Que sais-je? Je m'arrangerais, je jouerais avec un chat ou avec une femme...

M. DESM. — Vous avez des réponses d'étudiant ou de millionnaire. Enfin vous dépenseriez de l'argent, voilà le fait.

M. DEL. — Le fait est évident.

M. DESM. — Eh bien, concluez.

M. DEL. — Je conclus qu'un tel supplément de salaire sera inutile aux ouvriers.

M. DESM. — Le plaisir vous est donc inutile? Mon cher, les ouvriers veulent bien travailler, mais ils veulent s'amuser ensuite. Je les approuve.

M. DEL. — Ils veulent aller boire.

M. DESM. — Et si boire est leur plaisir? Allez-vous devenir moraliste, hygiéniste, abstentionniste ?

M. DEL. — Ne m'injuriez pas.

M. DESM. — De quelle vertu allez-vous devenir apôtre?

M. DEL. — Mais je ne pratique aucune vertu.

M. DESM. — Ce n'est pas une raison cela. Pratiquer une vertu et prêcher une vertu, ce sont des plaisirs différents.

M. DEL. — Je n'ai pas de goût pour l'hypocrisie.

M. DESM. — Egoïste !

M. DEL. — Soit.

M. DESM. — Eh bien ! laissez donc vos frères

prendre leurs plaisirs selon leur goût. Il est d'ailleurs probable qu'il n'y a rien de plus sain pour un homme, comme pour tout animal, que de suivre ses goûts. Je ne voudrais rien avancer qui pût avoir l'ombre de l'air d'une théorie finaliste, mais croyez-vous vraiment que l'humanité, prise en masse, puisse céder à une passion vraiment néfaste ? Cela revient à demander si un animal peut s'empoisonner par inadvertance. C'est la grande question de l'instinct. L'instinct peut-il être nuisible ? N'obéit-il pas toujours, au contraire, à une utilité visible ou secrète ?

M. DEL. — Ah ! cela, mon cher ami, c'est trop fort pour moi.

M. DESM. — Adieu, alors.

XXI

15 juin.

Politique

M. DELARUE. — Cela vous a beaucoup intéressé les élections ?

M. DESMAISONS. — Modérément. C'est un peu

trop toujours la même chose. Le résultat n'en a pour ainsi dire jamais varié depuis trente-cinq ans. Aujourd'hui, comme hier, nous avons une majorité conservatrice bien compacte...

M. DEL. — Vous plaisantez?

M. DESM. — Pourquoi cela? Etes-vous donc dupe des mots, vous? Regardez les hommes et vous verrez, à gauche comme à droite, d'imposantes assemblées de propriétaires, de maris, de pères, de barbons, d'usiniers, de capitalistes, de rentiers, de vertueux bonshommes...

M. DEL. — Mais ils sont radicaux, ils sont socialistes!

M. DESM. — Des mots, des mots !

M. DEL. — Il y aura des faits.

M. DESM. — Des mots, des mots, vous dis-je. Et, tenez, toute la politique tient dans l'évolution des mots. Je vais vous le prouver. La politique, c'est de la linguistique ; c'est, en particulier, du ressort d'une divison de la linguistique, qui s'appelle la sémantique.

M. DEL. — C'est-à-dire ?

M. DESM. — C'est-à-dire : histoire de la signification des mots, histoire de l'évolution du changement de sens dans les mots du vocabulaire.

M. DEL. — Allez, cela m'amusera toujours.

M. DESM. — Il y a très peu de mots qui aient

un sens constant. Ceux-là seuls ont un sens constant qui nomment des objets constants ou correspondant par tradition à un usage constant. Comprenez-vous?

M. DEL. — Presque.

M. DESM. — Je vais vous donner des exemples. Les mots, soleil, cheval, main, hirondelle ont un sens constant parce que les objets qu'ils nomment sont immuables. D'autre part, nous appelons pain un objet dont la destination n'a pas changé depuis l'antiquité, mais dont la manutention et la forme sont devenues très différentes. Le pain des Romains était une galette. Le nom est resté constant parce que l'usage est demeuré constant.

M. DEL. — Vous ne vous êtes pas un peu égaré?

M. DESM. — Je ne crois pas. Vous allez voir. Il y a dans la vie, dans l'esprit des hommes, une quantité de notions sans fixité et que nous qualifions, selon les époques, par des mots différents. Vous souvenez-vous du mot de Balzac dans *le Député d'Arcis* : « Sous l'Empire, — quand on voulait tuer un homme, on disait : c'est un lâche. Aujourd'hui, on dit : c'est un escroc. » Dans notre aujourd'hui, on dit : c'est un imbécile. Vous voyez, par ces trois qualifications, la notion confuse d'estime publique accor-

dée : sous l'empire, à la bravoure ; sous Louis-Philippe, à la fortune ; de nos jours, à l'intelligence, — à l'intelligence pratique, car l'intelligence spéculative échappe à de telles appréciations.

M. DEL. — Passons. Je n'y vois pas encore très clair.

M. DESM. — Patience. Il est d'autres notions parfaitement fixes, mais dont l'expression demande sans cesse un mot nouveau, à mesure que vient à s'user, par la vulgarisation de l'idée qu'il représente, le mot même qui la qualifiait. Le mot ancien ne meurt pas pour cela ; chassé de son domaine, il passe dans un autre, chassant lui-même, hors de ce domaine, le mot dont il va prendre la place, et ainsi de suite. De là des confusions, où on ne se retrouve qu'à force de patience.

M. DEL. — Vite un exemple, sans quoi je sens que je vais perdre pied.

M. DESM. — Des exemples, c'est très délicat. Nous allons peut-être tomber du premier coup sur une exception.

M. DEL. — Ce qui prouvera que votre science n'en est pas une, car un fait scientifique ne comporte pas d'exceptions.

M. DESM. — En théorie, non ; mais dès qu'on

entre dans les faits, toute science devient contingente. Arrivons à la sémantique politique. Prenons le mot libéral, qui est ancien. Sous la Restauration, il a un sens qui, sauf certaines nuances historiques, correspond assez à ce que nous qualifions aujourd'hui par le mot radical. Il y a, dans l'œuvre de Stendhal, qui était au premier rang des esprits libéraux, toute une théorie de la politique radicale. Libéral, de son temps, comme aujourd'hui radical, se rattachait à jacobin. Cela signifiait, et voici le pivot sur lequel le mot a tourné, une certaine liberté de gauche opposée à une certaine liberté de droite. Or, la majorité du pays, à un moment, s'est rangée du côté de la liberté de gauche. Libéral, mot d'opposition, ne pouvait plus qualifier une idée de gouvernement. Alors, les partisans de la liberté de droite se sont emparés du mot délaissé et en ont fait l'expression du parti des libertés de droite. Le libéral de jadis était anti-clérical; le libéral d'aujourd'hui est clérical. Libéral a voulu dire : liberté contre les curés; aujourd'hui, il veut dire : liberté des curés.

M. DEL. — Je commence à comprendre un peu, mais cela n'éclaire pas beaucoup la situation politique.

M. DESM. — Attendez. Vous admettez, n'est-ce

pas, que l'esprit public politique peut se représenter par quelque chose comme les sept couleurs de l'arc-en-ciel...

M. DEL. — Violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge.

M. DESM. — Merci. Eh bien, le spectre politique et le spectre solaire sont également invariables. Seulement, si, en politique, les couleurs ne varient pas, les noms changent. Le violet s'appelle successivement indigo, bleu, vert, etc., jusqu'à rouge; après quoi, il faut bien qu'il reprenne son nom primitif. Ainsi l'esprit conservateur, depuis trente-cinq ans, s'est successivement caché sous les noms de monarchiste, libéral, rallié, progressiste, républicain, radical. Ces changements amusent le peuple et lui donnent l'illusion du progrès.

M. DEL. — Et les socialistes?

M. DESM. — Des radicaux de gauche, mais qui, arrivés à l'extrême des opinions possibles, dans le domaine du sérieux, tendent, pour ne pas se noyer, la main vers la droite. Vous voyez M. Millerand, M. Briand, beaucoup d'autres, hier farouches et redoutés, faire figure beaucoup plus raisonnable que tels hommes d'opinion centrale. Les socialistes ont d'ailleurs une conception de l'Etat qui se rapproche beaucoup de l'an-

cienne conception monarchique. L'ancienne royauté, jusqu'au temps de sa décadence, fut socialiste. Sully organisa partout où il put, en France, des industries d'Etat. La tapisserie, la dentelle furent un temps monopolisées par l'Etat aussi bien que le sel, et il y avait, pour loger les blés et ensuite les répartir, des greniers d'Etat. Enfin les corporations, originairement organisées par l'Etat, étaient bien plus tyranniques encore que les syndicats d'aujourd'hui, qui sont dans l'enfance.

M. DEL. — Et les collectivistes?

M. DESM. — Il n'y a pas de collectivistes parmi les hommes d'intelligence sérieuse. Le collectiviste est un enfant un peu inférieur à Cabet, qui avait la candeur d'un adolescent. Tout ce que pourrait faire le collectivisme le plus absolu serait de déclarer que le sol est propriété nationale. Et après, rien. Car, avant cette déclaration qu'on aurait vu venir, un immense morcellement se serait produit et l'Etat se trouverait en présence d'une infinité de petits propriétaires, réels ou fictifs, peu importe, mais pratiquement inviolables. Quant à la grande industrie, si on y touche, elle meurt; et quant à la fortune mobilière, elle se rit de tout. D'ailleurs, il en est de l'ordre social comme de l'ordre naturel. En détruisant

un rouage qui paraît inutile, on en détruit, sans le savoir, un autre dont l'utilité était vitale. Qui sait si l'abolition des dix mille grandes fortunes françaises n'entraînerait pas la ruine de toutes les aisances moyennes et, comme conséquence, ne provoquerait pas une misère, donc une ruine universelles? Vous connaissez la fable de Darwin?

M. DEL. — Dites.

M. DESM. — Si vous voulez cultiver avec succès le trèfle rouge, ayez beaucoup de chats.

M. DEL. — C'est incompréhensible.

M. DESM. — Que non. Les bourdons, en allant de fleurs en fleurs, fécondent le trèfle rouge. Sans bourdons, pas de trèfle rouge. Or les mulots détruisent les nids de bourdons. Or les chats détruisent les mulots et, quand il n'y a pas de mulots, il y a beaucoup de bourdons et le trèfle rouge, fécondé, donne de la semence pour la saison suivante.

M. DEL. — C'est joli.

M. DESM. — Je crois bien.

M. DEL. — Et alors ?

M. DESM. — Et alors, nous avons une chambre où il y a deux majorités : l'une anti-socialiste, l'autre anti-cléricale.

M. DEL. — Ceci me plaît assez, mais vous me paraissez bien optimiste aujourd'hui.

M. DESM. — Il y a des jours...

M. DEL. — J'ai peur que vous ne preniez vos désirs pour des réalités.

M. DESM. — Mais, mon ami, tous les hommes en sont là. Le monde politique, comme tous les mondes, est une représentation de notre esprit. Il est ce que nous croyons qu'il est.

M. DEL. — Vous m'offrez une bien médiocre certitude.

M. DESM. — Demandez-moi des doutes ; ne me demandez pas des certitudes. Mais vous, en avez-vous?

M. DEL. — Hélas! non.

XXII

1er juillet.

Le Bonheur

M. DELARUE. — Bonjour, mon cher ami, je vous annonce une grande nouvelle.

M. DESMAISONS. — Merci. Je m'ennuyais. Cela va me distraire.

M. DEL. — Vous n'avez pas l'air bien ému?

M. DESM. — Faut-il donc que je sois bien ému? C'est que je n'aime pas les émotions.

M. DEL. — Tenez-vous bien alors.

M. DESM. — Si je prenais un cordial?

M. DEL. — Prenez un cordial.

M. DESM. — Non, un cigare me suffira. Avec un bon cigare je puis braver beaucoup d'émotions.

M. DEL. — Bien. Y êtes-vous?

M. DESM. — J'y suis.

M. DEL. — Attention.

M. DESM. — Parlez.

M. DEL. — La question sociale est résolue.

M. DESM. — Ah!

M. DEL. — C'est comme je vous le dis.

M. DESM. — Et quel est l'heureux coquin?...

M. DEL. — M. Jaurès.

M. DELM. — Cela ne m'étonne pas. Un homme si éloquent!

M. DEL. — Si éloquent que j'en suis encore tout abasourdi.

M. DESM. — Vous y étiez?

M. DEL. — J'y étais.

M. DESM. — Cela fut long.

M. DEL. — Cela fut trop court. Quel génie! Quelle fanfare! C'est une musique militaire que

cet homme-là ; trombones et trompettes, pistons, tambours et fifres.

M. DESM. — Et quelle est la solution?

M. DEL. — Il a dit... Il a dit ce que disent trombones et trompettes, pistons, tambours et fifres.

M. DESM. — Beaucoup de bruit. Un bruit agréable?

M. DEL. — Un bruit martial, quelque chose comme la marche de la « Fille du Régiment ».

M. DESM. — C'est de la musique un peu ancienne.

M. DEL. — Oui, ce fut un peu rococo. Je me croyais en 1840, aux temps de Cabet et de l'Icarie.

M. DESM. — Vous avez lu le « Voyage en Icarie »? J'en ai la première édition. C'est un ouvrage comique et je ne crois pas que M. Jaurès fasse jamais oublier le bonhomme Cabet.

M. DEL. — Tous les deux font le même rêve...

M. DESM. — Le bonheur universel.

M. DEL. — Partis du même principe...

M. DESM. — Les injustices sociales...

M. DEL.— Ils entreprennent le même voyage...

M. DESM. — Et abordent à la même Icarie. Il n'y en a qu'une. Quand la terre était encore peu connue, on mettait Icarie au Texas, ou dans les

montagnes de la Lune. Aujourd'hui, on la situe dans l'avenir. C'est toujours Icarie. Thomas Morus appelait ce pays-là Utopie et les petits utopistes du temps présent l'appellent la Cité future. Les hommes sont si nigauds que de donner un nom nouveau à une vieille chose, ils croient avoir conçu une chose nouvelle. La cité future, c'est nouveau comme l'âge d'or et comme le paradis terrestre. Mais les rêves que les anciens mettaient au passé, les utopistes du jour, imitant d'ailleurs les Chrétiens millénaires, les mettent au futur. L'autre jour, nous avons vu que la politique n'est que de la sémantique; la sociologie n'est que de la grammaire. L'humanité conjugue éternellement ses verbes tantôt au passé, tantôt au futur, et l'infinitif, qui serait la stabilité, lui échappe éternellement.

M. DEL. — Mais elle conjugue aussi au présent.

M. DESM. — Le présent n'est qu'une oscillation entre le passé et le futur. Le présent n'existe pas. « Je suis heureux », cela veut dire : « Je viens d'être heureux », ou bien : « Je vais être heureux. » C'est un aveu ou un espoir. Ah ! il serait bien intéressant de lire une grammaire qui tiendrait compte de toutes les nuances du langage et de toutes les nuances de l'esprit ! Une telle grammaire nous apprendrait que si le pré-

sent a quelquefois l'intention d'exprimer un état actuel, il exprime le plus souvent un état futur ou un état passé, surtout un état passé. Mais que de remarques curieuses ne ferait-elle pas, cette grammaire! Elle constaterait que presque toute la littérature française jusqu'à la moitié du dix-huitième siècle est écrite au passé ou au présent, qui est un passé immédiat. L'emploi du futur date des rêves pré-révolutionnaires. Il diminua beaucoup, après la première faillite de la Révolution. Balzac écrit au présent avec une tendance à situer ce présent dans un passé très récent. Stendhal, au contraire, s'oriente vers le futur, avec toutes les précautions de son esprit soupçonneux. En Michelet le passé et le futur se livrent d'ardents combats : jamais homme n'eut dans l'esprit aussi peu de stabilité. Renan se tourne vers le passé, franchement. Dans la suite, la plupart des intelligences regardèrent l'avenir. Aujourd'hui, à part un groupe d'esprits sérieux, mais craintifs, qui vivent dans le passé, à part deux ou trois têtes solides qui travaillent à fixer dans leurs nerfs la sensation du fugitif présent, tous les hommes galopent frénétiquement vers un futur chimérique. Tous crient d'une voix éperdue, comme les Dix Mille de Xénophon : Θάλαττα! Θάλαττα! Mais les Dix Mille virent la

mer et les rêveurs d'aujourd'hui ne verront que la misère et la mort.

M. DEL. — Vous êtes dur. J'aime mieux M. Jaurès. Il est tonitruant, mais bon enfant. C'est un Jupiter bénin.

M. DESM. — Un Jupiter familier, Jupin.

M. DEL. — C'est cela. Enfin, s'il nous a un peu étourdis, il nous a bien amusés et bien consolés.

M. DESM. — Vous avez besoin d'être consolé?

M. DEL. — Moi? Vous vous moquez. Je dis nous, parce que je fraternisais, sous l'éloquence de ce sermon, avec un tas de braves gens, heureux de songer qu'ils auraient un jour l'espoir d'être heureux, plus tard, dans le futur. Le paradis ouvrait ses portes. Ils voyaient les anges, ils entendaient la musique, ils respiraient l'encens de la « grande église socialiste ». C'était capiteux comme un ballet de féerie où l'on respire la sueur de beaucoup de femmes...

M. DESM. — Delarue!

M. DEL. — Qu'ai-je dit?

M. DESM. — Vous vous êtes égaré vers les coulisses du Châtelet.

M. DEL. — C'est que j'ai encore plus de goût pour le paradis de Mahomet que pour celui de Jaurès.

M. DESM. — Vous pratiquez l'un sans désirer l'autre?

M. DEL. — C'est cela. Je dois vous dire, cependant, que la Cité future de M. Jaurès m'apparut d'abord comme une vaste débauche. Je vis une invasion de prolétaires égayés entrant chez les riches, la chanson aux lèvres. On expropriait joyeusement, en cadence. Alors je pensai aussi au *Bourgeois gentilhomme* en considérant tous ces braves compagnons en train de s'initier par une effraction légale et fraternelle aux jouissances des intérieurs cossus. Puis la vision se fit morne, car je me représentai combien tout cela serait ridicule et triste...

M. DESM. — Le désordre n'est jamais gai; ou s'il y a des désordres gais, comptez qu'ils sont ordonnés avec une science subtile et secrète. Enfin, quoi? Ils dépouilleront les riches pour revêtir les pauvres? C'est ça qui est une vieille chanson. Mais savent-ils seulement ce que c'est que la richesse? Ont-ils réfléchi que la moitié de la richesse est faite de crédit, c'est-à-dire de confiance? Que peut-on séquestrer? La terre, les immeubles, les outillages. Et après? L'Etat socialiste aura les voitures, mais les chevaux seront partis, les deux chevaux qui sont l'or et le crédit. Un domaine, une maison, une usine sans

argent pour les faire valoir, c'est une charrette sans cheval ou un train sans locomotive. Que pourra nous prendre l'Etat collectiviste?

M. DEL. — Quelques meubles, quelques livres.

M. DESM. — Ils feront des souliers pour leurs filles avec nos maroquins, mais leurs filles nous regretteront.

M. DEL. — Nous avons fait le bonheur de plus d'une fille du peuple.

M. DESM. — Depuis deux cents et peut-être trois cents ans, toute femme adroite et jolie, tout homme adroit et intelligent est presque toujours arrivé, en France, à ce qu'il a voulu. Je pourrais vous citer dix industriels ou négociants que j'ai connus, il y a quinze ans, à l'état d'ouvriers, de commis, de petits employés ; ils avaient de l'adresse et de l'intelligence. S'ils ont quelque raison, ils doivent se juger heureux.

M. DEL. — Mais les autres?

M. DESM. — Pour faire du pain, il faut de la pâte et du levain. Les uns sont le levain; les autres sont de la pâte. Quel pain fera-t-on, quand il n'y aura plus de levain ?

M. DEL. — Un pain nouveau, plus scientifique et peut-être plus propre.

M. DESM. — Ah! ça, est-ce que vous en êtes?

M. DEL. — J'avoue que je suis curieux, très

curieux, je verrais quelque chose avec plaisir.

M. DESM. — Mais vous ne verrez rien, soyez tranquille.

M. DEL. — Qui sait ?

M. DESM. — Alors vous donnez dans l'utopie.

M. DEL. — Non, mais, enfin, on me promet le bonheur, et c'est bien tentant.

M. DESM. — Vous raillez, mais cela ne fait rien, je vous comprends. Vous voulez dire que les maîtres du peuple seront toujours ceux qui pourront lui promettre un paradis. Ce n'est que trop vrai. Après les chrétiens, les prêtres socialistes. Nietzsche a écrit de bien belles choses sur l'exploitation de l'idée de paradis.

M. DEL. — Si j'étais plus jeune, je m'y mettrais.

M. DESM. — Erreur. Vous dites cela après coup. Le véritable prêtre sent sa vocation à quinze ans. Voyez Julien Sorel.

M. DEL. — Vendre du paradis, vendre du paradis !

M. DESM. — Ah ! c'est un beau commerce !

M. DEL. — Et savez-vous ce que je pense, mon cher ami ? C'est un commerce qui ne va pas sans quelque noblesse.

M. DESM. — Quand on y croit.

XXIII

15 juillet.

Innocents

M. DESMAISONS. — Si nous parlions un peu de l'affaire Dreyfus ?

M. DELARUE. — O ! non, je vous en prie !

M. DESM. — Et pourquoi cela ?

M. DEL. — Mais c'est périmé. Ce n'est même plus de l'histoire, c'est de la préhistoire. Cela remonte à l'âge de la pierre, à l'époque des cavernes. Dreyfus était un contemporain du mammouth ou des cités lacustres.

M. DESM. — Oui, c'est un peu ancien, — et pourtant, c'est peut-être nous qui avons vieilli, et non pas cette singulière histoire.

M. DEL. — Je n'y ai jamais pris grand intérêt.

M. DESM. — C'est un genre que vous vous donnez, mon cher ami.

M. DEL. — Non, je vous assure. D'ailleurs, rappelez vos souvenirs.

M. DESM. — Je crois que le plus détaché, c'était encore moi.

M. DEL. — Là, vous allez me voler mon attitude, maintenant.

M. DESM. — Si peu que je vous avouerai que je prends goût à cette affaire, depuis qu'elle n'intéresse plus personne.

M. DEL. — Affectation.

M. DESM. — Principe. Vous connaissez le livre du jour : *Ce qu'il faut lire?*

M. DEL. — Naturellement. Il m'a même déjà coûté plus de deux cents francs d'ouvrages que je ne connaissais pas, — et qu'il faut lire, cela est évident.

M. DESM. — Eh bien, moi, mon cher, je ne lis que les livres qu'il ne faut pas lire. Croyez-moi, ce sont les seuls qui soient amusants. Or, il ne faut plus s'intéresser à l'affaire Dreyfus ; donc je m'y intéresse.

M. DEL. — Et vous y comprenez enfin quelque chose ?

M. DESM. — Moins que jamais, mais je ne désespère pas. Dans les romans ordinaires, le commencement est généralement assez clair. Ce n'est que vers la fin que l'auteur, énivré d'encre, déraille ou somnole. Dans le roman Dreyfus, la nuit se fait dès les premières pages. On ne comprend ni pourquoi cet officier riche eût vendu pour quelques sommes de médiocres paperasses,

ni pourquoi, s'il était innocent et inoffensif, on eût ourdi contre lui un complot aussi gros...

M. DEL. — Les hommes sont très méchants, mais surtout très bêtes.

M. DESM. — Sans doute, mais il y a tout de même là un dilemme inquiétant.

M. DEL. — Si vous saviez la vérité, comprendriez-vous davantage? Les mobiles vous demeureraient également obscurs, même étalés au grand jour. L'histoire s'est passée dans une coterie dont la psychologie nous est inaccessible. La mentalité militaire et la mentalité ecclésiastique sont toutes les deux impénétrables à qui les regarde du dehors. Et ceux qui les regardent du dedans, ceux qui font corps avec ces milieux particuliers, sont nécessairement incapables d'en dissocier les éléments. Je dirai même que les transfuges qui nous font des confidences sont, de tous peut-être, les moins qualifiés pour analyser un secret dont ils n'ont pas compris la valeur, s'ils l'ont pénétré, ou dont ils n'ont pas été jugés dignes.

M. DESM. — Non, laissons ces mystères. Ou plutôt, trouvons-en la clef. Nous sommes dans la domaine des passions. Or, le principe de la passion, c'est la foi. Tout ce que l'on fait au nom de la foi est juste.

M. DEL. — Vous n'expliquez rien.

M. DESM. — Laissez-moi continuer. Je cherche. J'ai la clef. Il faut maintenant qu'elle entre dans la serrure; je tâtonne, mais elle entrera.

M. DEL. — Si c'est la bonne.

M. DESM. — C'est la bonne. Vous connaissez le mécanisme du mensonge destiné à couvrir un premier, puis un second mensonge, et ainsi de suite ? Supposons donc, dans ce bureau où il est détesté, une entente pour déconsidérer légèrement Dreyfus. On ne désire d'abord que se débarrasser de lui et des propos en l'air suffiront. Mais, au « rapport », ces propos sont pris très au sérieux : alors on se met en mesure de les prouver. Les mensonges, les forgeries s'accumulent, et aucune manœuvre ne paraît déloyale à ces hommes loyaux, parce que leur honneur est en jeu et que l'honneur est article de foi. J'ai entendu donner cette explication. Cela est plus invraisemblable que celle que l'on tire des idées mystiques anti-juives. Cependant le mysticisme s'allie fort bien avec l'esprit militaire. Maintenant un fait semble certain, c'est que des documents disparurent des bureaux de l'Etat-Major, et que, si Dreyfus ne fut pas le coupable, ce coupable est demeuré inconnu.

M. DEL. — Par quel bout que l'on prenne cette histoire, elle est absurde.

M. DESM. — Enfin, l'illustre coupable va prochainement passer à l'état d'innocent. Il va être innocent comme tout le monde, comme vous, comme moi-même. Etat charmant et appréciable.

M. DEL. — Mais puisqu'il est gracié, libre, remis en possession de sa fortune et de sa famille?

M. DESM. — Ils ont tous besoin d'une réhabilitation officielle, ces innocents. Pourquoi ne pas réhabiliter aussi les coupables? Y a-t-il des coupables? Il y a, je pense, des animaux domestiques et des animaux sauvages; il y a des herbivores et des carnivores. La sociologie en est encore où nous voyons la zoologie des almanachs et des magazines illustrés: animaux utiles et animaux nuisibles.

M. DEL. — C'est un point de vue.

M. DESM. — Pratique, oui, mais non pas scientifique. Que l'on avoue alors que la sociologie n'est que de l'empirisme.

M. DEL. — Ce doit être un peu dur, tout de même, de s'en aller au bagne, quand on n'a pas mérité le bagne.

M. DESM. — Et quand on l'a mérité, est-ce moins dur ? Et le mérite-t-on jamais? A quoi tiennent la culpabilité et l'innocence ? A des hasards intérieurs ou extérieurs ; à des erreurs

du système nerveux, à des rencontres. Les crimes prémédités, cause interne; les crimes non prémédités, cause externe. Un jeune homme honnête et doux s'assied sur un banc en traversant un jardin public : c'est sa première station vers le bagne. S'il avait contourné le jardin, ou s'il avait plu à ce moment, il n'aurait pas rencontre la femme qui lui fera commettre un crime.

M. DEL. — Il aurait commis un autre crime.

M. DESM. — Qu'en savez-vous? Il n'y a pas d'expérience possible en sociologie, parce qu'on ne rencontre jamais deux fois les mêmes éléments.

M. DEL. — Alors, vous désirez l'indulgence?

M. DESM. — Au point où nous en sommes, oui. Mais un peuple qui voudrait régner devrait être impitoyable pour tous les incurables, ceux de la pauvreté comme ceux du crime, comme ceux de la maladie. Avec la moitié de ce que l'on dépense pour prolonger la vie de quelques tuberculeux pauvres, on augmenterait la force utile d'une immense quantité de travailleurs sains et dispos. Mais non, et il semble qu'en cela comme en tout l'idéal social soit devenu d'obtenir une honnête moyenne : moyenne entre la l'intelligence et la bêtise, moyenne entre la force

et la faiblesse, moyenne entre la santé et la maladie.

M. DEL. — La santé insulte à la maladie, comme la richesse insulte à la pauvreté.

M. DESM. — Parfait. Mais puisque nous parlons d'innocents, j'ai eu communication d'une circulaire innocente que je veux vous faire lire. Il s'agit d'un roman moralisant. L'auteur envoie son livre, attend quelques jours, puis arrive une circulaire qui vous demande comment vous résolvez le problème posé à la page 366. Pour plus de sûreté la circulaire le reprend et le résume :

« Il existe entre la nature et la civilisation un conflit permanent, intéressant au plus haut point l'avenir de la race. La nature donne à l'homme, dès l'âge de l'adolescence, avec les facultés de la reproduction, le besoin créateur ; et la société, en dressant la barrière de ses mœurs et de ses complications matérielles, s'oppose à ce que l'instinct d'amour soit satisfait avant le moment social du mariage.

« Comment solutionner ce problème, au mieux de la santé, des élans impulsifs du génie de l'espèce, et des expériences de la vie civilisée ?

« 1° L'homme doit-il rester chaste jusqu'au mariage ? Ne craignez-vous pas que l'abstinence soit

une cause d'amoindrissement de ses qualités viriles?

« 2° Si vous pensez que l'individu doit accomplir sa fonction d'homme, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à l'époque où il sera capable de se charger d'une famille, comment estimez-vous qu'il puisse le faire, sainement, raisonnablement, sans nuire à son avenir, sans porter préjudice non plus à autrui? »

Hein? Qu'en pensez-vous?

M. DEL. — Innocence, innocence, tout n'est qu'innocence!

XXIV

1er août.

Dimanche

M. DESMAISONS. — Eh bien, mon cher ami, on va donc se reposer le dimanche?

M. DELARUE. — Voire, et qu'est-ce que l'on faisait donc jusqu'ici?

M. DESM. — Il paraît que l'on travaillait.

M. DEL. — Où?

M. DESM. — Dans des endroits secrets, dans des caves, dans les catacombes.

M. DEL. — Alors, plus de chemins de fer, plus de voitures d'aucune sorte, plus de restaurants, plus de cafés, le dimanche, plus rien? Je ne m'en suis pas encore aperçu.

M. DESM. — Et vous ne vous en apercevrez pas. Ceux qui ne travaillaient pas le dimanche continueront à ne pas travailler, et ceux qui travaillaient continueront à travailler. Telle est la loi.

M. DEL. — Alors?

M. DESM. — Alors, rien du tout. Il s'agit d'un hommage public au Décalogue. Il y a longtemps que le christianisme n'avait été, en France, à pareille fête. L'hommage a été unanime. Les curés ne disent rien, mais ils sont bien contents. Suivez ce mouvement, mon cher Delarue, il est curieux. Toute la politique sociale du vingtième siècle va consister à laïciser les enseignements de l'Eglise, tout en honnissant l'Eglise. N'est-ce pas Villiers de l'Isle-Adam qui a écrit un conte appelé *les Plagiaires de la foudre*? Nous allons avoir les Plagiaires de l'Eglise.

M. DEL. — Et je suis sûr qu'ils se croient très originaux, très hardis ?

M. DESM. — Evidemment. C'est le propre du plagiaire, et c'est aussi ce qui le rend si comique.

Le plagiaire peut, cependant, faire œuvre utile. Le principe de cette loi du repos n'est pas mauvais, c'est-à-dire qu'il est conforme aux tendances présentes de l'évolution des mœurs. La tendance au repos est très sensible. On a trop travaillé au dix-neuvième siècle et, résultat affreux, on a travaillé pour rien.

M. DEL. — Pour rien?

M. DESM. — Croyez-vous que le bonheur moyen soit plus élevé — style de statistique — aujourd'hui qu'en 1780?

M. DEL. — Oui, je le crois.

M. DESM. — Croyez-vous qu'il ait augmenté en proportion de nos efforts depuis cent vingt ans?

M. DEL. — Il est avéré que les hommes se plaignent aujourd'hui tout autant qu'à la veille de la Révolution.

M. DESM. — Si donc il y a eu une amélioration, elle n'est pas sentie.

M. DEL. — Les hommes se plaignent, mais ont-ils raison de se plaindre?

M. DESM. — La belle raison que la raison! Il s'agit de sensibilité. Il est certain qu'en travaillant douze et quatorze heures par jour les hommes du dix-neuvième siècle croyaient conquérir le bonheur pour eux-mêmes ou, au moins, pour

leurs petits-enfants. Or, il n'est rien arrivé du tout.

M. DEL. — Ils ont augmenté la fortune publique.

M. DESM. — Oui, je connais ce paradoxe : Tout ce qui profite à la ruche profite à l'abeille. Seulement les hommes ne sont pas des abeilles ; ils ont une vie individuelle et, même dans les plus basses régions, consciente. L'homme n'est pas nécessairement un animal social. Il peut vivre ou ne pas vivre en société. Le couple se suffit à lui-même. L'individu, au besoin, supporte la solitude absolue. L'abeille, au contraire, et tous les animaux exclusivement sociaux, périt si on la distrait du corps organisé dont elle fait partie. Donc, quand nous parlons des hommes, il nous faut, si nous ne voulons tourner le rouet vain de la métaphysique, considérer les individus un à un. Laissons la fortune publique. Elle est excessive en France, et d'ailleurs presque stérile, et peut-être nuisible. La prospérité d'un pays fait-elle la prospérité des individus? Pour moi, je pense qu'il n'est pas très téméraire d'avancer que ce qui profite à la ruche humaine nuit à l'abeille humaine.

M. DEL. — Vous remplacez un paradoxe par un autre paradoxe. Le contraire d'une erreur n'est pas nécessairement une vérité.

M. DESM. — Aussi, je n'affirme pas, j'insinue, je propose. Quand il y a trop d'argent dans un pays, l'argent ne sert plus à rien.

M. DEL. — Vraiment?

M. DESM. — L'argent n'a plus de valeur que par grandes masses. La somme de revenus ou de gains qui donnait l'aisance ne procure plus qu'une misère honnête...

M. DEL. — N'en fut-il pas toujours de même ?

M. DESM. — Oui, peut-être. Tout est relatif. Alors, mettons que presque rien n'a changé. Nous en arrivons tout de même à la faillite du labeur intensif. Les hommes, ayant perçu cela, ont décidé de se reposer enfin, et je les approuve. Mais à quoi bon une loi impérative? Avez-vous réfléchi à l'illusion des législateurs? Ils se croient libres de voter une loi, comme s'ils n'obéissaient pas eux-mêmes à la plus impérieuse des lois, celle de l'opinion ! Ils croient que leurs lois dictent les mœurs, alors que c'est tout le contraire, et que ce sont les mœurs qui dictent les lois...

M. DEL. — Une loi comme celle du repos hebdomadaire serait donc inutile?

M. DESM. — Inutile en grande partie, puisqu'elle ne fait que sanctionner un usage ; mais nuisible, en tant qu'elle veut plier à l'usage général les individus et les groupes qui ont de bons

motifs pour s'y refuser. Il n'y a de bonnes lois que les conventions particulières. En somme, la loi dont nous parlons s'accorde avec les trois quarts des volontés et violente le dernier quart. Pour arriver à quelque chose de sensé, en fait de lois sociales, il faudrait les orner d'un article préparatoire ainsi conçu : « Ne seront forcés d'obéir à cette loi que ceux qui le voudront bien. »

M. DEL. — On obtiendra ce résultat par des exemptions...

M. DESM. — C'est ce que l'ancien régime appelait des privilèges. Il faut toujours en revenir là. Si tout le monde obéissait à toutes les lois, il n'y aurait plus de vie sociale. Deux systèmes seuls sont possibles, celui de la liberté, celui du privilège.

M. DEL. —Il est curieux de constater combien l'ancien régime monarchique, que l'on a tant honni, revient en faveur.

M. DESM. — C'est normal. Le passé est un si grand réservoir de nouveautés ! Vous avez vécu et moi aussi sous la férule de la théorie de l'évolution. Vous êtes encore convaincu que les espèces animales se sont modifiées lentement, que leur stabilité n'est qu'apparente, qu'elles évoluent, au contraire, vers de nouvelles formes...

M. DEL. — Sans doute.

M. DESM. — Eh bien, tout cela commence à être un peu démodé. D'abord, il semble certain qu'un très grand nombre d'espèces ne subissent plus aucune modification ni n'en peuvent plus subir. D'autre part on admet, depuis les travaux de De Vries, que des espèces nouvelles peuvent surgir tout à coup, qu'un produit peut naître, dissemblable de ses générateurs. On appelle cela la mutation, en opposition à l'évolution. On lui a donné aussi le nom de variation spontanée, ce qui est plus clair, quoique, en apparence, déraisonnable. Nous voici, en d'autres termes, revenus à une théorie voisine de l'ancienne théorie de la création. Jadis, c'était Dieu qui créait; maintenant, c'est la Nature. Mais, dans les deux cas, le mot création est le meilleur.

M. DEL. — Et qu'en pensez-vous?

M. DESM. — Je pense que c'est une théorie agréable, parce qu'elle nous permet de compter sur l'imprévu. Les oiseaux sont parmi les derniers venus et les moins imparfaits des vertébrés. Supposez que, dans une couvée de pigeons ou de corneilles, un oiselet se trouve doué d'une cervelle de grosseur et de richesse anormales, que cette tare — car cela serait d'abord une tare — se transmette de couvée en couvée. il

peut, en quelques générations, se dresser devant nous une espèce intelligente ou apte à l'intelligence. On n'explique plus guère autrement le développement monstrueux du cerveau humain et ses conséquences, la sensibilité et l'intelligence humaines...

M. DEL. — Vous me faites frémir. Je tiens à ma royauté.

M. DESM. — Oh! elle est à la merci d'un hasard. Le hasard, voilà notre maître. Un petit trouble heureux dans la circulation du sang qui baigne le cerveau futur d'un poulet et voilà née la race par qui nous serons peut-être un jour exterminés ou réduits en esclavage.

M. DEL. — Maintenant, vous me faites rire...

M. DESM. — M. Wells mettra cela en roman un de ces jours et vous ne rirez plus. Vous tremblerez devant les Oiseaux comme devant les Martiens.

M. DEL. — Au fait, c'est peut-être par un obscur pressentiment de cette destinée que l'humanité prend peu à peu le travail en dégoût?...

M. DESM. — Peut-être, mais quelle qu'en soit la cause, elle a raison.

M. DEL. — Elle veut se reposer, sur ses vieux jours.

M. DESM. — Et si c'était pour en recommencer de nouveaux ?

XXV

15 août.

Honneur

M. DESMAISONS. — Quand il y a des histoires de légion d'honneur, je pense tout de suite à César Birotteau, qui fut ruiné et puis failli, pour avoir été décoré.

M. DELARUE. — Moi, je pense à ce monsieur habitué des maisons Philibert et qui, avant d'entrer chez les houris, mettait son ruban rouge dans sa poche.

M. DESM. — Je pense à ceux qui en firent commerce, à ceux qui s'endettèrent, qui dînèrent de salade, pendant des années, pour verser à quelque Wilson le prix de cette vanité.

M. DEL. — Je pense à ceux...

M. DESM. — Oui, mais l'institution n'en reste pas moins très populaire, très utile et très morale. Elle continue d'inciter à une bonne conduite beaucoup de faibles qui, sans cela, se lais-

seraient rouler par la vie. Elle épargne à l'Etat bien des dépenses ; on pourrait la faire figurer pour des millions à l'actif du budget. Et quant à à sa popularité, elle est immense : voyez l'affaire Sarah Bernhardt.

M. DEL. — Ah! si le gouvernement avait eu cette activité et cet entêtement quand il s'agissait de l'affaire du Maroc!

M. DESM. — Mais alors il n'était pas soutenu par l'opinion. L'opinion, en France, se dérange rarement. Il faut des événements extraordinaires. L'opinion disait à M. Bourgeois, lors d'Algésiras : capitule, si tu veux. Elle dit à M. Briand : Tu ne capituleras pas. Et Sarah Bernhardt sera décorée.

M. DEL. — Je n'y vois pas d'inconvénient.

M. DESM. — Il n'y en a aucun et les gens qui siègent dans le petit temple rococo du quai d'Orsay se couvrent de ridicule. Quoi! refuser à une artiste d'une notoriété universelle la distinction que l'on vient d'accorder à cinquante agents électoraux!

M. DEL. — Mais ce que je ne comprends pas très bien, c'est le désir de cette femme à qui la vie a tout donné, qui a récolté dans l'applaudissement unanime tous les millions qu'elle a voulus!

M. DESM. — Les plaisirs de vanité sont presque incompréhensibles pour des philosophes de notre école. Nous mettons au-dessus de tout, n'est-ce pas? les plaisirs naturels, les plaisirs égoïstes, tout ce qui est jouissance réelle dans tous les ordres : physique, intellectuel, sentimental. D'autres, et la majorité des hommes, peut-être, estiment avant tout les plaisirs sociaux, les plaisirs qui se voient, qui excitent l'envie. Pour ces gens-là, être heureux, c'est paraître heureux. Vous connaissez la conclusion des Aventures du baron de Fœneste : — « *Enay*. Or ça, monsieur le baron, vous voyez la diversité de ces tableaux, de quelle bande aimeriez-vous mieux être? — *Fœneste*. J'aimerais bien mieux paraître dans le triomphe et dans la félicité. — *Enay*. Et moi y être véritablement. »

Etre applaudi, être loué, il y a des gens que cela console de tout ; et il y en a d'autres, au contraire, qui traînent, sous la gloire ou sous l'apparat de la fortune, une vie lamentable. Peut-être que les vaniteux sont plus utiles à la société, s'il est permis de considérer l'entité sociale en négligeant les réalités individuelles. Ils ne lui donnent pas son charme, mais ils lui donnent son éclat, son mouvement. La vanité est un principe d'action. D'ailleurs, il ne serait pas très rai-

sonnable de diviser les hommes en deux catégories: les vaniteux et ceux que l'on appellerait alors les voluptueux. Tous participent à ces deux qualités, sauf quelques monstres. Mais il y a en chaque homme une dominante. Il est bien évident que ceux qui courent après la croix sont des vaniteux, mais les voluptueux la reçoivent et n'en sont pas fâchés.

M. DEL. — J'avoue que pour ma part...

M. DESM. — Eh bien?

M. DEL. — Je ne dirais pas non.

M. DESM. — Et pourtant, si je vous connais bien, vous n'êtes pas vaniteux?

M. DEL. — Je ne suis pas précisément un voluptueux, non plus.

M. DESM. — N'avons-nous pas dit qu'il fallait choisir entre les deux, — avec les nuances?

M. DEL. — Je crois que je suis surtout un curieux.

M. DESM. — Mais cela rentre dans la volupté, cela! L'amour lui-même, qui tend si naturellement à la volupté, est fait de curiosité, presque entièrement. Et c'est ce qui explique la brièveté de la plupart des amours, qui meurent, dès que la curiosité est satisfaite. C'est la curiosité qui fait les Don Juan. Il y a aussi de la vanité chez eux, mais elle ne vient qu'après, tout à la fin,

et encore! Le véritable Don Juan ne pense jamais à son amour de la veille ; il pense très peu à son amour du moment, et beaucoup à son amour de demain.

M. DEL. — Oui, mais moi je n'ai jamais été infiniment curieux des choses de l'amour.

M. DESM. — Est-ce possible?

M. DEL. — Cela ne m'a jamais pris que par boutades. Ma curiosité se porte sur toutes sortes de choses à la fois. Dès qu'une chose remue ou fait du bruit, elle m'intéresse.

M. DESM. — Les vrais curieux sont rares.

M. DEL. — Je ne sais pas si je suis un vrai curieux, mais j'ai beaucoup de curiosité. C'est pour cela que cela m'amuserait peut-être d'être décoré. Je me demande quelle sensation cela me ferait éprouver.

M. DESM. — Ne vous demandez pas cela.

M. DEL. — Et pourquoi donc?

M. DESM. — Parce que vous ne serez jamais décoré.

M. DEL. — Qu'en savez-vous?

M. DESM. — Nous ne le serons ni l'un ni l'autre.

M. DEL. — On en décore de plus bêtes.

M. DESM. — Sans doute, mais la croix n'est pas un brevet d'intelligence. C'est un brevet

d'honorabilité. Or, avons-nous cultivé spécialement l'honorabilité, dans nos actes, dans nos paroles? Non, n'est-ce pas? Sans être des vauriens ni même des cyniques, nous ne nous sommes pas voués au respect des institutions établies, des préjugés, des règles morales. Et puis, voyons, avez-vous écrit une tragédie ou bien êtes-vous électeur influent?

M. DEL. — J'aimerais encore mieux écrire une tragédie. Croyez-vous que cela soit très difficile d'écrire une tragédie?

M. DESM. — Cela dépend. Vous ne feriez sans doute pas du premier coup l'*Iphigénie* de Racine, ni même celle de Moréas, mais vous arriveriez très vite à cette médiocrité honorable qui assure le succès près des gens graves. La tragédie confère l'honorabilité. Il faut qu'elle soit grecque. Savez-vous le grec?

M. DEL. — Nullement.

M. DESM. — Tant mieux, vous serez plus libre. Leconte de l'Isle suffit pour la fabrication courante. Tout le grec nécessaire au moulage d'une tragédie à la grecque est dans Leconte de l'Isle. Connaissez-vous le mot du médecin à un de ses malades qui souffrait à l'oreille et qui voulait, non pas être guéri, ce qui est impossible, mais savoir ce qu'il avait? — « L'oreille, comment

donc dit-on cela en grec? ος οτις, n'est-ce pas? Eh bien, vous avez une *otite.* » Dès que vous saurez écrire Electra, Klytaimnestra, Aigistos, Hippolutos, vous saurez faire une tragédie grecque.

M. DEL. — Merci, c'est trop difficile, et puis je crains le ridicule.

M. DESM. — Oui, vous seriez ridicule pour commencer, mais vous ne le serez plus quand vous serez décoré.

M. DEL. — Si encore c'était certain.

M. DESM. — C'est certain, tous les Hippolutos dans ce monde-là sont des Hippolutos Porte-Couronne.

M. DEL. — N'importe. J'y renonce.

M. DESM. — Renonçons, mon cher ami, renonçons à tout ce qui n'est pas réel. Ah! je suis revenu de bien des songes. Nous avons la paix. Jouissons de la paix.

M. DEL. — C'est une noix qui est quelquefois vide.

M. DESM. — Oui, la paix est morne, souvent. Tous ces jours qui recommencent, toujours les mêmes !

M. DEL. — Vous n'aimez donc plus la vie?

M. DESM. — Beaucoup, mais c'est elle qui ne m'aime plus tous les jours !

M. DEL. — La vanité est peut-être un élixir?

M. DESM. — Ou même un philtre.

XXVI

1er septembre.

Eglises

M. DEL. — Parlons sérieusement.

M. DESM. — Quoi de plus sérieux que mon langage? On ne peut pas à la fois réfléchir et agir. On ne peut pas à la fois créer et critiquer. Ils ont agi, ils n'ont pas réfléchi. S'ils avaient réfléchi, ils n'auraient rien fait.

M. DEL. — Peut-être, mais comment vont-ils se tirer de là?

M. DESM. — Ah! ce sont les inconvénients de l'action. En des conjonctures analogues, les bons bergers de 1792 devinrent tout à coup enragés et imaginèrent la guillotine. Louis XIV, surpris de n'être pas obéi, après son édit de révocation, avait inventé les dragonnades...

M. DEL. — Et tout alla très bien ensuite.

M. DESM. — Parce que c'était l'action de tous contre quelques-uns. Mais aujourd'hui, comme en

1792, ce sera l'action de quelques-uns contre l'autre moitié. Dans ce cas, la violence ne réussit jamais. Il ne faut persécuter que les faibles, ceux qui sont vaincus d'avance. Alors, c'est tout plaisir. La question est de savoir si les catholiques sont vaincus d'avance.

M. DEL. — Vous êtes sinistre. Pourquoi ne pas laisser tranquilles des gens si parfaitement inoffensifs? Il y a bien la moitié, peut-être les trois quarts des Français que cette question n'intéresse nullement.

M. DESM. — La loi de séparation n'aurait intéressé presque personne, c'est-à-dire que les croyants eux-mêmes l'auraient acceptée volontiers, si elle avait été un acte d'indifférence ; elle semble un acte de fanatisme et alors elle intéresse tout le monde. On ne cherche jamais à supprimer une religion que pour en imposer une autre. Mais ce qu'il y a de comique, c'est que c'est toujours la même. Vous avez vu un enfant qui ne veut pas manger sa soupe? Sa bonne emporte l'assiette, la rapporte au bout d'un instant, en disant au petit être méchant et sot : « Voilà, c'est une autre soupe toute nouvelle ! » Et l'enfant la trouve très bonne et la mange. Telle est l'humanité. Etes-vous chrétien ? nous demandait-on autrefois. Etes-vous laïque et républicain?

nous demande-t-on maintenant. Ah! laissez-nous être des hommes! Otez-nous toutes ces épithètes domestiques! Qu'on nous laisse boire aux mamelles de la vie, qu'on nous laisse penser au drame physique dont nous sommes les humbles héros!

M. DEL. — J'aime à vous voir en colère. Cela ne vous arrive pas souvent.

M. DESM. — J'ai bien plus de tristesse que de colère, et ma tristesse vient de ce que je ne puis m'intéresser à presque rien de ce qui passionne les hommes. Indifférence religieuse, indifférence morale, indifférence politique...

M. DEL. — Cela devrait faire votre joie, au contraire.

M. DESM. — Cela dépend des moments. Il est certain que cela nous assure une certaine lucidité d'esprit.

M. DEL. — Profitons-en pour résoudre la question présente.

M. DESM. — Résoudre une question! Y pensez-vous? Quel gaspillage! Résoudre les questions! Ah! ça, vous menez la vie à grandes guides, vous! Non, non, soyons économes. Echangeons modestement quelques paroles inutiles sur les questions du jour. Que pensez-vous de ce pape?

M. DEL. — Je croyais que nous voulions être sérieux?

M. DESM. — Mais je suis très sérieux. Que pensez-vous de ce pape?

M. DEL. — Eh! que voulez-vous que je pense d'un pape?

M. DESM. — Mais encore? Vous plaît-il?

M. DEL. — Et pourquoi voulez-vous qu'il me déplaise?

M. DESM.— Moi, je l'aime. Il est bien l'homme de sa fonction, l'homme de sa foi. Il ne prend conseil ni de l'opinion publique, ni de l'opinion privée des gens d'expérience : il interroge le Saint-Esprit. Voilà une excellente attitude.

M. DEL. — Et le Saint-Esprit lui répond?

M. DESM. —Le Saint-Esprit répond toujours à un pape, je suppose.

M. DEL. — Nous sommes loin de Léon X.

M. DESM. — Oui, assez loin. C'est un autre genre, le genre pieux presque aussi rare, parmi les papes, que le genre impie, car il y eut des papes de toutes sortes. Si haute que soit la fonction, elle ne change pas des caractères. Cependant les papes, presque tous italiens, furent presque tous des politiques. L'Italien est par excellence l'animal politique. Alors, un pape qui n'est que dévot, comme une vieille femme,

étonne. Savez-vous ce qui va arriver ? Non pas seulement la fermeture, mais la destruction de toutes les églises de France. C'est presque inévitable. Fermées, elles sont abandonnées. Abandonnées, elles s'en iront, plus ou moins vite, vers l'état de ruines. Chaque village avait son clocher; chaque village aura sa ruine.

M. DEL. — Cela aura un certain pittoresque.

M. DESM. — Et dans vingt ans, dans dix ans, après un revirement, non moins inévitable, on restaurera ces ruines, on y chantera des hymnes d'allégresse. A moins que, dans l'intervalle, elles n'aient été transformées en temples maçonniques. Cela est possible. Les paysans changeront de culte sans s'en apercevoir beaucoup, et pour peu que l'on récompense leur zèle, ils feront à la nouvelle idole un cortège fidèle. C'est par un mécanisme analogue que les temples païens devinrent des églises chrétiennes. Moi je penche plutôt pour la destruction radicale même de l'idée religieuse. Sans la Révolution, c'était en France un fait presque accompli. Il n'y avait plus guère, sous un clergé incrédule, qu'un troupeau mêlé d'indifférents et de superstitieux. Mais, alors, l'indifférence était en haut et la superstition en bas. Maintenant, les positions sont renversées, et c'est le peuple qui est devenu incrédule.

M. DEL. — Peut-être parce qu'il est devenu le plus fort.

M. DESM. — Excellente remarque : la partie forte et active d'une nation est toujours incrédule à la religion de la partie faible et paresseuse. Seulement, les aristocrates ont toujours connu l'art de feindre, art que le peuple ignore. Le suffrage universel devait conduire fatalement à l'incrédulité ou à la crédulité universelles, au système français ou au système belge. S'il y avait une réaction en France, ce qui est toujours possible, hélas! elle serait cléricale, abondamment cléricale.

M. DEL. — Ne sommes-nous pas capables de nuances ?

M. DESM. — Presque pas. Là où domine le nombre, c'est le régime de tout ou rien. Vous avez vu le suffrage universel jalousement patriote : vous le verrez internationaliste.

M. DEL. — J'aimerais assez cela, si le reste de l'Europe pensait comme vous.

M. DESM. — Assurément, mais il n'y paraît pas. De toutes les initiatives, c'était assurément la plus dangereuse à prendre, et elle est prise.

M. DEL. — Cela aussi a été une réaction.

M. DESM. — Oui, et il est évident que les Hervéistes proviennent de M. Déroulède, comme

les Dreyfusards proviennent de M. Drumont.

M. DEL. — Comme les anticléricaux proviennent du Sacré-Cœur...

M. DESM. — Ou de Lourdes...

M. DEL. — Ou de la boutique de saint Antoine de Padoue. Tout n'est qu'action et réaction. Regardons la politique en physiciens et non en sectaires. Il n'y a rien de définitif. Rien ne me fait rire comme la croyance en la perpétuité des formes religieuses, politiques ou sociales. L'état social actuel n'est pas le dernier mot de l'humanité, je ne le crois pas, mais le collectivisme, s'il règne jamais, n'en sera pas le dernier mot non plus. Les petits-neveux de ceux qui auront aboli la propriété individuelle la découvriront un jour et la proposeront comme une panacée au monde émerveillé. Ce mouvement alternatif se fait sentir dans tous les domaines, grands ou petits, sans exception.

M. DEL. — C'est vrai. Tenez, il y a six mois, tous les médecins vous ordonnaient de ne pas boire en mangeant. C'était le dogme du régime sec. La roue a tourné, et, maintenant, il faut boire.

M. DESM. — Et l'alcool, d'abord aliment, puis poison, puis re-aliment...

M. DEL. — Je crois que tout est vrai et faux à la fois.

M. DESM. — Je le crois aussi. Voilà une belle pensée.

XXVII

15 septembre.

Lois

M. DELARUE. — Eh bien, la voilà satisfaite, la tendance au repos. Le but est atteint. On va se reposer follement, avec frénésie !

M. DESMAISONS. — Vous désirez faire des plaisanteries sur le dimanche anglais, prenez garde, il n'existe plus guère.

M. DEL. — Je le sais. Mais c'est précisément pour cela que nous l'adopterons. N'avez-vous pas admiré comme depuis cent cinquante ans les Anglais nous repassent, quand ils en ont retiré tout le profit social, leurs vieux usages? Les sports...

M. DESM. — Les sports, mais c'est nous qui les avions passés aux Anglais, jadis. Ne savez-vous pas la place que tenait le jeu de paume dans

la vie des grands et des riches au temps de Louis XIII? Les peuples comme les familles, comme les individus, s'imitent les uns les autres et c'est fort heureux, car il y a là un principe de renouvellement des plus féconds. L'invention n'est jamais qu'une imitation perfectionnée.

M. DEL. — J'aimerais mieux : imitation spontanée.

M. DESM. — Spontanée et perfectionnée. Il faut les deux termes. L'un manquera toujours aux lois sociales, et c'est pourquoi elles seront presque fatalement mauvaises. Excellente, l'idée du repos hebdomadaire a été gâtée, peut-être sans retour, par sa métamorphose en obligation légale. Il fallait laisser faire. La tendance était très forte. Nous serions arrivés peu à peu à l'obligation morale, bien plus puissante que les commandements des codes. Il est trop tard. Devenu obligatoire et légal, le repos ne tardera pas à peser à ceux-là mêmes qui en profiteront le plus. Ce plaisir surveillé par le gendarme deviendra odieux; la vanité s'en mêlera, et il en sera du dimanche social comme du dimanche religieux. Mais les lois, par cela même qu'elles sont des lois, sont presque toujours extravagantes. Celle du repos commence par ne faire aucune distinction entre les genres de travail. Voulan

être sociale, elle est anti-naturelle. Le travail est varié comme la vie elle-même. Mais la loi ne connaît que l'unité. Elle établit d'abord des moyennes, alors que la moyenne n'est qu'un artifice de mnémotechnie. Balzac, qui a deviné tant de choses, a posé un principe par lequel on démontrerait peut-être que les lois sont un principe d'anarchie.

M. DEL. — Vraiment !

M. DESM. — Oui, vraiment. Ce principe, le voici : la société est basée sur l'inégalité, et les lois sur l'égalité. En d'autres termes, on ne peut, faire une loi qu'en supposant tous les hommes égaux; or, tous les hommes sont inégaux, et inégaux à peu près en tout. Cependant, on peut socialement, les grouper par catégories. La loi conviendra à merveille à l'une de ces catégories; toutes les autres seront sacrifiées. Supposez une cordonnerie où l'on ne trouverait de chaussures que de la pointure moyenne : telle est la loi. Voulez-vous que je vous accorde que cette pointure moyenne chaussera très bien le plus grand nombre? Je le concède. Mais s'il se trouvait que c'est précisément le petit nombre qui représente la part intéressante de la nation?

M. DEL. — Vous êtes aristocrate.

M. DESM. — Oui, si nous nous mettons devant

la société comme un naturaliste devant les animaux de la forêt. J'admire les plus forts, les plus beaux, les plus intelligents, les plus rares. Cela va de soi. Mais il n'est pas question de cela dans ma critique de la loi. J'admets encore que les catégories que j'ai supposées sont égales entre elles par la somme d'utilité générale qu'elles contiennent...

M. DEL. — Dans ce cas, la loi doit protéger la catégorie la plus nombreuse contre l'autre ou contre les autres.

M. DESM. — Je le veux bien. Ce sera alors le triomphe d'une force opprimant d'autres forces...

M. DEL. — Eh bien?

M. DESM. — Je réfléchis... Si nous parlions d'autre chose? Je ne me comprends plus très bien moi-même. Ah ! qu'ils sont heureux ceux qui peuvent discourir de tout sans prendre garde aux conséquences logiques! Je voudrais mettre debout de beaux raisonnements qui feraient de belles architectures... C'est difficile, les pierres ne veulent pas tenir les unes au-dessus des autres.

M. DEL. — Châteaux de cartes.

M. DESM. — Tout n'est que châteaux de cartes. Une loi construit, l'autre démolit, et ainsi

de suite. Que l'homme est un animal prétentieux et ridicule !

M. DEL. — La pire de ses prétentions, n'est-ce pas celle de vouloir établir le bonheur des générations futures?

M. DESM. — Au moins témoigne-t-elle d'un bon naturel. Mais c'est une grande vanité, toute pareille à celle qui pousse les familles à rédiger pour les enfants un soigneux programme d'existence. Les sages sont peut-être ceux qui vivent au jour le jour, ceux qui font profession de considérer le lendemain tel qu'un impénétrable mystère.

M. DEL. — J'ai toujours été un peu ainsi. On me fait rire en me parlant de l'année prochaine...

M. DESM. — Et pourtant, tout au fond de vous-même, vous faites des projets?

M. DEL. — Oui.

M. DESM. — L'espérance est invincible. Quel beau mot aurait dit Molière s'il avait retourn son galant aphorisme! Belle Philis, on espère encore, alors même que l'on désespère. C'est pourquoi, nous continuerons à régler l'avenir et à composer des lois éternelles. Aimeriez-vous à être législateur?

M. DEL. — Beaucoup, pour observer mes collègues en législation.

M. DESM. — On doit jouir dans ce milieu d'une qualité de bêtise vraiment supérieure. Songez à tous ces braves gens qui ont fabriqué cette loi du repos, sans s'inquiéter du mécanisme d'un restaurant, d'un hôtel, d'une ferme! Roulement, avec ce mot, ils ont cru résoudre tous les problèmes du travail et du repos combinés ! Ils ont cru que toutes les pièces de la mécanique sociale étaient interchangeables !

M. DEL. — Mais dans ce choix du dimanche, dans ce souci de réunir une fois par semaine tous les membres d'une famille, ne trouvez-vous pas quelque chose de touchant?

M. DESM. — Je ne suis pas insensible aux sentiments honnêtes, mais je crois aussi que les dimanches familiaux perdront beaucoup de leurs charmes quand ils seront devenus obligatoires. C'est l'histoire des hommes qui épousent une maîtresse adorée. Dès qu'elle est devenue la femme forcée, ils songent à la femme impossible, ou bien ils rêvent qu'il y a de belles soirées au cercle ou au café. Les inventeurs du devoir conjugal ont créé les délices de l'adultère. Les inventeurs du repos obligatoire créeront les délices du travail clandestin.

M. DEL. — Vous l'avez déjà dit, et je suis de votre avis, mais nous oublions la rapacité de ces

patrons qui condamnaient leurs employés au travail perpétuel.

M. DESM. — N'avaient-ils point les grèves, les coalitions, les ententes? Je vous l'avoue, je déteste le principe même des lois sociales. Je n'admets que les accords particuliers et temporaires. Quoi ! défendre de travailler ! Mais pourquoi pas alors ordonner de travailler? Ce sont des propositions de même ordre. Le commandement du travail est d'ailleurs un des principes du collectivisme.

M. DEL. — Et un principe logique.

M. DESM. — Voilà le mot terrible et avec lequel on domestiquera nos enfants. La logique est bonne dans les raisonnements ; elle est mauvaise dans la vie. La vie, c'est l'imprévu. Voyez comme nous avons de la peine à concilier l'ordre de nos vêtements avec l'ordre des températures, c'est-à-dire notre volonté particulière avec la volonté générale et toujours mystérieuse de la nature. Il est encore bien plus difficile de concilier les vues de notre logique intellectuelle avec la marche des faits, qui est d'ordre physique. Faire des lois et les appliquer à la société, c'est notre occupation constante, et il n'en est peut-être pas de plus folle ! Il faudrait laisser la société secréter ses usages, lentement, à mesure

de ses besoins, comme un arbre transforme en feuilles la sève qui a d'abord vivifié son bois. Laisser faire : ce principe, qui semble anarchiste, est peut-être celui de l'ordre, car je ne conçois pas un ordre social qui ne soit en même temps un ordre naturel.

M. DEL. — Mais on vous dira que l'ordre social, quel qu'il soit, est aussi un ordre naturel.

M. DESM. — Oui, on nous dira cela, et on aura raison. Ce qu'il y a d'agréable dans nos discours, c'est que nous en revenons toujours à notre point de départ : nous partons du doute et nous revenons au doute.

M. DEL. — Ah ! nous n'avons pas l'esprit dogmatique !

M. DESM. — J'en rougis !

XXVIII

15 octobre.

Encycliques

M. DESMAISONS. — Vous n'avez pas l'air de vous intéresser beaucoup à l'encyclique *Gravissimo?*

M. DELARUE. — Je m'y intéresse fort peu, en effet.

M. DESM. — Vous avez tort. Pour moi, je trouve que c'est un morceau d'éloquence des plus audacieux.

M. DEL. — Je ne l'ai pas très bien lue.

M. DESM.— Mais vous avez lu ce qu'on en dit?

M. DEL. — Sans doute, quoique sans ardeur.

M. DESM. — Enfin, vous êtes au courant de la question?

M. DEL. — A peu près.

M. DESM. — Le commentaire de M. Brunetière vous est connu ?

M. DEL. — Oui, et il m'a semblé y trouver cette insinuation que le pape ne savait pas très bien ce qu'il voulait.

M. DESM. — J'y ai trouvé autre chose, non pas dans la consultation de M. Brunetière, mais dans l'Encyclique. Le pape veut que l'on ne fasse rien, — et on ne fait rien. Le pape crie à des gens qui se noient, mais qui se débattent encore : Enfoncez la tête sous l'eau! — Et les malheureux obéissent. Voilà ce que m'a appris ce document.

M. DEL. — Est-ce bien nouveau? Le pape, depuis plusieurs siècles, n'est-il pas accoutumé à rencontrer toujours l'obéissance?

M. DESM. — Non pas dans les choses temporelles; et la possession des biens ecclésiastiques, l'usage des églises ressortissent au temporel, il me semble. Avant la révolution, les évêques, les curés, les abbés étaient nommés par le roi, par des seigneurs, et on ne vit jamais aucun pape regimber contre des choix bien faits pour contrister même un honnête indifférent, ami de la logique. Un évêque désigné par le roi, c'est-à-dire par le pouvoir civil, était civilement évêque, jouissait des biens, revenus et privilèges de son évêché : ensuite, il s'accordait avec Rome. Il s'accordait toujours. Richelieu, Louis XIV nommaient un évêque comme aujourd'hui on nomme un préfet et sans davantage consulter le pape. « Vous m'avez donné *Benedicite* et moi je vous donne *Grasse.* » Le petit Godeau, abbé galant, fut ainsi nommé évêque pour avoir bien troussé un sonnet laudatif. Bois-Robert, qui était déjà chanoine et qui avait les vices les plus malpropres, fût devenu évêque s'il l'avait voulu, mais il préféra le théâtre et les pages. Les évêques de jadis, du temps où régnait la foi, Richelieu, quand il faisait jouer quelque *Mirame*, les utilisait comme « ouvreuses ». Des évêques plaçaient dans les loges les invités du cardinal. Mais cela aussi, c'était du temporel, apparemment, et

Rome n'eut jamais aucune objection contre l'usage singulier que faisait des successeurs des apôtres le tout-puissant pouvoir civil. L'ancienne royauté n'a jamais reconnu au pape, en France, qu'un seul droit, celui de fulminer contre l'hérésie, et encore avait-il à vaincre le Parlement qui se piquait d'idées en fait de théologie. Dans la France que les sots de l'enseignement primaire nous montrent asservie à Rome, Rome n'était rien. Le dogme sauf, un dogme purement abstrait, Rome n'avait qu'à se taire, et elle se taisait. On vit des princes, d'abord évêques, puis mariés, refuser de rendre leurs bénéfices et le temporel de leur évêché, questions dont Rome ne se mêla jamais, questions de discipline civile et d'usage. Quant à ces revenus et bénéfices ecclésiastiques généralement dévolus au titulaire civil de l'évêché, de l'abbaye ou de la cure, le roi souvent les scindait entre plusieurs privilégiés, il les attribuait à des militaires à titre de retraite, il les désignait pour assurer quelque travail d'intérêt général. Les biens de l'Eglise étaient les biens de la nation, trésor où l'on puisa sans cesse, réserve qui aurait pu être d'une utilité immense si elle avait été mieux administrée.

M. DEL. — Tout cela est très bien, mais l'Encyclique!

M. DESM. — Attendez. Nous y arrivons, et même nous y sommes. Vous comprenez, je pense, que le pape n'avait, jadis, aucun pouvoir sur le temporel de l'Eglise de France. Or, ce qu'il demande aujourd'hui, c'est de le régir à son gré. Il voudrait que la loi reconnût la hiérarchie ecclésiastique et voudrait aussi que cette même loi reconnût aux curés et aux évêques la possession des biens d'église. Alors, par le jeu même de cette heureuse hiérarchie, le pape se trouverait, dans la pratique, propriétaire de toutes les églises et cathédrales de France.

M. DEL. — Il est de toute nécessité que chaque église, avec ses dépendances, appartienne, au contraire, à une société particulière.

M. DESM. — C'est l'évidence même. Nous avons des lois très mal faites et même ridicules. La loi de séparation est sensée et logique. On pouvait reconnaître l'Eglise comme une personne morale; on ne peut la reconnaître comme une personne civile. Une société qui détiendrait en France cinquante mille propriétés serait un danger public et il faudrait immédiatement, non pas l'exproprier, mais la spolier.

M. DEL. — Notez que le propriétaire serait un étranger, un quasi-souverain étranger!

M. DESM. — La combinaison est vraiment trop

internationaliste. Mais comprenez-vous que des millions de Français, quand il s'agit de la terre, des pierres et du bois de leur pays, demandent à un évêque italien la permission de s'en servir? Cet esclavage à distance me révolte. Quoi, je ne suis pas juge de mon propre intérêt et il faut que je demande au pape la permission d'user de la maison que j'ai construite, moi et les miens, dans les siècles des siècles?

M. DEL. — Voyez-vous Bossuet obéissant au pape qui lui eût ordonné d'évacuer la cathédrale de Meaux?

M. DESM. — Les évêques, avec leur soumission excessive, donnent l'opinion qu'ils ne sont peut-être qu'une assemblée de peureux ou d'impuissants. Leur état veut qu'ils obéissent dogmatiquement au pape, mais quand il s'agit de l'usage des églises, ils n'ont pas plus à se soucier de l'opinion de Rome qu'un pieux particulier, s'il s'agissait de la location d'une maison. Le pape abuse partout, mais surtout en France, d'une autorité que notre bienveillance lui a laissé prendre. Cette prétention de régir l'usage de nos monuments historiques a quelque chose de comique. La papauté, à ces exigences, se hausse dans l'imagination du peuple, et s'abaisse dans l'esprit des sages.

M. DEL. — On dirait que vous le regrettez.

M. DESM. — Je regrette une querelle qui achève de partager en deux camps, de plus en plus ennemis, mes compatriotes, ceux qui conservent la tradition et ceux qui la veulent détruire. Ces deux partis auraient, je crois, bien des choses à apprendre l'un et l'autre. Ils sont d'ailleurs également ignorants, également infatués. Je connais la province, les campagnes. Le curé est très bas dans l'échelle intellectuelle, mais l'instituteur est plus bas encore : au lévite orgueilleux on a opposé un vaniteux contre-maître. L'un croit détenir la clef des plus grands mystères et c'est un pauvre homme qui s'habille en escamoteur pour exercer quelques conjurations inoffensives ; l'autre croit que tout est clair dès qu'on sait l'orthographe, l'arithmétique et le manuel des droits de l'homme. Ni l'un ni l'autre n'ont une vue philosophique de la vie, l'un parce que le mystère qui l'occupe n'est qu'une chimère, l'autre parce qu'il croit qu'il n'y a pas de mystère du tout. Tous deux d'ailleurs sont des paysans et, ne travaillant plus la terre, ils ne retrouvent une attitude naturelle que devant le broc de vin ou le pichet de cidre. C'est à la campagne, au spectacle des humbles évolutions de ces deux autorités, que l'on conçoit le mieux

la vanité des querelles religieuses, en voyant leur aboutissement. C'est une belle leçon d'anatomie sociale...

M. DEL. — Allez-vous continuer longtemps ?

M. DESM. — Non, j'ai fini.

M. DEL. — Ah ! tant mieux !

XXIX

15 octobre.

Nuances

M. DESMAISONS. — Eh bien, nous ne nous sommes pas ennuyés depuis quinze jours : l'aventure de l'abbé Delarue, la manifestation des boulangers, le discours de M. Clemenceau...

M. DELARUE. — Toutes sortes de motifs d'agrément.

M. DESM. — Vous avez goûté, je pense, le couplet de M. Clemenceau sur « l'abjection des anciens temps »? C'est là un de ces mots qui restent, car ils peignent non pas un homme, mais l'état d'esprit d'une époque.

M. DEL. — D'une toute petite époque.

M. DESM. — Si petite que vous voudrez, elle a

sa place dans la chronologie. Et puis, pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle ait sa grandeur ?

M. DEL. — L'abjection des anciens temps !

M. DESM. — Hé! mon cher ami, c'est du patriotisme, cela, du patriotisme chronologique.

M. DEL. — Quelle mauvaise foi cela suppose !

M. DESM. — Je ne crois guère à la mauvaise foi. Elle devient vite créance chez les passionnés; ils n'ont pas plutôt menti qu'ils croient à leur mensonge. Mais ils mentent rarement. Ils avouent. Le mensonge n'est pas à la portée de tout le monde.

M. DEL. — Quelle ignorance, alors !

M. DESM. — Plutôt. Mais l'ignorance, quelle puissance! Au temps de Louis XIV, on pensait comme M. Clemenceau sur les temps anciens. Songez à tout ce que contenait de mépris le mot « gothique » ! On ne croit à l'avenir que si l'on méprise le passé, et c'est fort justement que l'on appelle « réactionnaires » ceux qui se retournent pour admirer. Admirer, c'est aimer; aimer, c'est imiter. Vous voyez où cela mène. A force d'admirer un premier Louis XIV, on en souhaite un second.

M. DEL. — Cela ne serait pas si ridicule.

M. DESM. — Réactionnaire !

M. DEL. — Que ce mot est bête !

M. DESM. — Ah ! Ah ! vous sentez le fagot, mon cher.

M. DEL. — Mais, que diable! je ne puis pas mépriser toute l'histoire de France. On ne me fera pas dire que Richelieu fut un crétin, Vincent de Paul un misérable, Bossuet un âne.

M. DESM. — Ne cherchez pas d'exceptions, qui d'ailleurs ne sont jamais que relatives. Ayez des vues d'ensemble. Admettez-vous, oui ou non, la formule d'abjection ?

M. DEL. — Non.

M. DESM. — Vous êtes jugé.

M. DEL. — Et si je jugeais à mon tour?

M. DESM. — Je ne vois pas d'obstacle à ce dessein.

M. DEL. — C'est à mon tour de vous questionner, puisque vous faites l'avocat du diable. Répondez-moi. Avez-vous le sens de la continuité?

M. DESM. — Je l'espère.

M. DEL. — Croyez-vous à la création ou à l'évolution?

M. DESM. — Plutôt à l'évolution.

M. DEL. — Bien. Quel est, selon vous, le principe de l'évolution des sociétés humaines?

M. DESM. — La recherche du bonheur, assurément.

M. DEL. — Parfait. Et alors, voyez-vous des moments, dans l'histoire de l'humanité, où les hommes aient cessé d'être guidés par ce principe ?

M. DESM. — Comment y en aurait-il? Les hommes ont toujours voulu être heureux. Ils ne peuvent pas vouloir autre chose. Mais ce qui a varié, c'est l'idée qu'ils se sont successivement faite de ce bonheur.

M. DEL. — Croyez-vous qu'elle ait varié tant que cela ?

M. DESM. — A bien réfléchir, non. Car enfin le bonheur est le bonheur, comme le sommeil est le sommeil. Ce qui a varié,ce sont les moyens employés pour l'atteindre.

M. DEL. — Mais parmi ces moyens, y en a-t-il qui vous semblent blâmables?

M. DESM. — Il n'y en a aucun, assurément. Qu'importe le flacon, etc.! Bien entendu qu'il s'agit des sentiments généraux des peuples, et non des actions individuelles.

M. DEL. — Bien entendu. Alors les hommes qui ont cherché, pour conquérir le bonheur, des moyens très différents de ceux que nous préconisons, ne doivent pas être jugés avec plus de sévérité que nous n'en méritons nous-mêmes?

M. DESM. — Ils ne doivent pas être jugés, ils

doivent être admirés pour leur ingéniosité et leur patience.

M. DEL. — Même s'ils ne sont arrivés à aucun résultat?

M. DESM. — Et nous autres?

M. DEL. — Même si, cherchant le bonheur, ils ont été encore plus malheureux que s'ils ne l'avaient pas cherché?

M. DESM. — L'activité est le propre de l'homme. A aucun moment de son évolution il n'a pu se dispenser d'exercer en même temps ses muscles et son intelligence. A-t-il pris quelquefois de fausses directions? Peut-on le dire? Celles que nous croyons les vraies ne nous mènent-elles pas souvent au néant?

M. DEL. — Croire à la vie future, lui sacrifier la vie présente, est-ce une manière raisonnable de chercher le bonheur?

M. DESM. — Il n'y a point de manière raisonnable de chercher le bonheur. Il y aurait celle qui nous le ferait trouver, mais on ne la connaît pas.

M. DEL. — Nous arrivons à la religion. Il y eut donc des temps où les hommes, cherchant le bonheur, comme c'est leur instinct, le demandèrent aux émotions et aux croyances religieuses.

M. DESM. — Et ces temps se prolongent jusque parmi le nôtre.

M. DEL. — Oui. Or, la religion, agissant sur toutes les classes de la société, imprégna de son esprit et de ses préjugés la société tout entière.

M. DESM. — Il n'en pouvait être autrement.

M. DEL. — Et le clergé domina.

M. DESM. — Evidemment. Tout cela est fort logique, mais où voulez-vous en venir?

M. DEL. — Attendez. La domination du clergé vous ferait horreur, n'est-ce pas?

M. DESM. — Une horreur extrême.

M. DEL. — Alors, vous plaignez profondément ceux qui la subirent jadis?

M. DESM. — Ceux qui la subirent volontairement, non.

M. DEL. — Il s'agit de ceux-là.

M. DESM.—En obéissant au clergé, ils croyaient gagner un bonheur éternel. Ils étaient absolument logiques. Loin de les plaindre, on pourrait plutôt être tenté de les envier.

M. DEL. — Au moins les méprisez-vous?

M. DESM. — Encore moins.

M. DEL. — C'est cependant là une des formes de l'abjection des anciens temps.

M. DESM. — Ah! vous m'avez pris dans les mailles d'un filet subtil!

M. DEL. — Comment allez-vous en sortir?

M. DESM. — Oh! très facilement.

M. DEL. — Voyons cela.

M. DESM. — Le longraisonnement duquel vous m'avez entortillé est de l'ordre philosophique; donc sans valeur sur le terrain politique. Théoriquement, je puis admettre l'équivalence de toutes les activités humaines, mais, au point de vue pratique, je ne puis, faisant un discours à des électeurs, en préconiser qu'une seule. Les gens à qui je m'adresse sont des têtes dures. On doit s'estimer heureux d'y pouvoir enfoncer une idée, une seule idée. Et cette idée, encore, il faut la choisir très simple. Il faut de plus qu'elle flatte les préjugés de ceux auxquels on la destine. Aussi un homme qui désire plaire au peuple devra toujours lui présenter les grandes questions sous une forme nettement antithétique. Victor Hugo a donné d'excellents modèles du genre, et c'est pourquoi il est devenu si populaire. Le vers qu'il fit, inconsciemment peut-être, en mourant, résume toute la méthode et en donne un exemple admirable :

> C'est ici le combat du jour et de la nuit.

N'essayez pas d'introduire là-dedans des demi-teintes. Le peuple ne comprendrait rien du tout. Qui n'est point libre-penseur est clérical. C'est clair et net et n'exige aucun commentaire. Ces

deux mots antithétiques ont d'ailleurs des synonymes et il est évident pour le peuple que tout libre-penseur est républicain, que tout monarchiste est clérical, et ainsi à l'avenant. Il paraît que cela rend très aisées les conversations politiques.

M. DEL. — Mais cela rend impossibles les conversations philosophiques.

M. DESM. — Elles n'ont plus aucune importance. La parole est au peuple. Je donne donc raison à M. Clemenceau. L'histoire de France se divise en deux périodes : la période d'abjection et la période de progrès. Ne voyez-vous pas même des manuels scolaires ainsi divisés? Ils auraient du succès.

M. DEL. — Hélas !

XXX

1er novembre.

Lourdes

M. DELARUE. — Avez-vous tressailli d'aise à la lecture de cette phrase qui ouvre un livre nouveau : « Les apparitions de la Sainte Vierge à

notre époque n'ont rien qui puisse surprendre » ?

M. DESMAISONS. — Je n'ai aucunement tressailli. L'auteur a parfaitement raison. De tout temps les dieux ont apparu aux hommes. C'est un de leurs devoirs, de descendre parfois de l'Olympe et de se manifester à nous. C'est à moi de vous demander si vous n'auriez pas lu, par hasard, les métamorphoses d'Ovide ?

M. DEL. — Oui, mais enfin cette crédulité ?

M. DESM. — Quoi ! Vous choquerait-elle chez un ecclésiastique ?

M. DEL. — Point. Je la trouverais logique.

M. DESM. — Chez un rédacteur de pieux opuscules ?

M. DEL. — Encore moins peut-être.

M. DESM. — Chez un écrivain inconnu et médiocre ?

M. DEL. — Je n'y aurais pas fait attention.

M. DESM. — Bien. Maintenant, je vais vous expliquer votre cas. Vous vous êtes habitué à associer dans votre esprit deux idées qui, hélas ! ne sont pas inséparables, celle de la valeur littéraire et celle de la valeur intellectuelle.

M. DEL. — Mais n'est-ce point votre opinion, à vous-même, qu'un homme de haute valeur intellectuelle écrit toujours bien ? N'êtes-vous

pas prêt à railler ceux qui parlent du mauvais style d'un Balzac ou d'un Stendhal?

M. DESM. — Sans doute, mais la réciproque n'est pas vraie. Il y a une certaine qualité de style qui peut très bien s'élaborer dans un cerveau dénué d'idées générales, c'est-à-dire, en somme, de véritable intelligence.

M. DEL. — En trouveriez-vous beaucoup d'exemples?

M. DESM. — Non, car rien n'est plus fugitif que la beauté d'un style sans idées, mais on vous citerait nombre d'écrivains qui ont passé un instant pour des maîtres, à cause de leur adresse à mêler les mots selon des modes harmonieux ou pittoresques. Prenons-en un, un seul, et encore très connu, Bernardin de Saint-Pierre. Personne ne représente mieux en littérature ce qu'on appelle, en ébénisterie, le plaqué : un corps de bois blanc, c'est la pensée; une feuille d'acajou, c'est le style. Or, de ce que cet homme avait conté en un langage élégant et riche une histoire d'amour qui eut du succès près des cœurs sensibles, on le crut, et il se crut lui-même, apte aux plus hautes tâches : il entreprit d'établir une philosophie de la nature, rien que cela! Mais le pauvre homme n'avait pas assez d'acajou et il eut beau amincir de plus en plus les co-

peaux précieux, la plus grande partie de son meuble gigantesque demeura à découvert, montrant une carcasse grossière et ridicule...

M. DEL. — Si vous parliez sans métaphores?

M. DESM. — Ne voyez-vous pas là le spécimen parfait de l'écrivain qui n'a que du style et qui, dans un sujet où le style n'est pas tout, se révèle nécessairement médiocre?

M. DEL. — Oui, mais on ne sait cela qu'après. Votre théorie ne peut servir à rien.

M. DESM. — On ne sait jamais rien qu'après, cher ami, et les théories, surtout en ces matières, n'ont pas besoin d'être utiles.

M. DEL. — Si vous passiez à l'application, *le Temple de Gnide* condamnerait *l'Esprit des lois*.

M. DESM. — Mais nullement. D'ailleurs il y avait déjà les *Lettres persanes*. J'aime qu'un esprit soit divers, et c'est ce qui me fait tant admirer Voltaire, dont j'ai fini par comprendre la grandeur. Rien, si ce n'est l'absence de génie n'empêchait, après son agréable roman, Bernardin de Saint-Pierre de construire une philosophie scientifique. Et pourquoi l'auteur d'*A Rebours* ne se serait-il pas révélé un grand esprit théocratique, vers la fin de sa carrière? Restons dans les faits et ne nous étonnons point que les faits

soient ce qu'ils sont. Un écrivain, à un moment donné, fournit sa preuve. L'extrême automne arrive ; il faut bien que le paysage se montre à nu selon la vérité de ses lignes. La fin de Pascal m'a souvent fait douter de son génie, et je me suis quelquefois demandé si nous n'étions pas, à son propos, dupes de quelque illusion. Je vous dirai que j'ai vaincu ces scrupules, par la considération que ce grand homme souffrait d'hallucinations intermittentes. Il était sur la frontière de la folie ; il ne gouvernait que la moitié ou les trois quarts de lui-même. Mais cette partie raisonnable de Pascal est d'une si grande raison qu'elle suffit à en faire un homme supérieur à presque tous les autres hommes. Laissons-le donc exercer aussi sa déraison. Laissons-le haleter un instant sur les miracles, les prophéties et les figuratifs. Laissons-le s'attendrir devant la Sainte Epine. Laissons-le coudre une amulette dans la doublure de son pourpoint. Cet homme qui cherchait la vérité n'en est pas moins celui qui nous a inspiré le plus raisonnable dégoût pour cette vieille courtisane métaphysique.

M. DEL. — Vous figurez-vous Pascal à Lourdes ?

M. DESM. — Très bien. Je le vois suivre la procession un cierge à la main, comme il fit à sa paroisse bien des fois sans doute.

M. DEL. — Oui, mais en eût-il tiré des arguments ?

M. DESM. — Peut-être. Il aimait les miracles. Les miracles faisaient son bonheur. Il n'admettait pas qu'on y fût incrédule. Vous vous souvenez de son mot : « Que je hais ceux qui font les douteux de miracles ! »

M. DEL. — Tiens, mais c'est donc une psychologie particulière aux dévots, aux petits comme aux grands. M. Huysmans appelle ceux qui doutent des miracles de Lourdes « des coquins putrides »...

M. DESM. — Ainsi finit la charité chrétienne. Elle oscille entre la haine et le mépris.

M. DEL. — Ne leur rendons-nous point la pareille ?

M. DESM. — Oh ! pas moi. Ils m'amusent trop.

M. DEL. — Mais c'est une forme de mépris, cela.

M. DESM. — Qu'y puis-je ? S'ils se croient méprisés, ils travestissent mon intention. Ils m'amusent par leurs illusions. Je suis ainsi fait que la foi me semble comique. Le croyant se donne une telle importance ! Les religions, pour moi, relèvent de la comédie. Je ne puis considérer sans rire cette bonne grosse dévote qui s'imagine que l'Infini est courroucé parce qu'elle a

mangé du chocolat ce matin, qui était jour de jeûne. Croyez que je ne méconnais pas ce qu'il peut y avoir d'intéressant, pour les patients eux-mêmes, dans la discipline à laquelle les soumet l'Eglise. Mais que l'on n'attire point mon attention, par une littérature maladroite, sur des pratiques qui deviennent alors justiciables de la critique la plus élémentaire. Un fanatique seul ira, pour s'en railler, dénicher un traité pieux. Il y a tant d'autres croyances visibles et qui s'étalent. Mais si l'on m'apporte le roman de la Bonne Vierge, après le roman de la bonne femme, j'ai bien le droit de m'y amuser. Et je le fais, avec reconnaissance, d'ailleurs.

M. DEL. — Ah ! si vous faites des distinctions dans l'absurde !

M. DESM. — Certainement. Il y a différentes manières d'être absurde. Comptez aussi que l'absurde change selon les siècles et même selon les générations. Il change selon les métiers, selon les sexes et de ville en ville. Il n'est point le même, enfin, à l'état vif qu'à l'état imprimé, à l'état naturel qu'à l'état littéraire.

M. DEL. — Sans doute. Mais je ne me sens point, comme vous, porté à l'indulgence. Je veux bien rire pour commencer, mais à condition que l'on me permette de me fâcher ensuite.

M. DESM. — Il ne faut jamais se fâcher.

XXXI

15 novembre.

La Roue

M. DESMAISONS. — J'aime à citer du latin, quoique je n'en sache pas beaucoup. C'est presque un acte d'indépendance politique, en ce temps où le primaire est roi.

M. DELARUE. — Vous cherchez une excuse à votre pédantisme.

M. DESM. — Peut-être.

M. DEL. — Allons, dites votre latin.

M. DESM. —

> At tu qui potior nunc es, mea furta timeto.
> Versatur celeri Fors levis orbe rotæ.

M. DEL. — Ce qui veut dire ?

M. DESM. — Ce qui veut dire, je pense, que la roue tourne, la roue de la Fortune, la roue de la destinée.

M. DEL. — Jolie banalité. Et où avez-vous trouvé cela ?

M. DESM. — Ce sont deux vers de Tibulle. La roue tourne ! J'ai nommé la roue, parce que je pensais à M. Picquart.

M. DEL. — Le général ?

M. DESM. — Lui-même. Est-il un assez bel exemple des vicissitudes de la fortune, de la rapidité de la roue ?

M. DEL. — Oui, sa destinée aura été curieuse.

M. DESM. — De tels coups font réfléchir. Je sais bien qu'il y en a de pareils, quoique moins éclatants, dans presque toutes les vies, mais nous n'en sommes pas émus. C'est que nous acceptons comme une des lois générales de la destinée, que l'adversité commence une vie et que le bonheur la finisse, ou réciproquement, car notre logique, contente de peu, n'exige pas autre chose qu'un balancement dans les termes du discours. La destinée de M. Picquart ne rentre pas dans le cadre de notre raisonnement commun. Il commence par être heureux, tombe dans le gouffre, puis se relève pour apparaître au sommet du roc. C'est assez rare ; les disgraciés, l'étant presque toujours par la faute de leur caractère, bien plus que par celles des événements, ne se relèvent généralement pas. Logiquement, ce colonel devait finir journaliste.

M. DEL. — Dreyfus aussi est un exemple...

M. DESM. — Dreyfus n'a jamais été rien du tout qu'un pauvre malheureux, un jouet des vents ou des vagues. Il n'a même pas senti sa misère au moment qu'il était le plus malheureux. Je crois, au contraire, que M. Picquart l'a profondément sentie, comme je crois qu'aujourd'hui un immense orgueil s'épanouit dans sa tête.

M. DEL. — Il peut redescendre. La roue...

M. DESM. — Sans doute. Il redescendra certainement, mais pas aussi bas qu'il fut un jour.

M. DEL. — Une révolution royaliste...

M. DESM. — ... le fusillerait évidemment. Il n'en laisserait pas moins, dans le souvenir d'un parti politique, l'image d'une sorte de héros.

M. DEL. — Vous trouvez aussi ?

M. DESM. — Je ne trouve rien. Pour moi, le héros, c'est Gœthe. Nous sommes assez loin de M. Picquart. Je constate seulement que ce général hâtif aura eu une destinée intéressante et que son caractère jusqu'ici ne contredit pas l'intérêt qu'il suggère. Il me fait songer au cardinal Dubois...

M. DEL. — En voilà un rapprochement !

M. DESM. — ... qui reçut en une matinée tous les ordres, mineurs, majeurs et autres. J'aime ce militaire qui, en quelque mois, de lieutenant-colonel est monté en haut de la hiérarchie. Par

ce temps de filières, j'aime la roue. C'était un des agréments de l'ancien temps que de rien on devenait tout, en une heure d'audience.

M. DEL. — Mais qu'avons-nous à envier aux anciens temps ? Nos ministres...

M. DESM. — C'est vrai. Ils sont quelquefois les résultats brutaux d'un rapide tour de roue. Le plus souvent, cependant, on les soumet à un apprentissage baroque. J'ai assez goûté la destinée de ce M. Chéron lequel, versé dans les mystères de l'administration hospitalière, devient sous-secrétaire d'Etat à la guerre.

M. DEL. — Mais l'armée n'est plus qu'un grand hôpital. Tout y est malade, les hommes et les choses.

M. DESM. — L'armée n'est pas malade de maladie, mais de décadence. Elle meurt de vieillesse. Là aussi, la roue tourne, quoique lentement. Cela a commencé au lendemain du premier empire et quelques années avant, peut-être. Voilà cent ans que, malgré de beaux sursauts, le patriotisme français décline. Son apogée, ce fut quand on eut l'audace de faire croire à la jeunesse que

Mourir pour la-a patrie-e,
C'est le so-ort le plus beau le plus di-igne d'envie-e,

ce qui est absurde. Mourir pour la patrie, cela peut devenir une nécessité, cela ne saurait être un idéal. Cela peut être très beau, mais il est encore bien plus beau de vivre. Ces niaiseries truculentes et d'un romantisme grossier, quoique d'apparence généreuse, n'ont pas laissé, à la longue, de déconsidérer le patriotisme. La guerre de 1870 a fait le reste. Le résultat que l'on a obtenu alors aurait pu l'être sans coup férir. L'on se dit aujourd'hui qu'il n'est peut-être pas bien nécessaire d'acheter au prix de deux cent mille vies humaines un abaissement nouveau. De là, l'antipatriotisme qui nous procurera gratis et quand nous le voudrons un second traité de Francfort. Seulement, on le signera à La Haye.

M. DEL. — Mais c'est affreux ce que vous dites là.

M. DESM. — Croyez-le, ce que je dis représente la pensée secrète de plus de la moitié des mâles français d'âge militaire. On s'en prend de cela à M. Hervé et à quelques groupes. Mais M. Hervé et les groupes antimilitaristes représentent le symptôme et non la cause de la crise. Je sais bien qu'il y a des maladies où, faute de mieux, faute de pouvoir atteindre la cause, on traite les symptômes. Vous connaissez la phrase

classique : le traitement de cette affection est purement symptomatique. Cela veut dire que le mal est incurable et que l'on peut seulement en atténuer, pendant quelque temps, les effets. L'antimilitarisme se traite de même : on met M. Hervé en prison. Et après?

M. DEL. — Tout cela est très bien, mais l'utilité d'une armée est évidente.

M. DESM. — Elle n'est pas évidente. C'est une utilité qu'il est facile de démontrer, voilà tout. Elle est évidente, si vous voulez, pour quelques-uns ; elle ne l'est pas pour tout le monde. Les armées rentrent dans la catégorie des choses qui deviennent inutiles le jour où tout le monde s'en sert. La marine qui posséda les premiers sous-marins avait par cela même acquis sur ses rivales une supériorité certaine. A quoi et à qui dans dix ans serviront ces poissons mécaniques? L'armée allemande fut perfectionnée la première période d'utilité. Mais, à cette heure, l'utilité d cette armée décroît d'année en année, jusqu'a jour où elle se liquéfiera, comme la nôtre. O ne remuera plus en Europe sans que deux pai tis d'égale force s'organisent aussitôt l'un coi tre l'autre.

M. DEL. — Alors, vous êtes pacifiste?

M. DESM. — Ce mot ne veut rien dire. Je dési

la paix comme je désire le beau temps, voilà tout. Une thèse contient des arguments; la contre-thèse en contient d'autres. Vous ne m'inclinerez jamais au genre prophétique. Cependant, je puis bien vous avouer qu'à mon avis l'état de guerre est normal dans l'humanité. Mais la guerre prend bien des formes : telle grève qui fut pacifique et qui sembla anodine fit, soyez-en sûr, autant de victimes que telles batailles célèbres. La lutte des classes, croyez-vous que cela soit un état de paix ou un état de guerre? Vivre, c'est agir, et agir, c'est se battre. La lutte est de tous les instants, même pour les plus pacifiques. Il est vrai qu'ils ne s'aperçoivent pas, sinon au jour, où, victimes de leur confiance, ils se retrouvent à terre, écrasés ou jugulés.

M. DEL. — Et telle est peut-être notre destinée...

M. DESM. — C'est assez probable, à moins que les idées antimilitaristes ne gagnent vivement l'Europe, et surtout l'Allemagne.

M. DEL. — Nous voilà bien loin de M. Picquart.

M. DESM. — Croyez-vous que nous en soyons si loin que cela?

XXXII

1er décembre.

L'Incrédulité

M. DESMAISONS. — Vous avez lu *l'Athéisme*, de M. Le Dantec ?

M. DELARUE. — Pas encore. Ces sortes de livres ont besoin d'être longtemps considérés, avant d'être ouverts. On les regarde avec l'idée qu'on y entrera certainement, peut-être demain, et le lendemain, on n'ose pas encore. Ce sont des visages imposants, de ces beautés sévères dont la vue semble donner plus de plaisir que n'en permet la possession...

M. DESM. — Dites que vous vous attendiez à ma question, et que vous avez préparé deux ou trois belles phrases pour expliquer votre paresse.

M. DEL. — La vérité, c'est que j'ai peur de trouver dans ce livre des arguments qui me démolissent ma propre incrédulité.

M. DESM. — Et comment cela?

M. DEL. — L'athéisme de M. Le Dantec a peut-être d'autres motifs que le mien.

M. DESM. — Cela vous enrichira.

M. DEL. — Oui, si je les admets. Mais si je ne les admets pas, voilà mon état d'esprit remis en déséquilibre.

M. DESM. — Je ne puis vous rassurer là-dessus. Mais, pour moi, qui ai lu ce traité, et dès le jour même, j'y ai trouvé du plaisir. C'est une grande consolation de ne pas croire en Dieu, et le livre qui vous assure cette conviction est un bon livre.

M. DEL. — Aviez-vous donc besoin de cela?

M. DESM. — Nullement, et j'avoue même que la démonstration contraire ne m'eût pas ébranlé, même faite au nom de la science. Car on peut prouver Dieu, au nom de la science, n'en doutez pas.

M. DEL. — Et comment cela ?

M. DESM. — Mais par la considération des lois du monde. De l'idée de loi à l'idée de Dieu, il n'y a que la place d'un faux mouvement. Et ce faux mouvement, des esprits même supérieurs peuvent se trouver inclinés à le faire.

M. DEL. — Tout le monde peut faire un faux pas, et après?

M. DESM. — Après? Rien. Je songe seulement que la véritable incrédulité est très rare.

M. DEL. — Et moi je songe que lorsque l'on veut prouver quelque chose, c'est à soi-même

que l'on pense tout d'abord. Celui qui écrit contre Dieu, est-il bien sûr de son athéisme?

M. DESM. — Et celui qui écrit pour Dieu, est-il bien sûr de son théisme?

M. DEL. — Pas davantage. Peut-être moins encore.

M. DESM. — Ce sont là des manières de parler. Il faut admettre la sincérité des gestes humains, jusqu'à preuve du contraire, sans quoi nos raisonnements n'auraient plus aucune solidité. L'athéisme de M. Le Dantec est évident. Il n'écrit pas pour se débarrasser de quelques vieux doutes, de quelques superstitions traditionnelles. Il ne croit pas en Dieu, et donne ses motifs, voilà tout. Ils valent ce que vaut son esprit; ils valent ce que vaut la sincérité appuyée de notions scientifiques très exactes; ils valent beaucoup, en somme. Ce qui n'empèche pas que des motifs différents pourraient valoir beaucoup aussi.

M. DEL. — Lui donnez-vous raison?

M. DESM. — Absolument. Mais moi, je n'avais pas besoin d'être convaincu. Je pense que ceux qui se mettront à lire ce livre, en croyant en Dieu, y croiront encore, l'ayant lu. Je pense aussi qu'il y a en nous tant de motifs obscurs d'adopter une telle croyance que des incrédules, peut-être, en seront convertis.

M. DEL. — Singulier éloge!

M. DESM. — N'oubliez jamais l'esprit de contradiction. J'ai été élevé dans des idées morales et plutôt religieuses; ces idées, je les acceptais, comme on accepte la chimie ou l'orthographe, quand on n'est ni chimiste, ni philologue. Cependant, il arriva que je lus un livre de Jules Simon intitulé, je crois, *le Devoir*. Au bout de cent pages, j'étais athée, immoraliste, anarchiste. Comme j'ai l'esprit bien fait, je ne tirai de ces nouvelles convictions aucune conséquence pratique. D'autres ont certainement succombé à de telles lectures.

M. DEL. — Vous m'avez déjà raconté cette histoire. Elle pourrait tout aussi bien prouver que vous avez l'esprit mal fait.

M. DESM. — J'appelle un esprit bien fait celui qui n'est pas dupe d'une affirmation bénévole. On peut se laisser entraîner par la vie, mais dès que l'on s'arrête et que l'on réfléchit, on ne trouve quelque contentement, si on a l'esprit bien fait, que dans l'exercice connu sous le nom de recherche de la preuve. Raison des effets, dit Pascal. Or, si l'incrédulité absolue conseille l'immoralité absolue, un esprit bien fait et incrédule arrive très vite à découvrir que l'immoralité relative est seule compatible avec l'état social.

M. DEL. — Il y a beaucoup d'esprits bien faits à ce compte-là.

M. DESM. — Il y en a beaucoup plus que l'on ne croit. Le monde est plein d'immoralistes modestes.

M. DEL. — Et d'incrédules modérés.

M. DESM. — L'incrédule d'aujourd'hui est généralement très modéré dans son incrédulité.

M. DESM. — Il y a si peu d'incrédules parfaits que M. Le Dantec n'a presque reçu que des lettres de désapprobation.

M. DEL. — Est-ce possible?

M. DESM. — C'est triste, mais c'est vrai.

XXXIII

15 décembre.

Morale de théâtre

M. DESMAISONS. — Alors, en ce moment, dans les petits théâtres, on blesse cruellement la morale?

M. DELARUE. — C'est-à-dire que, depuis qu'il n'y a plus de censure préventive, les petits auteurs des petites pièces des petits théâtres s'amu-

sent à effaroucher la pudeur de M. Adolphe Brisson et celle de ses congénères. Petites hardiesses dont le public se montre enchanté.

M. DESM. — Mais la morale?

M. DEL. — Quelle morale? Ne prenez pas votre air pseudo-socratique.

M. DESM. — Quelle morale? Il me semble qu'il s'agit, dans l'espèce, de la morale de théâtre.

M. DEL. — Il y a donc une morale de théâtre?

M. DESM. — Il y a autant de morales qu'il y a de milieux, de groupes, de situations. Il y a une morale pour chaque profession. Il y en a une pour chaque âge, pour chaque sexe. Il y en a une pour Paris et une pour la province. Il y en a une pour Rome et une pour Genève, une pour Chicago et une pour Tombouctou. Des morales, mais il y en a tant que l'on passerait sa vie non pas même à les étudier, mais à les énumérer. Enfin, il y a une morale des foules, qui n'est pas la même non plus si la foule est quotidienne ou dominicale, si elle évolue à Longchamps ou boulevard de la Madeleine, si elle respire l'air extérieur ou l'air d'une salle de spectacle. Il y a une morale de théâtre. Y êtes-vous?

M. DEL. — Presque.

M. DESM. — Alors, je continue. Cette morale

de théâtre, dit M. Brisson, appuyé par M. Faguet, on la viole...

M. DEL. — Et ce qu'elle se laisse faire avec bonheur!

M. DESM. — Si elle consent, il n'y a plus de viol.

M. DEL. — Si elle consent ? Mais elle provoque, elle fait les avances, elle s'offre, elle se déshabille.

M. DESM. — En ce cas, de quoi se plaignent ces messieurs?

M. DEL. — Ils crient à la pornographie.

M. DESM. — Ils sont heureux de l'avoir trouvé ce mot-là. Que deviendraient-ils, s'ils étaient obligés de nuancer leurs appréciations et de réserver pornographie pour qualifier, comme il convient, ce qui concerne la prostitution? N'avons-nous point galanterie, gaillardise, joyeuseté, badinage, libertinage, folâtrerie, et tant d'autres assemblages de syllabes? Mais laissons le dictionnaire des synonymes. La question est de savoir si le public auquel on exhibe des pièces gaillardes proteste ou applaudit.

M. DEL. — Il applaudit.

M. DESM. — On ne froisse donc pas sa morale. On la satisfait au contraire, et il n'y a qu'à féliciter les entrepreneurs du spectacle.

M. DEL.— Quel autre principe adopter, en effet?

M. DESM. — Il n'y en a pas d'autres. Ce qui est bien, ce qui est moral, c'est ce qui nous agrée, ce qui convient à notre sensibilité présente. La seule restriction à faire, c'est que notre plaisir ne soit pas anti-social. Là est la seule immoralité, que puisse admettre une société dégagée de tout esprit religieux. Employons, si vous voulez, le langage de ces messieurs et parlons de pornographie. La pornographie est-elle anti-sociale? Tend-elle à isoler les hommes, à les faire vivre dans la crainte, à mettre les plus faibles à la merci des plus forts? Tend-elle à séparer les sexes, à diminuer les couples, à restreindre la natalité! Il me semble que si elle a des effets réels, ce sont, au contraire, des effets de sociabilité. Mais, avant de raisonner sur la pornographie, il faudrait se demander ce qu'elle est, où elle commence, où elle finit. Si tous les hommes avaient un cerveau pareil, on pourrait résoudre une telle question. Si nous étions tous des sénateurs Bérenger ou des marquis de Sade, des Berquin ou des Casanova, cela serait très simple. Mais les sensibilités, les goûts, les tendances sont infiniment variables. Avez-vous jamais, pour votre part, découvert aux étalages des images dont votre pudeur fût choquée?

M. DEL. — Hélas! jamais.

M. DESM. — Et dans les boutiques mêmes?

M. DEL. — Là, on trouve, parfois, des représentations de la luxure qu'il serait peut-être malséant d'exposer au grand jour. Mais personne n'y pense. Question d usage, d'ailleurs. De fort honnêtes gens pratiquent ces dévergondages; ils furent jadis un des prétextes de l'art. Les figurines du musée secret de Naples n'étaient-elles pas, chez les Romains, les objets usuels, de toilette ou d'ameublement? La seule objection contre la sculpture phallique, c'est que cela n'est pas très beau, un phallus.

M. DESM. — Les Romains n'étaient pas de cet avis, ni d'autres peuples, puisqu'ils en multipliaient l'image. Rien n'est beau en soi, et tout est beau. Un crapaud, cela n'est pas beau et quand c'est un vieux bronze japonais, cela peut être très beau. Il n'y a pas de beauté, sans une certaine accoutumance. Pour juger sainement des goûts pompéiens, il faut nous abstraire de nos dix-huit ou dix-neuf siècles de christianisme. N'êtes-vous pas attiré, dans les statues qui représentent des femmes, par tous leurs caractères sexuels, la forme des seins, la courbure des fesses, l'amplitude des hanches, le triangle bombé du pénil?

M. DEL. — Assurément.

M. DESM. — Eh bien, soyez assuré que les statues mâles s'imposent tout d'abord aux femmes par leurs caractères mâles. Il n'était pas plus choquant pour une Romaine d'avoir sous les yeux une lampe en forme de phallus que pour nous une lampe en forme de corps féminin. Or ce qui plait à un sexe finit presque toujours par plaire à l'autre. Les Romains acceptèrent le phallus, comme nos femmes, aujourd'hui, acceptent la nudité féminine.

M. DEL. — Qui n'a peut-être jamais, et pas même chez les Grecs, été aimée, vantée, chantée adorée comme aujourd'hui.

M. DESM. — Oui, nous vivons un beau renouveau de paganisme. Bientôt, il faudra, sur nos scènes, montrer au peuple, comme aux spectateurs des attellanes, la beauté féminine toute nue. Nous serons même d'un naturisme plus véridique et plus exigeant. Il nous faudra Vénus telle qu'elle sortit de l'onde et non telle qu'elle sortait des mains des épileuses. La Vénus du paganisme moderne est moins idéale et plus naturiste. Nous voulons que la belle femme soit aussi le bel animal.

M. DEL. — Le malheur, c'est que si l'on exhibe de belles filles sur une scène, on se croit obligé de leur faire vagir des polissonneries.

M. DESM. — Ce qui est immoral, c'est la bêtise, et nous pouvons bien reconnaître que la bêtise impudique est un peu plus bête encore que la bêtise pudique. Si c'est cela que veulent dire les adversaires de la gaillardise au théâtre, ils ont raison. Il faut beaucoup d'esprit ou beaucoup de lyrisme pour parler des choses de l'amour, et quelle verve, quelle adresse pour en représenter les péripéties tragiques ou comiques!

M. DEL. — Prenez garde! Vous allez finir par être de l'avis de M. Emile Faguet?

M. DESM. — Et pourquoi pas? Il y a tant d'autres points sur lesquels je ne lui donnerai pas raison que je serais heureux de lui céder en cette rencontre. Je déteste au-dessus de tout, peut-être, la polissonnerie, mais puisqu'il y a un public de polissons, pourquoi empêcher qu'il soit satisfait? Est-ce cela que dit M. Faguet?

M. DEL. — Il dit le contraire, il dit qu'il faut priver de spectacle les polissons.

M. DESM. — Non, non, toutes les libertés, même celle-là! Puis songez que la licence des petits théâtres, si elle gagnait des scènes plus relevées, nous vaudrait peut-être des spectacles d'un paganisme un peu moins indigne.

M. DEL. — N'y comptez pas. Le mouvement vers la licence est contrarié par un mouvement

vers la décence. La morale va peut-être un de ces jours se remettre à sévir.

M. DESM. — Je sais qu'on y pense, mais on n'ose pas.

M. DEL. — Et pourquoi donc?

M. DESM. — On a peur du ridicule.

1907

XXXIV

1er janvier.

Les Cloches

M. DESMAISONS. — Chut! Ecoutez.

M. DELARUE. — Qu'y a-t-il?

M. DESM. — Vous n'entendez pas?

M. DEL. — Quoi?

M. DESM. — Les cloches.

M. DEL. — Oui, on sonne les vêpres à Saint-Sulpice. Et après?

M. DESM. — Vous ne comprenez pas?

M. DEL. — Non.

M. DESM. — Moi, je ne pense qu'à cela.

M. DEL. — A quoi?

M. DESM. — A la persécution religieuse.

M. DEL. — Ah! oui, ces histoires de déclaration! Mais cela n'a pas le moindre intérêt. Ce n'est même pas spirituel, ni d'un côté ni de l'autre d'ailleurs.

M. DESM. — Vous le prenez gaiement. Vous n'avez pas l'air de vous douter que nous revivons sous Néron ou sous Dioclétien?

M. DEL. — Je ne l'aurais jamais cru. En êtes-vous bien sûr?

M. DESM. — C'est comme je vous le dis.

M. DEL. — Il est vraiment extraordinaire que l'on puisse, sans s'en apercevoir, vivre en des temps aussi troublés.

M. DESM. — Nous sommes en pleine anarchie, en pleine guerre religieuse.

M. DEL. — N'en serait-il pas de la météorologie politique comme de l'autre? Le beau temps ou le mauvais temps, cela dépend de l'état que l'on exerce; en politique selon...

M. DESM. — Sans doute, mais il y a tout de même une certaine matérialité de fait sur laquelle il faut bien tomber d'accord. Beau temps, mauvais temps, ce sont des appréciations, des jugements critiques. Il y a des mesures indépendantes de la sensibilité personnelle, il y a aussi des évidences. Regardez par la fenêtre : pleut-il, oui ou non?

M. DEL. — Il pleut.

M. DESM. — C'est un fait. Reste à mesurer l'intensité de ce fait. Nous avons pour cela des instruments scientifiques ; nous avons aussi des

habitudes de langage d'une précision très suffisante pour marquer toutes les nuances de la pluie, depuis la bruine jusqu'à la pluie d'orage qui tombe à flots ou à seaux. Vous avez sans doute une idée de la guerre civile, une idée de la guerre religieuse? Laissons les métaphores et prenons le mot guerre dans un sens direct. Sommes-nous en guerre religieuse? Prend-on d'assaut les couvents et les églises, non par des simulacres guerriers tout à fait risibles, mais au moyen de vrais fusils et de vrais canons?... Mais à quoi bon continuer? Vîtes-vous souvent beaucoup de dimanches aussi paisibles et aussi muets que celui-ci?

M. DEL. — Vous me parlez comme si vous aviez à me convaincre?

M. DESM. — C'est que je crois encore avoir en face de moi un royaliste qui, hier, s'exténua à me démontrer que la France ne connut jamais — ou presque — de plus triste temps que les temps présents! Que l'homme est donc un animal comique! Notez en effet que ce personnage est riche. Il possède de beaux domaines dont il touche régulièrement les fermages. Ces fermages, grâce à un chemin de fer récent, ont pu sans contestation être augmentés au dernier renouvellement de bail. Il eut l'esprit, il y a dix ans, de s'intéresser à l'in-

dustrie automobile : et, de ce chef, il tire de l'industrie, comme de l'agriculture, un revenu important. La vie compte un côté intime dont l'état peut contredire les apparences les plus brillantes. Mon ami a une existence familiale fort agréable. Il a quarante ans et il se porte bien ; son intelligence est suffisante pour lui permettre de trouver de réels plaisirs aux lectures scientifiques et sa sensibilité assez cultivée pour goûter un tableau, un poème, ou paysage. Pensez-vous qu'il soit heureux ? Oui, tout au fond de lui-même, il est heureux, mais il ne se l'avoue pas. Peut-on être heureux, se dit-il tout bas et dit-il tout haut, quand on voit, « dans son pays livré à l'anarchie, les ruines s'entasser sur les ruines » ?

M. DEL. — Mais ce garçon que vous me donnez comme d'une intelligence honorable, c'est un imbécile.

M. DESM. — Du tout.

M. DEL. — Un pessimiste invétéré, alors ?

M. DESM. — Encore moins. C'est un homme dévoyé par l'idée religieuse. On lui a enseigné dès son enfance, et il a continué de le croire, qu'il n'y a pour une nation aucune prospérité possible en dehors de la soumission à l'Eglise et, comme conséquence, en dehors de l'état monarchique. Or il constate facilement que la France,

qui n'a aucune idée de la foi monarchique, est en train de perdre ce qui lui restait de foi religieuse : et il en conclut qu'un tel pays est tombé très bas. Ne lui citez aucun fait statistique, il vous accorde tout ce qui est matériel. Son raisonnement est celui que je vous ai dit et il conclut : la prospérité d'un pays est en raison directe de sa foi religieuse. Pour la monarchie, il ferait quelques concessions, à cause des Etats-Unis ; encore fait-il remarquer que leur président est un roi temporaire et qui a des pouvoirs supérieurs à la plupart des monarques européens. Il reste mon ami, quoique je le malmène. Je tiens à lui, d'ailleurs. C'est un bon représentant d'une mentalité curieuse.

M. DEL. — C'est de la politique. Quand on est dans l'opposition, on pense toujours ainsi.

M. DESM. — Peut-être. Il n'y en a pas moins là un mécanisme intéressant. Pour les hommes de ce genre, les faits ne sont rien et ne prouvent rien. Et quant aux principes sur lesquels ils reposent leurs croyances, ils sont également indémontrables et irréfutables. Ce sont des affirmations en l'air; ou plutôt des sentiments, et moins que cela, des impressions, des goûts.

M. DEL. — Nous sommes tous ainsi.

M. DESM. — Presque tous, plus ou moins,

c'est vrai. Quelques-uns cependant savent, même contre leur goût, même contre leur sentiment, accepter l'évidence matérielle. Il n'y a pas de vérité, mais il y a une multitude de petites vérités avec lesquelles il faut bien s'accommoder. Parmi ces vérités, ne mettrez-vous pas celle-ci, qu'il n'y a aucun rapport entre l'état religieux d'un pays et son état économique?

M. DEL. — Je l'y mettrai volontiers, encore que nous ne puissions pas citer beaucoup d'exemples à l'appui.

M. DESM. — L'histoire est si courte! Mais à défaut d'exemple direct, nous trouverons en abondance l'exemple indirect, la nation religieuse, fanatiquement religieuse même, et que sa religion n'empêche pas ou de se dissoudre ou de brusquement disparaître.

M. DEL. — Et on vous démontrerait alors que les vainqueurs étaient animés d'une foi meilleure.

M. DESM. — Mais est-ce que vraiment l'état religieux des Romains et celui des Carthaginois fut pour quelque chose dans la victoire de Cannes ou dans celle de Zama?

M. DEL. — C'est un point de vue que l'on n'a jamais considéré.

M. DESM. — Bon sujet de dissertation, cepen-

dant, pour les apologistes du sentiment religieux. Et, comme vous le dites, on prouverait facilement que le vainqueur le fut, non à cause de ses talents militaires, mais parce qu'il menait des croyants contre des indifférents.

M. DEL. — Mais si la piété romaine explique Zama, c'est donc la piété carthaginoise qu expliquerait Cannes?

M. DESM. — Entre les deux il y eut Capoue. La foi diminue toujours chez les hommes heureux de vivre. Pour avoir des fidèles solides, il faut les maintenir dans la pauvreté et dans les périls.

M. DEL. — Ecoutez !

M. DESM. — Quoi?

M. DEL. — Les cloches de Saint-Sulpice, la fin des vêpres.

M. DESM. — Décidément, les persécuteurs d'aujourd'hui ne sont pas bien méchants!

M. DEL. — On a beau les provoquer, ils répondent par des haussements d'épaules.

M. DESM. — Polyeucte, aujourd'hui, perd son temps.

M. DEL. — On lui octroie cinq francs d'amende pour avoir célébré les mystères sans la permission des autorités.

M. DESM. — Hélas! faut-il voir cette grande

chose que fut le catholicisme finir en vaudeville judiciaire! Quoi! les fils spirituels de ces hommes qui élevèrent ces belles cathédrales, quoi! les catholiques d'aujourd'hui les dédaignent et en font bon marché. Ils les abandonneront pour une pique d'amour-propre! Les barbares, ils iront dire la messe aux Mille-Colonnes, plutôt que d'accepter, comme tout le monde, une inoffensive formalité! Mais ne voient-ils pas que la religion catholique est une religion architecturale et que, sortie des vieilles églises, elle prend place entre les universités populaires et l'armée du Salut?

M. DEL. — Vous croyez donc que l'existence de la religion est entre les mains du gouvernement?

M. DESM. — Pas tout à fait. Mais, enfin, s'il fermait les églises?...

XXXV

15 janvier.

Grands hommes

M. DELARUE. — Aimez-vous les pommes de terre?

M. DESMAISONS. — Hein ?

M. DEL. — Aimez-vous les pommes de terre ?

M. DESM. — Sans doute, mais...

M. DEL. — Beaucoup ?

M. DESM. — Oui, beaucoup, mais...

M. DEL. — Eh bien, soyez satisfait, Parmentier vient d'être proclamé grand homme par le suffrage universel.

M. DESM. — Vous m'étonnez.

M. DEL. — C'est comme je vous le dis.

M. DESM. — Mais à quel propos ?

M. DEL. — A propos du concours ouvert par *le Petit Parisien* : Quels sont les dix Français les plus illustres ayant vécu au dix-neuvième siècle ?

M. DESM. — En effet, j'ai une idée de cela. Alors Parmentier en est ? Il a peu vécu au dix-neuvième siècle, il me semble. Mais laissons ce détail. Vous avez la liste complète ?

M. DEL. — Voici : Pasteur, Victor Hugo, Gambetta, Napoléon Ier, Thiers, Lazare Carnot, Curie, Dumas père, Dr Roux, Parmentier.

M. DESM. — Quelle salade ! Examinons-la d'un peu près, cependant. Voyons. Cinq choses, d'après cette liste, intéresseraient surtout le peuple : la pharmacie, la politique, la guerre, le roman-feuilleton et la cuisine.

M. DEL. — Où prenez-vous la pharmacie?

M. DESM. — Croyez-vous que Pasteur soit autre chose pour les masses qu'un grand pharmacien, le pharmacien qui guérit la rage? Le Dr Roux est là pour le croup, n'est-ce pas?

M. DEL. — Mais Curie?

M. DESM. — Curie est un produit de la publicité. Venu à une époque où les journaux ignoraient le reportage pseudo-scientifique, M. Berthelot est inconnu de la foule. Il n'y a point d'ailleurs un lecteur du *Petit Parisien* sur cent mille qui se fasse du radium une idée pas trop burlesque. Est-il utile qu'il y en ait même un seul? Mais la question n'est point là. Je ne veux pas dire que la gloire de Curie soit imméritée, quoique la moitié en soit due à Becquerel, je veux dire qu'elle a été un peu vite; je ne vois pas d'autre signification à la présence de ce nom sur la liste populaire.

M. DEL. — Un signe des temps, peut-être? Le culte de la science?

M. DESM. — Peut-être. C'est dans la science que le peuple a été chercher les deux « grands hommes » vivants de son choix, — vivants, car Curie le devrait être. Il n'y a que là, du reste, qu'on en puisse trouver. Mais, que l'on n'en puisse trouver que là, cela montre aussi quel

est le chemin que prennent aujourd'hui, nécessairement, les esprits supérieurs.

M. DEL. — N'importe, Curie gêne un peu votre classification.

M. DESM. — Nullement. Je l'y ferai rentrer et cela donnera : pharmacie, politique, guerre, littérature, science, cuisine.

M. DEL. — Qui vous dit que Victor Hugo ne soit là qu'à titre politique?

M. DESM. — Il y est à titre bigarré. C'est pour cela que je me mets littérature au lieu de roman-feuilleton. Le peuple sait que Victor Hugo a été autre chose qu'un homme politique, et il sait que Dumas n'a été qu'un rédacteur de romans. On apprend beaucoup de choses à l'école et dans les journaux. Mais d'où sort donc Parmentier?

M. DEL. — Des almanachs, peut-être. Heureux apothicaire! car c'est ainsi qu'il se qualifie lui-même sur ses brochures. Il ne se croyait point destiné à la gloire et jamais, non plus, il n'eut la prétention d'avoir découvert la pomme de terre ou même de l'avoir introduite en France. Parmentier fut l'avocat de la pomme de terre, et pas autre chose. Vers 1770, le bruit courut que c'était une nourriture malsaine, calomnie que l'excellent apothicaire réfuta dans son « Examen chymique de la pomme de terre ». Il débute

ainsi : « Quoique l'expérience prononcée journellement en faveur des pommes de terre, que leur usage, adopté depuis un siècle... » C'est précisément parce qu'elle était déjà une nourriture populaire que l'on se préoccupa de la défendre. Parmentier y réussit, et tel est son mérite.

M. DESM. — Que vous êtes bien renseigné ! Mes compliments.

M. DEL. — J'ai eu la curiosité d'aller aux sources. C'est facile, et personne n'y pense !

M. DESM. — Facile ! Encore faut-il savoir où elles sont situées.

M. DEL. — On doit le savoir, ou se résoudre à répéter toujours les mêmes erreurs. Je suis persuadé que plus de la moitié de l'histoire est à refaire.

M. DESM. — Heureusement ! Supposez que nous possédions le dernier mot sur toutes choses, la vie perdrait beaucoup de son intérêt. Mais il n'y a jamais de dernier mot. Les faits ne sont que des faits. Pour les retenir en place, cubes de pierre, il faut le mortier de nos jugements. Or, nous jugeons d'après nos sentiments, et le sentiment est personnel. De là, l'instabilité universelle de nos connaissances. La physique même n'est pas à l'abri de certaines oscillations, s'il faut en croire un des autres « grands hom-

mes » de la liste. Pasteur a démontré l'impossibilité des générations spontanées. Cependant les théories actuelles sur l'origine de la vie exigent la génération spontanée, au moins à un certain moment de l'histoire de notre globe.

M. DEL. — C'est l'évidence même.

M. DESM. — A moins que vous ne préfériez avoir recours aux paroles magiques de notre vieux Jéhovah.

M. DEL. — C'était un personnage bien commode. On ne le remplacera jamais.

M. DESM. — Nous avons M. Stéphane Leduc.

M. DEL. — Cette attitude de certains savants, cherchant à créer des cellules vitales, cela les fait beaucoup ressembler aux vieux alchimistes, vous ne trouvez pas?

M. DESM. — Je suis de votre avis. S'ils réussissaient, ce qui est impossible, comme le résultat serait médiocre! Créer de la vie, pourquoi faire? A quoi bon, quand elle grouille dans une goutte d'eau, dans une goutte d'air? A quoi bon, quand les océans tout entiers ne sont peut-être qu'un immense bourbillement de vies cellulaires? Et puis, comment prouverait-on le fait même de création? Si votre matière vit, dirait-on, c'est qu'elle contenait un ferment vital. Nous retrouvons toujours les expériences de Pasteur. Elles

sont invincibles. La vie a eu un commencement, elle est née. Mais, par cela même qu'elle est née, elle n'est plus à naître. Dans cet ordre d'idées, on arrive très vite à un stade où le raisonnement détruit, par la logique, l'expérience la plus concluante en apparence. Ce qu'il y a de beau dans la théorie de Pasteur, c'est qu'elle est précisément cela, un raisonnement. Ou, si vous voulez, c'est un théorème. On peut, à volonté, ou l'admettre ou le démontrer; on ne peut pas le nier. Vous trouvez la vie, donc la vie était préexistante à vos expériences.

M. DEL. — Et si ce raisonnement était un paralogisme?

M. DESM. — Il serait encore bon. Il y a des paralogismes nécessaires. Un mauvais raisonnement peut très bien être un excellent point d'appui.

XXXVI

1er février.

Sages-femmes

M. DELARUE. — Que pensez-vous de ces déclamations?

M. DESMAISONS. — Hypocrisie, bêtise, ignorance. Cette sage-femme, mais c'est une bienfaitrice de l'humanité, ou plutôt de la féminité. Quoi ! elle aurait réussi un millier de ces opérations délicates ! Les femmes devraient la couvrir de fleurs et lui baiser les mains. Moi, je l'admire, elle et ses pareilles, pour les douleurs, les larmes et les hontes qu'elle évite aux tristes mères involontaires.

M. DEL. — Du lyrisme ! De l'indignation?

M. DESM. — En effet ; mais cela m'a échappé. Je vous demande pardon. Considérons ces choses sur le mode mineur. Nous en sommes donc à ce point de civilisation où une femme n'est pas libre de faire ou de ne pas faire des enfants. « Isabelle ou la grossesse forcée », bon titre pour une de ces parades de la foire, qui constituent presque tout le théâtre du dix-huitième siècle.

M. DEL. — Permettez, Isabelle a un moyen de ne pas faire d'enfants.

M. DESM. — Oui, garder, selon le triste conseil de l'Eglise, sa précieuse virginité. Ni mari, ni amant, et adorer la beauté idéale du céleste époux, en « caressant les fruits mûrs de sa nubilité ».

M. DEL. — Mon ami !

M. DESM. — Voyons, est-ce que vous croyez à la pureté des vierges, vous ?

M. DEL. — Heu! Je trouve qu'il est plus décent d'y croire.

M. DESM. — Nous ferons semblant, quand nous irons dans le monde, c'est entendu. Je continue. L'homme échappe facilement, hors du mariage, aux conséquences de l'amour et, même dans le mariage, il n'en supporte pas les plus cruelles charges. La femme, au contraire, chaque fois que, le ventre vide, elle accepte les baisers d'un homme, elle ne sait pas si ce fragile ventre ne va pas se remplir. S'il ne se produisait pas, à ce moment, une obnubilation parfaite de l'entendement, quelle fille ne repousserait avec terreur la caresse finale qui va peut-être laisser dans sa chair le fatal venin?

M. DEL. — Vous redevenez lyrique. Vous aimez la femme, vous, et quand vous en parlez, il y a aussi obnubilation de votre entendement.

M. DESM. — Oui, j'aime la femme, je l'avoue : mais ce sujet, au lieu de troubler mon esprit, l'éclaircit, au contraire, et je sais fort bien ce que je dis. Je ne suis pas féministe quand les femmes demandent le droit de voter, mais comme je le serais, si elles demandaient le droit d'avorter, le droit de disposer de leur chair

comme elles l'entendent, le droit de se faire extirper un fœtus comme on se fait extirper un polype ! L'embryon qui nage dans le ventre de la femme lui appartient comme ses entrailles même; il fait partie de son corps. Ou elle est esclave, ou il faut lui en reconnaître la libre disposition.

M. DEL. — Je vous accorderais encore cela, avec quelques réserves, pour la femme qui n'est pas mariée, mais...

M. DESM. — Ne mêlons pas des questions civiles aux questions naturelles. Restons dans la physiologie.

M. DEL. — Vous avouerez cependant qu'un mari a certains droits sur le produit de la conjugaison. La paternité...

M. DESM. — La paternité, qu'est-ce que c'est que cela? Vous vous figurez donc que le père d'un enfant, c'est le monsieur qui a servi de canal dans le mécanisme de la fécondation ? Mon ami, le père, c'est le modeste spermatozoïde, arrivé bon premier dans la course à l'ovule. Une seringue a parfois rempli l'office paternel, et avec succès.

M. DEL. — Oui, je sais. Encore est-il que le spermatozoïde est un produit du mâle et que, sans ce mâle, l'ovule resterait stérile.

M. DESM. — Ce n'est pas très sûr. Vous n'ignorez pas que l'on a fécondé des ovules d'oursins avec une goutte d'acide. Le sperme n'est peut-être qu'un excitant. Pour remplacer l'homme dans l'œuvre de la fécondation de la femme, il suffirait de trouver l'excitant désiré par l'ovule féminin. Cela serait bien inutile, d'ailleurs, les mâles de bonne volonté n'étant pas près de faire défaut. Autre chose. Connaissez-vous la théorie d'après laquelle les cellules génitales seraient spécialisées et s'engendreraient les unes des autres, de sorte que nous serions les fils, non de nos ancêtres hommes, mais d'une suite de cellules dont la plus ancienne serait contemporaine de l'origine même de la vie? Nous ne serions pas les producteurs des spermatozoïdes, nous ne serions que leurs porteurs, leurs convoyeurs.

M. DEL. — Mais la ressemblance des fils aux pères? Mais l'hérédité paternelle?

M. DESM. — L'hérédité n'est qu'une théorie. Tout le monde a toutes les hérédités. Cependant ne pouvant nier la ressemblance, je ne vois pas de raison pour nier l'ensemble de l'hérédité, dont la ressemblance est encore le phénomène le plus certain. Il y a là quelque chose que je ne comprends pas et que personne d'ailleurs n'a

jamais expliqué. Un enfant parfois ressemble davantage à son oncle qu'à son père; il est parfois le portrait frappant d'un ancêtre très éloigné, direct ou indirect. Voilà des paternités bien réduites.

M. DEL. — Tout cela, même admis, ne résoudrait pas la question de l'avortement.

M. DESM. — Cela peut y aider, cependant. Il s'agit de prouver que toute femme est maîtresse de sa chair et que l'embryon qu'elle porte est une partie de cette chair et qui ne doit quasi rien à la chair du mâle. Mais laissons, en effet. Admettons provisoirement les vieilles idées traditionnelles sur la paternité. Admettons qu'un père puisse aimer dans son produit la chair de sa chair. Cela n'enlève rien au droit de la femme, qui est de considérer comme faisant partie d'elle-même l'embryon qui pend à ses viscères. Vous voulez des faits incontestables? En voici un : la maternité. Vous avez vu un accouchement?

M. DEL. — Non.

M. DESM. — Il faut voir cela. Cette boule de cheveux sales qui apparaît et qui bientôt crie, avant même que le reste du paquet n'ait franchi la porte, la chute d'une chose rouge qui remue : je crois à la maternité.

M. DEL. — Bien, mais à quel moment com-

mence-t-elle? Est-ce quand le paquet rouge est entré dans notre monde?

M. DESM. — Elle commence plus tôt. Elle commence au moment même où, expulsé de gré ou de force, le fœtus est viable. Avant cela, il n'y a point maternité; il y a un morceau de chair enkysté dans la matrice. La maternité débute au moment précis où il y a deux vies. Tant qu'il n'y a qu'une vie, il n'y a qu'une femelle, il n'y a point de mère.

M. DEL. —Avec un peu de hardiesse, on étendrait singulièrement ce droit de la femme sur son enfant : maîtresse absolue de l'enfant avant sa naissance, pourquoi n'en serait-elle pas encore maîtresse absolue après sa naissance?

M. DESM. — Si vous ôtiez le mot absolu, qui n'est plus de mise, quand il s'agit des rapports d'un être avec un autre être, j'accepterais la proposition. L'enfant appartient à sa mère; à elle de le soigner, de l'élever, de l'instruire. C'est un droit, en même temps qu'un devoir. Ce devoir, dans la vie sociale, ne devrait pas aller sans quelques privilèges. Dans les classes salariées, par exemple, les mères qui travaillent devraient être payées en proportion du nombre d'enfants qu'elles élèvent. J'estime, d'ailleurs, que la femme ne devrait pas travailler en dehors

des travaux de ménage. Il faudrait trouver une combinaison qui leur assurât à toutes et une oisiveté relative et une aisance certaine. A ce moment-là, peut-être, pourrait-on exiger d'elles la soumission aux lois de la fécondation. En attendant, si l'avortement est un crime, ce que je n'admets pas, c'est un crime tout à la charge des mâles et de la société. Je me demande comment les hommes en sont arrivés à considérer comme un crime un acte aussi naturel? Ce doit être encore une idée chrétienne, cela?

M. DEL. — Il est certain que les Grecs et les Romains pratiquaient l'avortement : c'était pour eux une branche de la médecine. Chez les Musulmans, chez presque tous les Asiatiques, l'avortement est une opération simple, licite et parfois obligatoire.

M. DESM. — Les chrétiens ont défendu l'avortement, je pense, pour des raisons de baptême. C'est toujours leur principe, en cas d'accouchement dangereux, de sacrifier la mère à l'enfant. Il y a de curieux traités d'embryologie sacrée où l'on incite les prêtres, en cas de danger, à s'armer d'un couteau et à ouvrir le ventre maternel pour en extraire le chrétien futur. On a même imaginé la seringue à baptiser le fœtus dans le ventre même, de sorte que, si la femme

périt avant l'expulsion, le gosse s'en va lui-même, automatiquement, se ranger au nombre des élus !

M. DEL. — Croyez-vous que les Jésuites aient été bien sévères pour l'avortement?

M. DESM.— Je ne le pense pas. Mais cherchons, je serais curieux de lire l'opinion d'un jésuite sur ce sujet délicat. Où trouver cela? Ah ! voici un recueil assez riche. Nous y sommes : Homicide, meurtre d'un prêtre, infanticide, avortement... « *De l'Avortement.*— Une femme peut-elle se procurer un avortement? Je réponds : 1° que si le fruit n'est pas animé, et que la grossesse lui soit dangereuse, elle le peut, soit directement, soit indirectement... ; 2° si le fruit est déjà animé et qu'elle doive mourir avec l'enfant, elle peut, avant que d'accoucher, prendre des remèdes qui nuisent indirectement à l'enfant et qui la guérissent directement... »

M. DEL. — Tout cela, c'est de la médecine.

M. DESM. — Attendez : « 3o si une honnête fille avait été corrompue, malgré elle, par un jeune homme adultère, elle pourrait, avant que le fruit soit animé, s'en délivrer à sa fantaisie, de peur de perdre son honneur, qui lui est beaucoup plus précieux que la vie même. » Cette fois, c'est bien le droit à l'avortement.

M. DEL. — Je me rends aux raisons du bon père...

M. DESM. — Le P. Airault, une victime de Pascal.

M. DEL. — Ces gens-là avaient tout de même une certaine hardiesse d'esprit.

M. DESM. — Ils étaient si peu chrétiens! Quand donc commencera-t-on à comprendre que le cléricalisme n'est l'ennemi que parce qu'il est un des masques du christianisme? M. de Mun a bien voulu écrire l'autre jour que les événements actuels signalaient « la lutte du christianisme et du paganisme universel ». Hélas! M. de Mun s'abuse. Le plus hardi de nos hommes politiques n'oserait signer cette proposition d'un obscur jésuite : qu'une fille séduite a le droit de se faire avorter. C'est pourtant une proposition païenne et rigoureusement anti-chrétienne. Mais les siècles nous écrasent... Allons, mon ami, soyons de ceux qui tiennent bon. Ayons des épaules d'Atlas.

M. DEL. — Essayez. Moi, je trouve plus agréable de me coucher sous le tiède édredon des préjugés.

M. DESM. — Grand lâche!

XXXVII

15 février.

Prédictions.

M. DESMAISONS. — Vivez-vous dans le présent ou dans l'avenir ?

M. DELARUE. — Hein ?

M. DESM. — Vivez-vous dans le présent ou dans l'avenir ?

M. DEL. — Dans le présent, je pense.

M. DESM. — En êtes-vous bien sûr ?

M. DEL. — Il me semble. Je comprendrais encore que vous me demandiez si je vis dans le passé, mais dans l'avenir ?

M. DESM. — Oui, beaucoup d'hommes vivent dans le passé, mais je sais que vous êtes trop gaillard pour vous laisser aller encore à cette faiblesse.

M. DEL. — Je goûte le passé, je n'y vis point. Je n'ai pas, comme M. Barrès, élu domicile dans les cimetières. Quand je passe par là, j'y jette un coup d'œil et voilà tout. Je vis dans le présent.

M. DESM. — Homme rare! Mais je ne vous crois pas. Vous vous vantez.

M. DEL. — Je songe à l'avenir, naturellement, comme tout le monde, comme tous les gens raisonnables, du moins.

M. DESM. — Demain! Quelles séductions dans ce mot! Ne trouvez-vous pas?

M. DEL. — Heu! Demain sera ce qu'il pourra, je crains qu'il ne ressemble beaucoup à aujourd'hui.

M. DESM. — Mais vous espérez secrètement qu'il sera meilleur?

M. DEL. — Pour moi? Non, au contraire, je sais que demain sera pire. Aussi ne suis-je nullement pressé de l'atteindre. Mais il y a aussi des hommes pour qui demain sera meilleur. Alors, je crois qu'en moyenne il n'y aura rien de changé.

M. DESM. — Le sait-on jamais?

M. DEL. — On ne le sait jamais. C'est pour cela qu'il faut vivre comme si rien ne devait jamais changer. Cette maxime fait le pendant de cette autre: Vivre comme si on ne devait jamais mourir Pourtant nous mourrons, et pourtant le monde reverra des révolutions sociales, politiques et peut-être géologiques. A quoi bon nous troubler soit à propos de l'inévitable, soit à pro-

pos de l'incertain? Le mot de Louis XV l'égale aux plus fermes philosophes : Après moi, le déluge.

M. DESM. — Et le déluge est venu, en effet, et il ne manque pas de bons esprits pour penser que ce qui pouvait arriver de mieux, à ce moment, c'était le déluge. Je ne détesterais pas un nouveau déluge.

M. DEL. — Vous savez nager?

M. DESM. — Non, mais je me réfugierais sur les montagnes de l'ironie. Et, de là, je m'amuserais peut-être beaucoup.

M. DEL. — J'en doute.

M. DESM. — Pourquoi cela? Je resterais fidèle à ma philosophie, qui est de contempler d'un œil innocent les mouvements de la vie

M. DEL. — Qui seraient les mouvements de la mort.

M. DESM. — Ne nous embarquons point dans ces métaphores mal arrimées, nous ferions naufrage. Laissons le déluge. Que penseriez-vous d'une bonne révolution qui mettrait le monde à l'envers?

M. DEL. — Cela ne me plairait nullement, j'aime la logique.

M. DESM. — Tout ce qui est, par cela même

est logique. Un fait illogique, cela serait un fait sans cause.

M. DEL. — Vous me troublez.

M. DESM. — Ce que les hommes appellent un fait illogique, c'est un fait qui contrarie leur sensibilité, voilà tout.

M. DEL. — Et pourquoi pas? Le commun des hommes a raison. Qu'y a-t-il de plus précieux pour moi que ma sensibilité? J'entends bien ne pas la laisser léser sans la défendre. Non, non, point de révolution. Evoluons tranquillement, comme de bonnes bêtes soumises à leur destin.

M. DESM. — C'est bien lent. Je préfère un bel orage bien violent, avec des trombes d'eau, à huit jours de petite pluie.

M. DEL. — Oui, mais c'est fini des orages. Le temps est à la petite pluie, calme, sérieuse, décidée, entêtée...

M. DESM. — Prenez garde, vous faites concurrence aux astrologues météorologiques et c'est dangereux, car vous n'atteindrez jamais au degré de comique de ces prophètes de la pluie et du beau temps.

M. DEL. — Je ne désire pas être comique.

M. DESM. — Alors ne faites pas de prophéties. Un prophète est toujours comique.

M. DEL. — Mais s'il tombe juste?

M. DESM. — Même s'il tombe juste. Il entre dans le comique en même temps qu'il monte sur le trépied. Celui de nos astrologues modernes est modeste; c'est un simple tabouret. Vous rappelez-vous cette soirée où la température baissa soudain de huit à dix degrés? Quelques heures auparavant les astrologues avaient fait annoncer par *le Temps*, truchement de ces aimables Baruchs : « La température va se tenir dans le voisinage de la normale (2° 1). » Le lendemain, effrayés de ce ratage, tout de même excessif, ils opinèrent dans le sens de l'inclémence. « Le froid, disaient-ils, va s'accentuer. » Là-dessus, le thermomètre remonte de six degrés.

M. DEL. — Que voulez-vous? Ils lisent leurs instruments. On dit qu'ils ont parfois annoncé de vraies tempêtes.

M. DESM. — On le dit.

M. DEL. — Et que les marins ont confiance en eux.

M. DESM. — C'est possible, et il est possible aussi qu'un jour ils arrivent à annoncer, avec une approximation acceptable, le temps qu'il fera le lendemain, mais ce jour me semble assez loin. La météorologie n'est pas une science, et vraiment je me demande pourquoi? Les éléments du problème à résoudre ne sont pas infiniment

nombreux; ils sont toujours les mêmes; le champ d'observation est limité et ses points principaux parfaitement reliés entre eux : alors?

M. DEL. — Je pense qu'il lui a manqué un Lavoisier ou un Bichat.

M. DESM. — Peut-être aussi que les déplacements atmosphériques sont trop rapides, si rapides qu'on les saisit trop tard. On voit l'explosion avant de l'avoir entendue, mais au moment qu'on l'entend, on n'a plus le temps de la prédire : elle est déjà. Notre vie est lente. Comparée à la soudaineté de certains phénomènes, elle représente l'immobilité. Nous mesurons des vitesses inimaginables, mais, au delà de ces vitesses, il y en a une série indéfinie auprès desquelles la vitesse de l'électricité n'est qu'une paresseuse somnolence. Vous êtes-vous quelquefois amusé à concevoir un être pour lequel le spectacle de l'évolution cosmique représenterait, comme durée, une de nos matinées?

M. DEL. — Non, je n'ai point de ces imaginations-là, et même je ne les comprends pas très bien.

M. DESM. — Oh! les avoir et les comprendre très bien, cela fait deux choses assez différentes. Mais si vous ne concevez pas l'infiniment grand, vous ne concevez pas davantage l'infiniment petit?

M. DEL. — Pas davantage.

M. DESM. — Vous seriez surpris si je vous disais qu'un grain de sable contient peut-être un monde analogue au nôtre avec ses étoiles, ses soleils, ses terres et ses philosophes disputant du relatif et de l'absolu ?

M. DEL. — Je serais très surpris que vous pensiez à la possibilité de pareilles chimères.

M. DESM. — J'y pense rarement, mais j'y pense, et sans effroi. Je dirai même que, dès qu'on ne regarde plus l'homme comme le centre de l'univers, et d'un univers créé, on doit admettre cela.

M. DEL. — Proposez-moi tout de suite de croire à la providence, à l'immortalité de l'âme, à la Bible, cela me choquera un peu moins.

M. DESM. — Alors, restons-en là. Voulez-vous que nous parlions des élections allemandes?

M. DEL. — Ah! non.

M. DESM. — De l'impôt sur le revenu?

M. DEL. — Merci.

M. DESM. — Du pape?

M. DEL. — Il est très bien, ce pape, il me plaît.

M. DESM. — Oui, elle est étonnante, la jeunesse de ce vieillard, la fièvre de cet enfant

curieux qui s'amuse à démolir son église, pour voir comment c'est fait...

M. DEL. — Il a peut-être le génie de la mécanique. Il remontera la machine, et elle n'en marchera que mieux.

M. DESM. — Vous êtes indulgent ou paradoxal.

M. DEL. — J'adopte vos principes, je ne préjuge pas de l'avenir.

M. DESM. — Les religions sont si anciennes, en effet, qu'il n'y a vraiment aucune raison pour qu'elles meurent jamais. Les plus beaux mythes religieux remontent jusqu'à l'âge de la pierre. Songez que les Australiens, qui en ont créé de très curieux, sont si bas, intellectuellement, qu'ils n'ont pas de mots pour compter au delà de deux. La religion est ce qu'il y a de plus humble et sans doute de plus primitif dans l'homme. C'est au point que je dirais presque que le fait religieux est un fait animal. Le chien est un animal religieux. Son maître est son dieu et, plus heureux que l'homme, il le voit, il le touche, il le flaire, il s'enivre de sa divinité. Vue ainsi, la religion est immortelle.

M. DEL. — Ceci m'intéresse. Nous en reparlerons ?

M. DESM. — Volontiers.

XXXVIII

1er mars.

Impôts

M. DESMAISONS. — Nous voilà donc revenus à la taille.

M. DELARUE. — Que voulez-vous dire?

M. DESM. — Vous ne savez donc pas ce que c'était que la taille?

M. DEL. — « Taillable et corvéable à merci! »

M. DESM. — C'est tout?

M. DEL. — C'est tout.

M. DESM. — Comprendrez-vous mieux si je vous dis que M. Caillaux s'apprête à repromulguer l'ordonnance royale de 1439?

M. DEL. — Je comprendrai encore un peu moins, car le mot de taille éveille en moi du moins quelques idées de littérature historique.

M. DESM. — Hé bien, puisqu'il faut vous le dire, la taille est, dans l'ancien droit français, le nom que l'on donnait à l'impôt sur les revenus.

M. DEL. — Vous faites des rapprochements archéologiques.

M. DESM. — La taille était le grand impôt de l'ancien régime, tel qu'il fonctionne toujours dans les pays de droit germanique. On peut l'appeler impôt sur les revenus, si l'on veut; c'est plus long, mais plus clair. « La taille personnelle frappait la personne dans la totalité de son patrimoine... » Je n'improvise pas, je lis. « Tout était atteint : meubles et immeubles, revenus des propriétés foncières, en quelque lieu qu'elles se trouvassent, revenus des rentes, revenus fournis par le travail journalier, en un mot, toutes les facultés de la personne. »

M. DEL. — Diable! C'est donc cela, la taille! mais M. Caillaux n'a rien inventé.

M. DESM. — Il n'a eu qu'à coordonner les vieilles ordonnances qui sont dans le répertoire de Merlin, et à traduire cela en français parlementaire du vingtième siècle.

M. DEL. — C'est une bien vilaine langue.

M. DESM. — Celle des légistes du quinzième siècle n'était pas bien plus belle. La fiscalité a sa rhétorique. Elle a aussi ses ménagements. La noblesse, qui était censée payer en nature, par le service militaire, était exempte de la taille personnelle. De même les grosses fortunes se voient aujourd'hui traitées avec une certaine clémence.

M. DEL. — Et moi qui croyais voir du nouveau!

Vous me découragez. Mais quelles bêtes de cirque sommes-nous donc ?

M. DESM. — Que voulez-vous, le monde n'est pas l'infini. C'est une sorte de cirque, en effet. On tourne, on tourne...

Tournez, tournez, bons chevaux de bois.

En matière d'impôts, il n'y a que deux systèmes, l'impôt personnel et l'impôt réel, celui qui taxe les individus et celui qui taxe les choses. Tantôt on croit que l'un est plus juste ou plus productif ; tantôt on croit que c'est l'autre.

M. DEL. — Je pense qu'il est plus prudent de taxer les choses, car elles ne peuvent fuir.

M. DESM. — Ne sommes-nous pas aussi des choses? Ne sommes-nous pas des serfs attachés à la glèbe? Ils sont très rares, ceux qui ont le goût ou le courage de s'expatrier, quand leur vie commence à pousser quelques racines. Nous ne sommes plus des nomades. Nous sommes à peine des animaux marcheurs. La terre nous retient aussi fortement que le rocher marin retient ses zoophytes.

M. DEL. — Il me semble d'ailleurs que, sous l'un ou l'autre de ses noms, l'impôt ne peut être que personnel. Que ma maison soit taxée, ou moi-même?

M. DESM. — Assurément, et il est toujours aussi un impôt sur les revenus, les gains, ou les salaires, car avec quoi le paie-t-on?

M. DEL. — Redoutez-vous quelque chose de la nouvelle ordonnance?

M. DESM. — Moi? Rien du tout. Je pense que cela s'équilibrera.

M DEL. — Je le pense aussi. Mais je plains les malheureux qui exercent des professions libérales, ou plutôt tous ceux dont les gains sont strictement personnels.

M. DESM. — Comment cela?

M. DEL. — Ils seront jugulés. Je ne crois pas que cela soit par haine qu'on les a frappés si fort, je crois que c'est par inadvertance, mais on le dirait, et c'est fâcheux.

M. DESM. — En quoi sont-ils plus chargés que les autres?

M. DEL. — Vous ne voyez donc pas combien il est absurde et, par conséquent, inique, d'assimiler les revenus professionnels aux rentes réelles? Le rentier qui perçoit dix mille francs tous les ans, produit de son capital, il peut être malade, il peut mourir, même, et sa rente, mécaniquement, lui est versée, à lui ou à sa femme, à ses enfants. Mais le médecin, l'artiste, l'écrivain, s'ils disparaissent, tout disparaît avec eux.

Leurs revenus sont des revenus précaires, instables et destinés fatalement à périr, en entier, le jour où celui qui les produira n'existe plus. Une maison de commerce peut gravement souffrir aussi de la disparition d'un homme; elle peut cependant lui survivre, et c'est même le cas le plus général. Que les bénéfices de cette maison soient, jusqu'à un certain point, assimilés à des revenus, ce ne sera pas toujours injuste. Cela sera toujours injuste, au contraire, chaque fois que les revenus reposeront sur une tête seulement. Le viager et le perpétuel demanderaient, il me semble, des traitements différents. M. Caillaux n'y a point pensé, ou plutôt il n'y a pensé que pour exonérer le rentier au détriment du producteur personnel.

M. DESM. — Prenez garde, monsieur Delarue, on va vous prendre pour un poète!

M. DEL. — Cela m'est égal. Cela ne m'empêchera pas d'ajouter que si les droits d'auteur de Mistral sont fixés à trois pour cent, les revenus de M. de Rothschild le devraient être de douze peut-être, ou de quinze...

M. DESM. — Ou de vingt, de trente, de... Allons, enchérissez!

M. DEL. — Cela vous gênerait ?

M. DESM. — Presque. J'aurais peur d'être tenté

de le plaindre. Mais vos paroles excessives m'inclinent à penser que l'impôt personnel peut en effet devenir par trop personnel. Cela fera peu de ravages à Paris, mais, en province, il y aura bien des vexations. Jadis, à propos de la taille, les paysans se persécutaient les uns les autres; cela recommencera. Il n'y a aucune raison pour que la résurrection de la taille ne ressuscite pas les mœurs qu'elle avait engendrées. Vauban a écrit des choses terribles sur ces haines fiscales perpétuées de génération en génération. C'était, il est vrai, un esprit morose. La Révolution, cependant, lui donna raison, en substituant l'impôt réel à l'impôt personnel. Cela fut jadis tenu pour une grande conquête dans l'ordre social. Aujourd'hui, ce sont les fils de la Révolution qui rétablissent la taille et les fils de la contre-révolution qui la combattent. C'est amusant. Sur le fond même de la question, je n'ai pas une opinion ni bien précise ni bien sérieuse. Le meilleur impôt est celui dont on ne s'aperçoit pas, celui que l'on paie à mesure, à petits coups. Si j'étais homme d'Etat, c'est à cette sorte d'impôt que je penserais. Qui donc avait offert de tirer un milliard du monopole de l'alcool? Cette proposition me ferait beaucoup réfléchir. J'avoue aussi que je n'aurais jamais pensé,

comme M. Caillaux, à supprimer entièrement l'impôt foncier. La possession de la terre est un privilège qui se doit payer, indépendamment de tout revenu. L'impôt foncier fut la revanche du vaincu sur le conquérant de son sol. On ne voit pas pourquoi le petit peuple des paysans, propriétaires, oui, mais minuscules, ferait cadeau aux opulents châtelains des ombrages de leurs parcs et des poissons de leurs rivières. On ne voit pas pourquoi cent hectares de terrains de luxe ne paieraient rien, alors que paieront les humbles cultivateurs d'un maigre champ de pommes de terre. Je ne comprends pas. Mais le monde est plein de mystères, et les mystères financiers sont les plus obscurs. Tenons-nous bien tranquilles, mon ami, et payons ce que l'on nous demande. C'est le plus sage.

XXXIX

15 mars.

La Fugitive

M. DESMAISONS. — Cette histoire de fou lubrique ne m'a nullement intéressé. J'ai déploré la

mort de la fillette, et c'est tout. C'est un accident grossier comme il en arrive chez les sauvages. Au Congo, la petite eût été rôtie et mangée; à Paris, elle est violée et étranglée. On ne porte pas de jugements sur de pareils faits. Ce sont des faits tristes, rien de plus. Il y a quelques années, un enfant tomba dans la fosse aux ours, servit de poupée à ces bêtes amusées qui finirent par lui casser la tête ou l'étouffer. Rapprochez cela du viol sadique qui émut si violemment la sensibilité populaire, et vous verrez que l'un et l'autre cas sont également des accidents.

M. DELARUE. — Que faut-il donc pour vous toucher?

M. DESM. — Des événements plus humains, des anecdotes où intervient la volonté ou, ce qui en tient lieu, le besoin, le désir, la passion.

M. DEL. — C'est-à-dire que vous voulez que la vie vous donne au moins un commencement de tragédie?

M. DESM. — Je ne suis pas si exigeant. Quelque chose d'un peu vivant me suffit, des événements où puisse participer mon imagination sensible, mon imagination affective, comme dit M. Ribot. Vous avez lu l'histoire de cette fille disparue, puis retrouvée amoureusement blottie dans les bras d'un jeune sacristain?

M. DEL. — Oui, et elle m'a plu, j'en ai trouvé charmants les premiers chapitres.

M. DESM. — Les premiers chapitres de ces histoires sont toujours charmants...

M. DEL. — ... Mais elles finissent toujours mal.

M. DESM. — Toujours, hélas! parce que la société s'en mêle, parce que le bras séculier est encore au service de l'Eglise, c'est-à-dire de la morale chrétienne, parce que la loi, s'occupant de choses inutiles, devient nécessairement malfaisante.

M. DEL. — Il fallait pourtant bien donner à ces parents des nouvelles de leur fille.

M. DESM. — D'accord, et jusqu'à ce moment-là, il n'y a qu'à louer la police, ou plutôt le hasard.

M. DEL. — Eh bien?

M. DESM. — Eh bien, la suite est odieuse. On a commencé par traiter ces enfants tels que des criminels. Cette innocente fille de quatorze ans, coupable de vouloir vivre, a été envoyée au Dépôt.

M. DEL. — Est-ce possible?

M. DESM. — Tous les journaux l'ont rapporté sans horreur et même sans étonnement.

M. DEL. — C'est fou.

M. DESM. — Entre temps, la famille est prévenue. On lui remet sa tendre progéniture. Mais l'enfant, qui sait ce qu'elle veut, tourne le dos : elle veut la liberté de vivre à sa guise.

M. DEL. — A quatorze ans!

M. DESM. — Et pourquoi pas? Il faut vivre au moment même où on en a le désir.

M. DEL. — Oui, mais à quatorze ans!

M. DESM. — A quatorze ans, ma grand'mère était mariée.

M. DEL. — Oui, en ce temps-là...

M. DEL. — Vous croyez donc que les filles d'aujourd'hui sont d'une physiologie différente de celles d'avant-hier? Si on maria ma grand' mère à quatorze ans, c'est qu'elle était mariable, c'est que la nature parlait déjà en elle, c'est aussi qu'elle avait des parents intelligents et qui ne voyaient aucun avantage à laisser leur fille passer sa jeunesse en rêveries solitaires et malsaines. Il y a des filles qu'il faut marier à quatorze ou quinze ans et d'autres qui peuvent ou doivent attendre jusqu'à dix-huit ou vingt ans. Mais continuons notre histoire. La jeune fugitive n'a pas voulu reprendre le collier, alors...

M. DEL. — Oui, je sais : maison de correction, dames de Saint-Michel.

M. DESM. — Et vous approuvez?

M. DEL. — Je demande à réfléchir.

M. DESM. — Oh! je vous connais. Vous êtes de droit romain, vous approuvez instinctivement l'exercice, jusqu'en ses abus, de la puissance paternelle. Moi, je suis de droit germanique. Pour moi l'autorité paternelle doit être une protection et non une domination. Or je trouve que de condamner sa fille à sept ans de réclusion, c'est la protéger d'une manière un peu singulière.

M. DEL.— Je veux bien, mais pourquoi n'obéit-elle pas?

M. DESM. — Voyez-vous, le droit romain?

M. DEL. — C'est le bon sens même. Les Romains étaient sages.

M. DESM. — D'une sagesse qui ne m'agrée pas.

M. DEL. — Que vient faire ici le droit romain ou le droit germanique? Croyez-vous qu'il fut jamais un pays à famille constituée où une fille de quatorze ans ait été libre de ses actes sexuels?

M. DESM. — Non, je ne le crois pas, mais je ne crois pas non plus que le droit de mettre ses enfants en prison, qu'il soit ou non romain ou germanique, soit un droit très recommandable. L'autorité de la famille sur l'enfant ne peut être, raisonnablement, qu'une autorité morale, corro-

borée, je le veux bien, par une certaine contrainte physique. Cette contrainte ne peut, à mon avis, dépasser ce que l'on appelle une surveillance étroite. Qu'une fille soit un trésor ou un porte-trésor, je vous le concède, et aussi qu'on préserve ce trésor des voleurs, mais non qu'on l'enterre dans la cave.

M. DEL. — Tout cela est très bien, mais qu'auriez-vous fait, vous, si vous aviez été le père de la fugitive ?

M. DESM. — Moi ? J'aurais été désolé.

M. DEL. — Bien, et ensuite?

M. DESM. — Ensuite, j'aurais été désolé.

M. DEL. — Et alors ?

M. DESM. — Et alors, j'aurais été désolé.

M. DEL. — Ce n'est pas répondre. Qu'auriez-vous fait?

M. DESM. — Que faire?

M. DEL. — Enfin, entre le Moulin-Rouge et les Dames de Saint-Michel, qu'auriez-vous choisi?

M. DESM. — Le Moulin-Rouge. Cela choque moins ma sensibilité.

M. DEL. — Vous êtes bien peu Romain, en effet ; vous l'êtes trop peu.

M. DESM. — Je vous révolte, hein?

M. DEL. — Non, car je sens bien que vous vous moquez de moi.

M. DESM. — Nullement. Je sens que mon opinion blesse des traditions respectables, aussi je ne la risque qu'en tremblant, mais je ne vois aucunement la nécessité que toutes les femmes soient vertueuses ; au contraire : alors, que cela soit celle-ci ou celle-là qui fasse la culbute? Il vaut mieux que cela soit celle-ci, c'est-à-dire notre fugitive, puisqu'elle culbute volontairement. Alors, faisant abstraction des sentiments paternels que je pourrais éprouver en telle circonstance, je persiste à opter pour la liberté des petites filles qui veulent jouer avec la vie. Voyez-vous, mon cher ami, nous sommes en train de devenir, non d'une moralité, mais d'un moralisme épouvantable. Les journaux, avec des fracas de trompette, nous révèlent des faits quotidiens, inéluctables, connus de tous, et nous faisons semblant de ressentir de violents mouvements d'indignation. C'est ridicule. Lisez dans Tallemant des Réaux l'histoire de Mlle de Rohan qui commença dès douze ans à badiner avec Ruvigny, qui, à quinze ans, lui accorda tout et ensuite épousa Chabot. Aujourd'hui, nous appelons tragique l'aventure que jadis on qualifiait de piquante. Nous nous prodiguons

en attendrissements et en frissons inutiles.

M. DEL. — Je commence à être presque d'accord avec vous.

M. DESM. — Pour comprendre quelque chose à la vie, il faut la regarder bien en face, sans hâte, sans peur ; c'est ainsi seulement que l'on peut arriver à en saisir l'harmonie générale. C'est la première impression et la première conquête. Continuez l'étude du tableau et vous finirez par y goûter beaucoup de détails qui font horreur au vulgaire. Vous finirez par aimer cette petite fille qui se jette dans la vie avec une si douce imprudence ; vous l'aimerez comme on aime les héroïnes ingénues, et vous éprouverez de la tristesse à penser que des parents barbares ont livré ce petit corps ardent et naïf aux sales brutalités d'une pieuse maison de correction.

M. DEL. — Ne dites pas cela tout haut. Prenez garde, on vous accuserait de faire l'éloge du vice.

M. DESM. — Les hypocrites, ils en seraient bien capables ! Mais qui sait, peut-être que le vice est encore ce qu'il y a de meilleur en nous ?

XL

1er avril.

Grèves

M. DESMAISONS. — Les grèves, et après? Rassurez-vous. Il y a quelque chose de plus fort que la volonté des ouvriers.

M. DELARUE. — Quoi donc?

M. DESM. — La nécessité. Ils sont, comme tout le monde, pris dans l'engrenage social et, comme tous, il faut qu'ils fassent leur métier. Plaisants, ces électriciens, qui ne veulent point charger leurs fourneaux et surveiller leurs bobines! Plaisants, ces gaziers, qui ne veulent point fabriquer les hydrocarbures! Plaisants, les boulangers qui ne veulent pas boulanger, les savetiers qui ne veulent pas saveter, les postiers qui ne veulent pas timbrer, les imprimeurs qui ne veulent pas imprimer, les maîtres d'école qui ne veulent pas faire l'école, les soldats qui ne veulent pas faire l'exercice! Plaisants seraient les peintres qui ne voudraient pas peindre, les écrivains qui ne voudraient pas écrire, les pharmaciens qui ne voudraient pas pharmacoper! Plai-

sants, plus ou moins, je ne sais, les chiens qui voudraient être chats, les rats qui se voudraient belettes, les bœufs qui se voudraient cerfs, les ânes qui se voudraient chevaux, les mouches qui se voudraient abeilles ! Les oies, pour devenir cygnes, boudent contre leur pâtée, plaisantes bêtes ! Mais la nature n'aime pas les plaisanteries, même les plus spirituelles, et elle a décidé que le geai, même paré des plumes du paon, resterait un geai.

M. DEL. — C'est à mon tour de dire : et après?

M. DESM. — Et après, on reste ce que l'on fut d'abord et on mange, si l'on veut manger, à l'auge que l'on a sous le nez.

M. DEL. — Ne refaites pas la philosophie des cochons.

M. DESM. — Les cochons de Carlyle sont idéalistes, tout ensemble, et utopistes. Ils veulent toutes les relavures et qu'elles soient très grasses, idéalement grasses, utopiquement grasses. Ce n'est pas raisonnable. Le cochon raisonnable accommode ses désirs à l'état normal et à la quantité possible des relavures. *Ne quid nimis. Aurea mediocritas.* Le sage se contente de peu. Mais je les vois venir, vos délicieux cochons...

M. DEL. — Permettez !

M. DESM. — Vos délicieux cochons : tout en faisant glou-glou dans leur auge, ils se rêvent transformés en opulents négriers, à l'instar de feu Casimir. A quoi bon ? Ce Casimir, pour qui plus d'hommes crevèrent au fond des mines que n'en contenait *l'Iéna*, ce Casimir n'était pas heureux ! Que lui fallait-il donc? Voilà : cet homme, abreuvé et gonflé de relavures, estimait n'être pas encore ni assez abreuvé, ni assez gonflé. On le fit grand cacique, les relavures ne lui coûtèrent plus rien du tout. Il s'abreuvait et se gonflait, sans même bourse délier, et il pouvait capitaliser intégralement le salaire de ses nègres; cela ne le satisfaisait pas encore. Il y a des négriers idéalistes.

M. DEL. — Vous êtes dur.

M. DESM. — Pour les idéalistes ?

M. DEL. — Non, pour les négriers. Car, enfin, le négrier est supérieur au nègre, et il le prouve.

M. DESM. — Sans doute. Aussi, je ne méprise pas les négriers qui ne sont que cela. Mais je méprise les négriers idéalistes. La force est la force : rien à dire. Elle déchoit, quand elle tente de se dissimuler sous d'humbles vertus qui ne conviennent qu'aux pauvres diables.

M. DEL. — C'est un hommage que les forts rendent aux faibles.

M. DESM. — Vous dites bien, mais ajoutez que, par un tel hommage, ils se dégradent et méritent de devenir ce qu'ils voudraient paraître. Si les grèves n'atteignaient que ceux-là, comme je m'en réjouirais, comme j'y pousserais !

M. DEL. — Elles les épargne, au contraire.

M. DESM. — Parce que la vérité physique est tout le contraire de la vérité morale. Dans le duel du chêne et du vent, c'est le roseau qui est balayé. Quand le vent, qui s'est bien agité, se repose, las et déçu, quand les roseaux jonchent le sol, de même que si la serpe y avait passé, le chêne continue, ironique, à déployer ses feuilles et il sourit au soleil. Alors, sauf qu'il y a quelques roseaux de moins, la comédie de la vie recommence. Les roseaux repoussent, d'ailleurs, et il n'y a rien de changé.

M. DEL. — Il faut convenir que les grèves sont un moyen de revendication bien barbare et bien vain, aussi.

M. DESM. — Il est surtout trop simple ; c'est si facile, si à la portée des volontés les plus frustes ! Mais ses effets sont des plus limités, par la logique même de la vie. Un homme, ou un groupe d'hommes, ne subsiste qu'en se livrant à une certaine activité. Dès qu'il cesse d'agir, il cesse de produire et, cessant de produire, il se

trouve isolé dans l'état social, puisque le principe même de la société, c'est l'échange des produits. Les ouvriers qui rêvent, par une grève générale, de faire éclater la machine sociale, raisonnent comme des enfants. Si la machine éclatait, ils sauteraient avec elle; si elle n'éclate pas, si le train s'arrête en plein désert, qui est-ce qui résistera le plus longtemps, de ceux qui sont nantis de provisions ou de ceux qui ont les poches et les mains vides ?

M. DEL. — Hé ! comme l'a dit l'autre jour à la Chambre je ne sais quel philosophe amer, une sorte de Timon d'Athènes : « Les pauvres sont habitués à être pauvres. »

M. DESM. — C'est de la jolie littérature, mais c'est de la littérature. Restons dans la physique. Je continue de trouver plaisants les boulangers qui ne voudraient pas boulanger. Serait-ce donc que, de par leur état, ils ont acquis la faculté de se passer de pain? Soit, mais, je m'en passerai tout aussi bien, et mieux peut-être. Alors ?

M. DEL. — Là-dessus, je suis à peu près de votre avis. Il y a des jours où le pain m'agrée fort modérément. Quelle chance pour les diabétiques, s'il y avait une bonne grève du pain. Ils en guériraient tous, de gré ou de force.

M. DESM. — Celle-là, je crois que les boulan-

gers feraient bien de ne pas l'essayer, parce que la solidarité ouvrière, c'est également de la littérature : ils seraient promptement et proprement lapidés par leurs frères. Moi, cela m'est égal.

M. DEL. — Comme me fut égale, non moins, la grève électrique. Les journaux me l'apprirent le lendemain, un peu tard, il est vrai.

M. DESM. — N'ayant pas de journaux, je passai sur ma bibliothèque ma faim de lecture matinale. Je tombai sur Lucien, et ma foi ! je bénis la grève. Au fait, pourquoi Lucien de Samosate n'écrit-il pas dans les journaux ?

M. DEL. — Je crains bien qu'il ne soit mort.

M. DESM. — Hélas ! Mort comme Voltaire, mort comme Rivarol, comme Saint-Evremont, comme Chamfort, comme Courier.

M. DEL. — Que de morts ! Vous exagérez. Comment donc s'appellent ces brillants chroniqueurs qui emplissent tous les jours les brillantes pages de nos brillants journaux ?

M. DESM. — Je n'en sais rien, mais ils ne s'appellent ni Paul-Louis Courier, ni Arouet de Voltaire, ni Lucien de Samosate : cela, j'en suis sûr.

M. DEL. — Vous êtes ordinairement bien informé, je m'en rapporte à vous.

M. DESM. — Vous dites cela, comme si ce n'était pas tout à fait votre avis.

M. DEL. — C'est que j'aime à vivre un peu dans l'illusion. Il y a plusieurs écrivains quotidiens ou hebdomadaires, que j'ai doués d'esprit et de philosophie. Quand je les lis, je crois me récréer, et cela me suffit.

M. DESM. — Je ne voudrais pas démolir vos châteaux dans la forêt. Alors, un conseil : surtout ne lisez pas Lucien. Cet homme m'a épouvanté, l'autre jour. Comme son livre me tombait des mains, je vis, dans les espaces imaginaires, tomber des siècles et des siècles de littérature chrétienne. Après dix-huit cents ans les hommes qui participent à l'intelligence en sont exactement au point où en était Lucien. C'est un peu effrayant, mais bien curieux, aussi. Nous avons piétiné inutilement, depuis le deuxième siècle, dans les ténèbres chrétiennes et quand nous avons aperçu, enfin, un peu de lumière, cette lumière était exactement la lumière à laquelle souriait l'ironie antique.

M. DEL. — Vous avez une manière de voir les choses !

M. DESM. — Ah ! mon ami, les choses, de telles choses, croyez-vous qu'on les puisse considérer sans amertume ?

XLI

15 avril.

Le Principe d'utilité

M. DELARUE. — Connaissez-vous Henry Houssaye?

M. DESMAISONS. — Oui.

M. DEL. — C'est un homme sérieux?

M. DESM. — Voyons, vous n'avez donc pas lu son Waterloo et tous ces tomes de passionnante histoire?...

M. DEL. — Je les connais, mais je maintiens ma question.

M. DESM. — Vous m'étonnez.

M. DEL. — On peut être un excellent historien et avoir de l'esprit.

M. DESM. — Sans doute.

M. DEL. — On peut également avoir de l'imagination.

M. DESM. — Il en faut, d'une certaine qualité, pour faire vivre l'histoire. Taine en avait.

M. DEL. — Il en avait trop.

M. DESM. — Sans imagination logique, l'histoire n'est qu'un morne amas de documents.

M. DEL. — C'est ce que j'aime, et j'appliquerais volontiers à l'histoire ce que Champfleury disait de la critique littéraire.

M. DESM. — Oh ! Champfleury !

M. DEL. — Champfleury n'était pas un sot.

M. DESM. — Je ne dis point cela. Son « Balzac » est précieux.

M. DEL. — C'est précisément à propos de Balzac qu'il disait : Aux plus belles pages de critique sur la Comédie humaine, je préfère les anecdotes de Werdet.

M. DESM. — J'avoue que, moi aussi, je goûte, presque par-dessus tout, les anecdotes.

M. DEL. — Encore faut-il qu'elles soient exactes.

M. DESM. — Sait-on jamais?

M. DEL. — On peut avoir confiance, quand c'est un Werdet, un commerçant, un homme, par métier, dénué d'imagination. Et nous revoilà à ma première ou à ma seconde question : Henry Houssaye a-t-il de l'imagination?

M. DESM. — Un peu plus que Werdet, je pense, mais pas assez pour prendre plaisir à inventer. Et puis, son esprit répugnerait à cela. S'il le faisait, il préviendrait.

M. DEL. — Alors on peut avoir confiance?

M. DESM. — Certainement. Mais que de précautions ! Vous m'intriguez.

M. DEL. — Tant mieux, cher ami, cela m'arrive si rarement !

M. DESM. — Alors?

M. DEL. — Alors, connaissez-vous quelque chose de plus extraordinaire, de plus fou, de plus triste que ces réponses de soldats dont il nous entretenait l'autre jour?

M. DESM. — Je les trouve plutôt curieuses que navrantes. Elles expliquent à merveille mon principe d'utilité.

M. DEL. — Il n'est pas difficile à satisfaire, votre principe.

M. DESM. — C'est ce qui vous trompe. Les faits qui lui conviennent du premier coup sont très rares.

M. DEL. — Cela m'amusera de vous lire un résumé de l'enquête de Henry Houssaye. Vous écoutez?

M. DESM. — J'écoute.

M. DEL. — Première question : Que savez-vous de Jeanne d'Arc? Réponses : 1° Un grand homme qui a fait des guerres. 2° Une héroïne du jour. Hein?

M. DESM. — Très bien.

M. DEL. — Deuxième question : Bayard? Réponses : 1° Un grand marin. 2° Un soldat de Louis XIV. Hein?

M. DESM. — Très bien.

M. DEL. — Troisième question : Louis XIV? Réponses : 1° Un ancien officier qui vivait en 1547. 2° Il a monté des écoles. Hein?

M. DESM. — Très bien.

M. DEL. — Quatrième question. La Révolution française? Réponse : Elle a eu lieu à cause de la mort de Louis XIV. Hein?

M. DESM. — Très bien.

M. DEL. — Napoléon 1er? Réponses : 1° Napoléon a fait les tribunaux et civilisé le peuple; il est mort emprisonné après avoir été emmené à Clermont-Ferrand. 2° Il a été empereur du monde entier pendant cent jours. 3° Il a été fait prisonnier par les Anglais au pont de Montereau. Hein?

M. DESM. — Très bien.

M. DEL. — L'Alsace-Lorraine? 1° Une grande ville de France. 2° Une grande ville de France. Toujours très bien?

M. DESM. — Très curieux.

M. DEL. — Marceau? Un ancien dessinateur. Iéna? Un général. Austerlitz? Un ambassadeur. Valmy? Bataille sous Napoléon, il y a cinquante ans. Strasbourg? Bataille.je ne sais où. Les colonies? Endroits où l'on met les mauvais sujets et les enfants abandonnés. L'Algérie? Puissance

où il y a des nègres. Victor Hugo? Il inventa le vaccinage. Hein?

M. DESM. — Toujours très bien.

M. DEL. — Je continue donc. Gambetta? 1° Un homme de lettres. 2° Il fit de grandes découvertes. 3° Il fit le coup d'Etat. 4° Un grand général. — L'amiral Courbet? Il fit le combat naval sous Louis XIV. C'est tout, êtes-vous content?

M. DESM. — Très content. D'abord, cela m'amuse; ensuite, comme je vous l'ai dit, cela m'instruit.

M. DEL. — Sur la bêtise humaine, assurément.

M. DESM. — Où voyez-vous de la bêtise dans ces réponses?

M. DEL. — Je vous le demande.

M. DESM. — Ne confondez pas la bêtise avec l'ignorance. Les braves jeunes gens qui croient que Gambetta fut un grand général ont peut-être beaucoup d'intelligence.

M. DEL. — Expliquez-vous.

M. DESM. — Je pourrais m'expliquer en vous posant, à mon tour, quelques questions. Voudriez-vous bien?

M. DEL. — A quoi bon?

M. DESM. — Certainement, vous ne répondriez pas de choses aussi drôles, mais n'avez-vous pas, vous aussi, une certaine ignorance?

M. DEL. — Je ne sais qu'une très petite partie de ce qu'il est possible de savoir, cela est évident, mais il me semble que sur l'essentiel?...

M. DESM. — Qu'appelez-vous l'essentiel?

M. DEL. — Ce que n'ignore aucun homme cultivé, aucun homme qui a, non seulement un peu de lecture, mais un peu de conversation.

M. DESM. — Et vous savez encore bien d'autres choses, moi aussi. Nous avons des notions qui, non seulement ne sont pas courantes, mais qui sont rares, et, à côté de cela, que d'ignorances!

M. DEL. — Il est vrai.

M. DESM. — Le modeste petit dictionnaire orthographique que voici, nous ne pourrions l'ouvrir au hasard sans tomber sur un mot ou qui nous est inconnu ou dont le sens est pour nous fort indécis. Essayons, comme aux sorts virgiliens. Là: quillette? quinoléine?

M. DEL. — J'ignore.

M. DESM. — Encore: encastelure?

M. DEL. — Mais je ne connais donc pas la langue française?

M. DESM. — C'est comme cela. On ne sait presque rien. Continuons: bordigue? boucassin?

M. DEL. — C'est effrayant.

M. DESM. — Et en histoire, toujours d'après

l'humble guide-âne : Pharnabaze? Menelenaere? Mulready? Laudon? Jechonias?

M. DEL. — Vous me citez des noms absurdes.

M. DESM. — Du tout. Ils sont familiers à tel ou tel. Dites que je vous cite des mots et des noms qui vous sont inutiles, qui vous ont été, jusqu'à l'heure présente, inutiles.

M. DEL. — Sans aucun doute.

M. DESM. — Eh bien, l'ignorance des soldats de M. Henry Houssaye n'a point d'autre cause. Les notions qui leur font défaut leur sont inutiles. Ce soldat, son temps fini, va redevenir agriculteur. Que voulez-vous qu'il fasse de l'histoire de Jeanne d'Arc? Il a eu et il aura besoin de connaître les défauts d'un cheval, mais de savoir si Jeanne d'Arc a été un homme ou une femme, un grand capitaine ou une belle madame, en quoi cela l'aidera-t-il à payer ses fermages?

M. DEL. — Oui, mais la conversation, les lectures, il faut savoir certaines choses.

M. DESM. — Les paysans s'entretiennent-ils donc de Jeanne d'Arc, de Louis XIV ou même de la Révolution et de l'Empire? Pour qui les prenez-vous? Les paysans sont des physiciens qui parlent de la terre, de l'air, de l'eau et du feu.

M. DEL. — Ils font aussi de la politique.

M. DESM. — D'accord. Mais si, pour nous, la

politique est la suite de l'histoire, croyez-vous donc qu'il en soit de même pour le peuple? Le peuple vit dans le présent, et cela lui confère, malgré son ignorance, une certaine supériorité pratique. Il songe à ses intérêts. On le trompe fréquemment, mais ceux qui croient connaître l'histoire sont-ils beaucoup moins crédules? Un tiers des soldats interrogés par Henry Houssaye ne savaient pas, ou avaient oublié depuis l'école, ce que c'est que la Révolution française. Cela ne les empêchera pas de devenir révolutionnaires. Au contraire. Pour eux, la Révolution sera en avant. Pour les nantis, elle est en arrière. N'ayons aucune superstition, pas plus celle de l'instruction que les autres. Le plus ignorant des hommes sait des choses qu'ignore le plus savant des hommes. Ce que nous prenons pour des notions essentielles n'est essentiel que pour certaines catégories sociales. L'homme de lettres est toujours porté à rire de l'ignorance du peuple; mais il ne réfléchit pas que les notions dont il se targue sont pour lui des notions utiles et seraient pour le peuple des notions inutiles. Je songe à ce conseiller municipal qui voulait que l'on joignît aux noms des rues une petite notice à même la plaque. Cet homme était choqué que le garçon laitier, passant rue Bara, ignorât la

qualité de cet enfant célèbre. N'imitons pas cet hurluberlu de l'érudition vicinale. Comme nous consentons à ignorer ce que fut Pharnabaze, consentons à ce que les facteurs, qui desservent la rue de Phalzbourg, ignorent si Phalzbourg est une ville, un général, un ambassadeur, ou une mondaine illustre.

M. DEL. — Je le veux bien.

M. DESM. — Alors vous vous rangez au principe d'utilité?

M. DEL. — Je le veux toujours bien, mais dites-moi ce que c'est?

M. DESM. — Ce sera très long.

M. DEL. — J'écoute.

M. DESM. —...

XLII

1er mai.

Romantisme

M. DESMAISONS. — Ah! vous me rapportez le livre de Lasserre ; Eh bien?

M. DELARUE. — Quel casse-tête!

M. DESM. — Comment cela ?

M. DEL. — J'en suis fou. Ces cascades d'idées, ces tourbillons de paradoxes... Quel torrent! J'ai pensé que je n'arriverais jamais à l'autre bord.

M. DESM. — Mais vous êtes arrivé, cependant. Voyons, racontez-moi votre traversée.

M. DEL. — Laissez-moi respirer, de grâce! Laissez-moi reprendre possession de mon sang-froid et de ma raison.

M. DESM. — Lisez, pour vous remettre, l'article de M. Faguet.

M. DEL. — Je l'ai lu. Cela a été le cordial qui m'a permis de venir jusqu'ici. Grâce à M. Faguet, je sais que c'est Lasserre qui est fou, et non pas moi.

M. DESM. — A ce point-là?

M. DEL. — A ce point-là. Je n'arrive plus à comprendre comment, fleuve de tant d'horreurs, le XIXe siècle a pu naître, couler pendant cent ans et aller tranquillement mourir dans l'océan du passé. Il me semble que ce siècle n'a eu d'existence que dans l'imagination aliénée d'une nation malade. Pour retrouver la vie réelle, je remonte à Voltaire et à Montesquieu; pour relire des œuvres saines et morales, je reprends *la Pucelle* et *les Lettres Persanes*.

M. DESM. — Allons, vous revoilà d'aplomb, puisque vous raillez.

M. DEL. — Oui, cela vaut mieux. Laissez-moi aussi penser à *la Religieuse* de Diderot et *à la Vénus physique* de Maupertuis, et je vais être redevenu tout à fait lucide.

M. DESM. — Raillons, mon ami. Nous ne raillerons jamais trop, nous ne serons jamais trop voltairiens, et c'est précisément ce qui a manqué aux romantiques. Il y a entre l'esprit romantique et l'esprit classique la même différence qu'entre le catholisme et le protestantisme, forme presque ingénue du christianisme. Il y a entre les deux catégories la différence du continu au discontinu. Le classique, ou latin traditionnel, considère la vie comme une suite d'états alternés, indifférents, joyeux, tristes, comiques, tragiques ou passionnés. Ces états se balancent en lui, s'effacent l'un l'autre, se neutralisent. Il est toujours prêt à passer du rire aux larmes, de sa rêverie à la méditation, des plaisirs aux affaires, de la passion à la galanterie. Tout s'équilibre en cette nature heureuse, apte à toutes les sensations et à tous les sentiments, hormis un leul, l'ennui. Il ne s'ennuie pas, parce qu'il change. « L'ennui naquit un jour de l'uniformité. » Voyez la prodigieuse variété de l'œuvre de Voltaire qui va de la géométrie à la gaudriole : type du latin, et du latin raffiné, du gallo-romain.

Fénelon, avec son fond sérieux de piété mystique, s'amuse à la volupté grecque, aux rêves humanitaires, à la grammaire, à la philosophie, à la politique : type moins représentatif, mais encore assez curieux. Le romantique est celui qui ne sait varier ni ses sentiments, ni ses idées. Il fonce toujours dans la même direction, il s'exténue, il s'exaspère, il s'ennuie, il tombe dans le désespoir dont il a creusé lui-même le trou. C'est l'homme à idées fixes. Le vrai chrétien doit penser perpétuellement à son salut éternel. Son individualisme est frénétique. Un seul être existe dans le monde, lui-même ; et une seule pensée doit occuper cet être unique : la vie future. Il y a du maniaque dans le chrétien fervent ; il y a du maniaque dans le romantique. Comme le chrétien, le romantique ne songe qu'à soi et à son salut éternel, mais il met l'éternité dans la vie présente et transpose la durée en intensité. Il veut enfermer les siècles dans les minutes et s'épuise dans le rôle d'une Danaïde aveugle. Il verse des flots de vin dans un dé à coudre, il boit et s'étonne d'avoir à peine mouillé sa langue. Il recommence, mais il meurt à la peine, comme Musset, ou se décourage et se couche dans un coin, comme Chateaubriand. Quel type de romantique, ce René, qui pouvait tant s'amuser dans la vie et qui s'y est

tant ennuyé ! Quand on veut vivre de soi, sur soi et pour soi, on s'ennuie toujours. Il n'est de plaisir que dans autrui, il n'est de plaisir que social. Voyez le lamentable Sénancour. Ne fait-il pas songer au trappiste légendaire qui creuse tous les jours un peu de sa tombe! Quelle prière du matin pour colorer les heures de la journée!

M. DEL. — Vous me faites comprendre un Sénancour, mais Jean-Jacques ?

M. DESM. — Ah! j'avoue que, malgré Lasserre, Jules Lemaître, bien d'autres, Maurras, Jacques Bainville, dont la logique est bien éloquente, je ne rattache pas facilement le romantisme à Jean-Jacques Rousseau, pas plus que je ne rattache Hugo à Senancour. Il y a deux ou trois romantismes bien distincts et qui ont chacun leur source différente. Je ne vois aucun lien entre le romantisme religieux de Rousseau et le romantisme grammatical de Victor Hugo. Poète et grammairien, cela va ensemble ; c'était l'état de Dante, de Ronsard, de Corneille, de Gœthe. Victor Hugo : « J'ai mis le bonnet rouge au vieux dictionnaire. » Telle est sa gloire, et tel fut son rôle. Aucune sensibilité ; aucunes idées, qu'antithétiques ; l'homme orchestre : la flûte répond au cor et le cor à la flûte. Entre lui et Rousseau, rien. Hugo vient du moyen âge, à

travers Paulin Paris, Roquefort, l'abbé Lebœuf, Lacurne de Sainte-Palaye et le recueil de Delalain. Victor Hugo, c'est la synthèse de la poésie française : il croyait admirer Shakespeare, et il imitait du Bartas.

M. DEL. — En effet, on ne voit pas bien ce que *la Légende des siècles* doit à *la Nouvelle Héloïse*.

M. DESM. — Et Lamartine, le croyez-vous disciple de Jean-Jacques, plus que par ce qu'il y avait de Jean-Jacques dans l'air du temps et à la portée de toutes les respirations? Lamartine a fait son éducation dans les traductions de Le Tourneur, dans *les Nuits* de Young, *les Méditations sur les tombeaux*, de Hervey, dans Ossian, enfin dans Byron.

M. DEL. — Byron? Il n'est point question de cela chez M. Lasserre.

M. DESM. — Le romantisme français sans Byron? Lamartine sans Byron? Musset sans Byron? George Sand sans Byron? Autant écrire l'histoire du luthérianisme sans nommer Luther. Le romantisme français, ce n'est pas Rousseau, qui était déjà bien démodé, c'est Byron; c'est *Manfred*, c'est *Lara*, c'est *le Corsaire*, c'est *Don Juan*. Musset, sans Byron, n'aurait pas dépassé *la Ballade à la lune*. Et George Sand?

Qu'est-ce que *Lélia?* Manfred chez la portière.

M. DEL. — Oh ! oh ! Je m'amuse beaucoup.

M. DESM. — Et Vigny, est-il assez byronien ? Son amertume aristocratique, c'est celle du Giaour, de Conard, de Lara. Byron est l'âme de notre romantisme poétique. Rousseau n'apparaît que chez les prosateurs, Sand, Michelet, Quinet. Nous avons déjà trois romantismes : le le romantisme grammatical, Hugo ; le romantisme poétique, Byron ; le romantisme sentimental et politique,Rousseau. Il y en a un quatrième d'origine allemande, le romantisme pittoresque, Nodier, Gérard de Nerval. Mais on en trouverait d'autres, celui de Stendhal, qui est voltairien et sensualiste, et celui de Balzac, qui vient de Maturin, de Lewis et de la cour d'assises. Le romantisme français, mais cela représente cinq ou six littératures intriquées les unes dans les autres, cinq ou six fleuves parmi lesquels Jean-Jacques Rousseau n'est, certes, ni un Rhône, ni un Danube.

M. DEL. — Vous ne croyez donc pas à son influence ?

M. DESM. — Son influence ! Elle fut énorme, mais dans un domaine restreint, celui de la politique sociale, qui se peut aussi qualifier de politique sentimentale. Rousseau est le père de

la sociologie déliquescente, telle qu'elle apparaît dans George Sand et, de nos jours même, dans notre pauvre dramaturgie. Mais où avait-il lui-même puisé ces idées sur l'égalité, sur le bonheur, conditionné par la simplicité de la vie et la pauvreté de l'esprit, sinon dans le christianisme? Qui donc, sinon les sermonnaires, ont déclamé pendant quinze cents ans avant Rousseau contre le luxe, les vices de la civilisation, la corruption intellectuelle? Les divagations de Jean-Jacques sur l'état de nature sont bêtes, mais pas plus que celles de Fénelon. Ses diatribes contre la civilisation sont folles, mais pas plus que celles de saint Bernard. Et qui donc a donné l'exemple non seulement de maudire la société, mais de la fuir, sinon les moines? Rousseau est sain, auprès d'un Bruno ou d'un Rancé. L'anarchie de Rousseau, mais qu'est-elle, si on la compare à celle d'un François d'Assise? On dira que, malgré tout cela, le catholicisme a été une école de discipline. Je le veux bien, mais, malgré le virus Rousseau, la Révolution et le XIXe siècle ont été des écoles d'énergie Un homme d'action est nécessairement réfractaire à Rousseau, et ce sont les hommes d'action qui gouvernent, ou médiocres ou supérieurs Les idées de Rousseau, des idées d'ouvrier chrétien; elles mèneront le

monde, quand M. Marc Sangnier sera dictateur.

M. DEL. — M. Lasserre dit cela autrement, mais il dit à peu près la même chose.

M. DESM. — Il y a des parties très justes dans son livre, et les chapitres politiques sont parmi les meilleurs, encore que je ne croie pas que la Révolution éternelle date de Rousseau. Si elle est éternelle, elle n'a eu d'autre commencement que le commencement humain et elle ne finira qu'avec l'espèce humaine. L'esprit de révolte n'aurait été rien sans le christianisme qui lui fournit une doctrine. Rousseau rénova cette doctrine en surgissant chrétien, à un moment où le monde ne l'était plus. De là l'étonnement du monde, et sa docilité de cheval aveuglé soudain. Mais il n'est pas certain que l'avenir n'appartienne pas à l'esprit scientifique.

M. DEL. — Que reste-t-il donc à Rousseau?

M. DESM. — Le chapitre de la passion. On ne nous fera pas croire facilement que c'est lui qui a inventé la passion. Il n'a pas écrit les lettres de la Religieuse portugaise, je pense; mais il a donné à la passion une méthode et des accents nouveaux, et c'est beaucoup. Il a réchauffé des cœurs qui se glaçaient; il a rendu la galanterie ridicule; il a relevé l'amour de son discrédit et il en a renouvelé la noblesse. Opposer *la Nou-*

velle Héloïse au *Sofa* de Crébillon, c'était faire dans le domaine du sentiment la révolution que fit Descartes dans le monde intellectuel. Avant Descartes, il y avait eu des philosophes; il y eut des passionnés avant Jean-Jacques: mais l'un et l'autre ont créé des méthodes, et il n'y a de fécond que les méthodes. Suranné, Descartes; suranné, Rousseau; d'accord, mais leurs méthodes sont immortelles. Quiconque pense relève de Descartes et de son examen sceptique; quiconque aime relève de Rousseau et de sa fièvre optimiste. Il ne s'en suit pas que tout le monde soit appelé à la pensée, ni tout le monde à la passion; mais ni le principe cartésien n'est atteint par *Bouvard et Pécuchet*, ni le principe héloïsien par *Madame Bovary*. La vie est-elle trop belle et trop riche, qu'on doive en élaguer toutes les originalités, dont la passion n'est pas la moindre, ni la furie de la connaissance?

M. DEL. — Ah! je commence à respirer. Je vais donc pouvoir relire *les Confessions*.

M. DESM. — Non, ne relisez pas *les Confessions*. C'est inutile. Nous les savons tous par cœur, même quand nous ne les avons pas lues. Elles ont passé dans l'air; elles ont passé dans notre sang. *Les Confessions*, c'est le livre qui a appris aux hommes à ne rougir ni de leurs pas-

sions, ni même de leurs vices. Ecrit par un chrétien, c'est le livre le plus vraiment païen qu'on ait vu depuis *l'Ane d'Or*. *Les Confessions* ont tué la honte.

M. DEL. — C'est bien ce qu'on leur reproche.

M. DESM. — Quand on est chrétien, oui. Mais quand on n'est pas chrétien, on pardonne à Rousseau tout son christianisme en faveur de ce livre-là.

M. DEL. — Si on parle du *Romantisme français* dans tous les coins, comme nous en parlons ici, Lasserre va devenir célèbre.

M. DESM. — Il le mériterait. Son ouvrage est admirable, de style, de pensée, et, le principe admis, de logique. Depuis Proudhon, on n'a pas mis debout un pamphlet aussi formidable. Pamphlet? Je ne sais. J'en souscrirais bien la moitié des pages.

M. DEL. — Tant que cela?

M. DESM. — Peut-être davantage. Ce qui me choque dans ce livre ce sont les lacunes; je n'admets pas non plus, comme je viens de vous le dire, l'importance unique et immense accordée à Rousseau; enfin, la critique outrée des idées révolutionnaires me semble comporter une certaine stérilité. Qu'on me les présente comme des idées de désordre, je le veux bien, mais je

réponds : c'est avec ce désordre qu'il faut faire de l'ordre. Ce désordre est la seule réalité. Les idées antérieures ne sont plus que des ombres. On ne peut plus arrêter la barque en agissant de la rive ; il faut sauter dedans. Il vient un moment où les idées révolutionnaires sont organiques et les idées contre-révolutionnaires, anarchiques. L'Eglise, symbole de l'ordre, passe tous les jours en police correctionnelle. Les valeurs ont été renversées. La pointe est à la place de la garde : si l'on saisit l'épée selon le mouvement antique et traditionnel, on peut se blesser dangereusement. Il faut prendre garde à cela. Revenus aux catacombes, les chrétiens sont les anarchistes que traquait si judicieusement la police des empereurs. C'est dur pour les chrétiens qui ont triomphé si longtemps. Je le veux bien, mais chacun son tour. C'est la roue de la fortune. Ce raisonnement s'applique aux royalistes avec une grande facilité. N'importe que M. Lasserre est un maître dans le jeu des idées.

M. DEL. — Le beau jeu !

XLIII

15 mai.

Critique littéraire

M. DELARUE. — Il paraît qu'il n'y a plus de critique littéraire.

M. DESMAISONS. — Qui vous a dit cela?

M. DEL. — Il paraît même que c'est fort triste.

M. DESM. — Qui vous a dit cela?

M. DEL. — Tenez, voici sur ce sujet toute une série de consultations.

M. DESM. — Eh bien?

M. DEL. — Elles sont unanimes.

M. DESM. — Montrez.

M. DEL. — Voici.

M. DESM. — Ah! des auteurs vexés qu'on n'ait point loué leur dernier livre, un critique dépossédé, un candidat au feuilleton...Mais le public, que croyez-vous qu'il en pense?

M. DEL. — Le public ne compte pas, disent les consultants.

M. DESM. — Pour qui donc voudraient-ils écrire?

M. DEL. — Pour eux-mêmes.

M. DESM. — Cette ambition est comblée, mais pourquoi souhaitent-ils alors une telle abondance de critique?

M. DEL. — Je ne sais pas.

M. DESM. — Nous parlons de la critique dans les journaux, n'est-ce pas ? Laissons les revues faire leur métier. Il y en a qui le font mal, il y en a qui le font bien. Laissons. Eh bien, je trouve, moi, qu'il y a beaucoup trop de critique littéraire dans les journaux, qu'elle ne sert, la plupart du temps, qu'à gâter encore le goût déjà malade du public.

M. DEL. — Appelez-vous critique littéraire ces hyperboliques louanges dont on berce un romancier de quatre sous, un poète de caveau ?

M. DESM. — Sans doute. Quand Agrophilos compare Balatron à Théodore de Banville ou quand il oppose aux drôleries de ce pauvre M. Mallarmé, professeur d'anglais, les délicieuses fantaisies d'Emile Goudeau, un vrai Français, celui-là, j'appelle cela de la critique littéraire.

M. DEL. — Ah !

M. DESM. — Oui, parce que c'est imprimé dans un grand journal.

M. DEL. — Sans quoi?

M. DESM. — Voyez Rabelais, livre Ier, chapi-

tre XIII. Est-ce ce genre que voudraient propager messieurs les consultants?

M. DEL. — Il répond à une mentalité.

M. DESM. — Il crée une mentalité. Notez que je vous cite là une critique dont la sincérité n'est pas soupçonnée ; on ne l'a jamais accusée de vénalité.

M. DEL. — La vénalité m'inspirerait plus d'estime.

M. DESM. — Sybarite ! Avez-vous lu dans les « Portraits Anglais » d'Arthur Symons ce qu'il pense de la critique littéraire des journaux ?

M. DEL. — Non.

M. DESM. — Il en pense à peu près ce que je dis. Il s'est montré très surpris d'apprendre, d'après des extraits de journaux anglais, publiés dans un catalogue d'éditeur, que l'Angleterre n'avait pas vu paraître en quelques années moins de deux douzaines d'incomparables chefs-d'œuvre. Les Iles Britanniques regorgent de Swifts, de Dickens, de Byrons, de Johnsons. M. Symons ne s'en serait jamais douté s'il n'avait lu ces heureux papiers.

M. DEL. — Voilà une critique qui a le sens du patriotisme.

M. DESM. — Hier, je lisais un article du

Temps où l'on vantait le génie de trente-cinq romanciers espagnols contemporains!

M. DEL. — Vous plaisantez?

M. DESM. — Nullement. Je vous montre où en sont les critiques nationalistes. La nôtre semble, en ce moment, un peu découragée; mais, au temps du naturalisme, quel ensemble! quelle ardeur! J'ai longtemps gardé une nécrologie d'Alphonse Daudet où la Pensée du Maître était exaltée en des termes qui eussent été fous appliqués à un Gœthe.

M. DEL. — Amusements d'un jour.

M. DESM. — Amusements malsains et qui peuvent fort bien gâter la cervelle d'un adolescent, car, s'ils ne durent qu'un jour, ils se renouvellent tous les jours. Mais c'est dans le genre dramatique surtout que s'épanouit leur enthousiasme. Ce sont les feuilletons qui ont travesti en hommes de génie Augier et Dumas, deux estimables dramaturges dont le premier, sans style, ne fut pas toujours sans verve, dont le second, sans verve, ne fut pas toujours sans éloquence.

M. DEL. — Le public, fou de dramatique, sera toujours de l'avis de ceux qui lui affirment que ses amuseurs sont de grands hommes. Cela le flatte.

M. DESM. — Oui, se sentant écoutée, la critique

dramatique a un aplomb qui manque à sa sœur, timide insinuatrice. Elle a même tant à dire qu'elle déborde du feuilleton. C'est ainsi que, l'autre jour, à la place même des grands crimes, tous les journaux louaient à l'envi un nouvel ouvrage dramatique appe é *la Française* et dû à la collaboration de deux maîtres fameux sur les planches, M. Paquin et M. Brieux. Ces louanges leur étaient partagées équitablement et je ne pense pas qu'il y ait eu de disputes au râtelier, car le foin était abondant et encore parfumé, malgré la saison avancée. New mown hay! Prairies! Ecuries! « Laisse-moi baiser tes belles grandes oreilles! » Alors, j'ai compris que la critique littéraire ne pourrait jamais lutter avec la dramatique, et j'en éprouvai un grand chagrin. Cette impression pénible s'accrut quand je vis les résultats d'un concours de célébrités entrepris par un journal du soir : la première place se courait entre le Dr Roux, un grand pharmacien, et Sarah Bernhardt, une grande actrice, toujours le genre dramatique : la dame qui tord ses bras éblouissants au-dessus d'un berceau, et le monsieur grave qui entre, se penche et dit froidement : « Votre fils est sauvé, Madame. » Le public est donc bien d'accord avec la presse : du dramatique et encore du dramatique.

M. DEL. — Dans la liste des vainqueurs, dans les dix, pas un philosophe, pas un poète, qui ne soit que poète. Cela serait décourageant pour la littérature, si ce public était vraiment représentatif du goût de la France.

M. DESM. — Mais il est représentatif, n'en doutez pas. La France a le goût qu'on lui a fait. Elle retient les noms qu'on écrit le plus souvent dans ses journaux; mais ces noms, on pourrait dire aussi que c'est elle qui les dicte aux journalistes. Alors on diagnostique en elle deux désirs qui dominent tout : être guérie de ses maux; être émue dans ses passions. La pharmacie, le théâtre. D'ailleurs, examinez un journal populaire et vous verrez que ces deux matières occupent la moitié des feuilles.

M. DEL. — Cela ferait penser à une humanité bien malade, bien nerveuse.

M. DESM. — C'est notre double état, sans doute, à nous hommes très civilisés. Avouez-le, une belle émotion vous enchante, et telle découverte médicale vous réjouirait plus qu'un nouveau Discours sur la Méthode.

M. DEL. — Croyez-vous qu'il n'en fut pas toujours ainsi?

M. DESM. — Toujours. La querelle de l'antimoine tient plus de place au dix-septième siècle

que celle du cartésianisme et on ne s'y passionna guère pour une autre littérature que la dramatique. Cependant, en ces temps-là, on croyait encore à la médecine des âmes : la pharmacopée mystique et les sermonaires eurent quelque crédit, qui exploraient les voies du salut et faisaient de la critique théologique ; mais ceci rentre encore dans le genre dramatique. C'est un beau mouvement théâtral que le geste de Massillon resserrant de plus en plus le cercle où il enferme le petit nombre des élus. « Vous êtes tous damnés, Messieurs ! » Victor Hugo redira cela, selon le même rythme : « Messeigneurs, vous êtes tous empoisonnés ! »

M. DEL. — Brunetière a oublié cela dans l'évolution des genres.

M. DESM. — Ils se tiennent pourtant, les deux genres, et encore aujourd'hui, dans les pièces à la Dumas, il y a toujours un personnage chargé du prône : la messe dramatique ressemble étonnamment à la messe liturgique, et l'on ne sait pas trop, vraiment, laquelle est la moins monotone.

M. DEL. — Je préfère le cinématographe.

M. DESM. — Oui ; au moins, là on ne parle pas. C'est un grand progrès.

M. DEL. — Il me semble que nous avons bien déraillé. De quoi parlions-nous donc?

M. DESM. — De la critique littéraire.

M. DEL. — Et nous n'avons rien dit de bien intéressant.

M. DESM. — C'est qu'il y a des sujets qu'on croit très importants, très riches, très féconds, et qui, en réalité, n'existent pas. Il n'y a pas de critique littéraire et il ne peut y en avoir parce qu'il n'y a pas de code littéraire. Il y a des œuvres individuelles et des goûts individuels. Il y a des écrivains qui font de la critique, mais sans plus de principes que ceux qui font des romans ou des vaudevilles. Et il ne peut plus en être autrement. Nous sommes émancipés. Sainte-Beuve avait un talent qui touchait au génie, mais il était plein de principes, et ces principes, comme autant de larves, ont engendré des insectes qui dévorent son œuvre. On le lisait pour savoir ce qu'il fallait penser. On ne le lit plus que pour savoir ce qu'il pensait. Nous sommes dans un des plus beaux moments d'anarchie que le monde ait encore vu.

M. DEL. — Cela a l'air de vous enchanter.

M. DESM. — Oui, cela m'enchante. Mais pour le moment seulement et vu mon état d'esprit d'aujourd'hui, comme disait l'excellent abbé de

Saint-Pierre, véritable créateur de la critique individualiste. Tantôt l'infatuation des autoritaires me dégoûte de l'autorité. Tantôt l'infatuation des individualistes me dégoûte de la liberté.

M. DEL. — Sybarite, vous aussi !

M. DESM. — Hélas !

Universitas
BIBLIOTHECA

TABLE
DES DIALOGUES

POITIERS
IMPRIMERIE MARC TEXIER
7, rue Victor-Hugo.

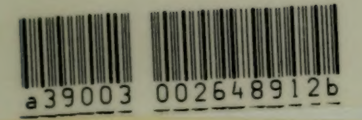
A 6001

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

NOV 14 1987
NOV 02 1987
03 DEC. 1997
NOV 24 1997

CE



CE PQ 2266
.E63 1921 V004
COO GOURMONT, RE EPILOGUES, R
ACC# 1223188

MERCVRE DE FRANC

26, rue de Condé, Paris - 6e

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Critique
Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires et une Table par Noms d'Auteurs.

Sa liberté d'esprit lui conférerait déjà un caractère assez exceptionnel ; sa « Revue de la Quinzaine » lui assigne dans la presse universelle une place unique. Cette partie de la revue appartient tout entière à l'actualité : c'est, si l'on veut, du journalisme « criblé », débarrassé de ce qui est par trop éphémère. La « Revue de la Quinzaine » est d'une variété sans limite, car aux chroniques fondamentales et de roulement régulier se joignent, éventuelles, toutes les rubriques que commandent les circonstances. Elle constitue ainsi un organe d'une extrême souplesse. Et comme elle est attentive à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi qu'en France, dans presque to domaines, et ne laisse échappe cun événement de quelque impor elle présente un caractère ency dique de premier ordre.

On voit combien le *Mercur France* s'éloigne de la conceptio bituelle des revues, et que mieu toute autre revue, cependant, il chose que signifie ce mot. En alors que l'intérêt des autres pé ques est momentané, puisque la lité de leurs matières paraît en mes à bref délai, il garde une évi valeur documentaire, les deux de ce qu'il publie ne devant j être réimprimés.

Complété de tables méthodiqu claires, le *Mercure de France*, l'abondance et l'universalité des ments recueillis, est un instru de recherches incomparable.

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ETRANGER	
Un an.............	60 fr.	Un an..............	68
Six mois...........	32 »	Six mois...........	36
Trois mois.........	17 »	Trois mois.........	19

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.